

L. DUBERTRET

INGÉNIEUR CIVIL DES MINES
CHEF DE LA SECTION D'ÉTUDES
GÉOLOGIQUES DU H. C. F.

J. WEULERSSE

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ
DOCTEUR ÈS-LETTRES

MANUEL
DE
GÉOGRAPHIE

SYRIE, LIBAN
ET
PROCHE ORIENT

PREMIÈRE PARTIE
LA PÉNINSULE ARABIQUE



IMPRIMERIE CATHOLIQUE
BEYROUTH
1940

Bibliothèque Maison de l'Orient



134037

L. DUBERTRET
INGÉNIEUR CIVIL DES MINES
CHEF DE LA SECTION D'ÉTUDES
GÉOLOGIQUES DU H. C. F.

J. WEULERSSE
AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ
DOCTEUR ÈS-LETTRES

MANUEL
DE
GÉOGRAPHIE

SYRIE, LIBAN
ET
PROCHE ORIENT

PREMIÈRE PARTIE
LA PÉNINSULE ARABIQUE



IMPRIMERIE CATHOLIQUE
BEYROUTH
1940

PRÉFACE

Ce manuel de géographie a vu le jour grâce à la collaboration de deux jeunes savants qui ont bien voulu, à ma demande, rédiger un exposé élémentaire de leurs travaux et de leurs connaissances à l'usage des écoliers et du grand public. Ils ont résumé dans ces pages les résultats de plusieurs années de recherches conduites scientifiquement dans toute l'étendue de la Syrie, du Liban et des pays voisins. MM. Dubertret et Weulersse, par l'originalité et la valeur de leurs études, étaient qualifiés plus qu'aucun autre et en quelque sorte désignés pour décrire et expliquer les réalités permanentes de ces vieux pays et les rapports complexes qu'y entretiennent la terre et les hommes.

Ouvrage pour l'instruction des enfants et des adultes. Nous avons désiré qu'il fût produit non seulement pour les écoles, où l'enseignement de la géographie se borne trop souvent à d'arides nomenclatures ou à des explications superficielles, mais encore pour tous les Syriens et Libanais qui aimeront à mieux connaître les réalités et les biens que la nature a mis pour eux en communauté, dans un cadre physique que l'histoire ne morcelle pas et n'altère pas. En subventionnant ce livre, le Haut-Commissaire a voulu marquer l'importance qu'il lui attribue pour l'éducation des esprits et pour unir solidement les hommes de ces pays sur le plan concret de la terre et du climat, des richesses naturelles, des productions, des modes de travail et de vie.

L'homme de Beyrouth qui mange un pain fabriqué avec du blé de Djeziré ou du Hauran, l'homme d'Alep qui mange une

banane mûrie aux vergers d'Antélias doivent prendre conscience de ces liens et d'une solidarité fondée sur la nature des choses. Trop souvent l'histoire divise, en justifiant ou exaltant les particularités des groupes humains et leurs traditions diverses, en fournissant aux différences leurs titres de noblesse et leurs raisons de s'affirmer. Mais la géographie unit, en dessinant le milieu où les particularités s'harmonisent, où les différences s'enrichissent mutuellement dans une réalité commune où toutes plongent leurs racines. Ne serait-on point, certains jours, tenté de donner raison à ce contemporain qui s'écriait : « A bas l'histoire, vive la géographie ».

Et enfin ces jeunes nations qui se font ont besoin de croire en elles-mêmes. Pour croire en elles il faut qu'elles se connaissent, et d'abord dans leur nature physique et leurs conditions terrestres. Il faut que ces pays s'aiment eux-mêmes dans leur dignité et leur destin d'êtres naturels. Il faut qu'ils se connaissent comme une terre de la planète, une terre riche d'hommes qu'elle nourrit et qui l'animent de leur travail et de leur pensée. Je voudrais que les écoliers libanais et syriens, connaissant la figure de leur terre, se mettent à l'aimer d'une amour aussi grande que celle, profonde et sincère, que plusieurs Français lui ont vouée.

Beyrouth, le 8 janvier 1940

G. BOUNOURE

Conseiller pour l'Instruction Publique
au Haut-Commissariat

AVERTISSEMENT

Ce livre est né du désir de combler une lacune dans l'enseignement libano-syrien : c'est à M. G. Bounoure, Conseiller pour l'Instruction Publique, qu'en est due la conception ainsi que la réalisation matérielle, rendue possible par l'attribution de subventions par le Haut-Commissariat Français à Beyrouth et par la Section des « Œuvres Françaises à l'Étranger » du Ministère des Affaires Étrangères.

Il manquait à la Syrie et au Liban un ouvrage donnant à la fois une vue d'ensemble et un résumé de l'état actuel des connaissances géographiques, et permettant aux maîtres de nourrir leur enseignement. L'essor pris par ces pays et l'activité de nombreux chercheurs et techniciens français, depuis le Mandat, ont transformé et considérablement enrichi les données géographiques.

Il importait d'en donner la vue d'ensemble, car la connaissance du pays n'est-elle pas l'une des bases indispensables de tout enseignement national !

Ce livre, qui s'est édifié avec le concours de nombreux amis, a été conçu dans un esprit plus pédagogique que proprement scientifique; sacrifiant parfois la complexité des faits ou les difficultés d'interprétation, nous avons visé, avant tout, à la clarté; nous avons voulu présenter aux maîtres et aux élèves un tableau d'ensemble, aussi complet, aussi raisonné, aussi logique que faire se pouvait; et cela, en mettant constamment l'accent sur la liaison intime entre les réalités physiques et les réalités humaines, entre le sol et l'homme. Nous n'avons point cherché à éluder les problèmes historiques, politiques ou confessionnels: nous les avons traités dans l'esprit de la plus scrupuleuse impartialité.

La Syrie et le Liban se présentent comme des individualités géographiques très fortes et qui se sont toujours imposées au cours de l'histoire; on ne peut point pourtant les étudier séparément des pays qui les bordent. Ceux-ci sont souvent mal connus. Le plan primitif de l'ouvrage comprenait donc deux parties: la première, consacrée

au vaste ensemble des pays du Proche Orient, replaçait Syrie et Liban dans leur cadre géographique naturel; la seconde traitait en détail les diverses régions de ces deux pays.

Les récents événements nous ont empêché, jusqu'à présent, de terminer cette deuxième partie; aussi, comme la première était achevée et qu'elle formait un tout suffisamment cohérent, nous avons décidé de la publier sans plus attendre, en souhaitant seulement la compléter d'ici peu.

Tel qu'il est, nous espérons que cet ouvrage pourra rendre quelques services aux maîtres et élèves syriens et libanais. En le rédigeant, nous n'avons eu d'autre but que de leur être utile et de témoigner ainsi notre reconnaissance à un pays auquel nous devons beaucoup l'un et l'autre.

En terminant, ce nous est un agréable devoir de remercier ceux qui nous ont aidé à faire ce petit manuel:

Le R. P. Combier, Directeur de l'Observatoire de Ksara pour l'étude du climat, M. Gombault, ancien Directeur des Douanes à Beyrouth pour la description de la flore, tous ceux qui nous ont généreusement permis d'utiliser leurs documents photographiques, enfin le R. P. Goulut, Directeur de l'Imprimerie Catholique et M. A. Birembaut pour l'impression même.

Qu'ils trouvent ici le témoignage de notre reconnaissance.

Aux Armées, le 31 décembre 1939.

MANUEL DE GÉOGRAPHIE
SYRIE, LIBAN
ET
PROCHE ORIENT

PREMIÈRE PARTIE

LA PÉNINSULE ARABIQUE



Cl. J. Weulersse

FIG. 1. — Transhumance des Bédouins dans le désert, au printemps ;
le sol est parsemé d'anémones rouges. Palmyrène.

CHAPITRE I

GÉNÉRALITÉS

La Syrie et le Liban ne sont qu'un fragment de la Péninsule Arabique, vaste ensemble géographique considéré habituellement comme asiatique, quoique, isolé par sa ceinture de montagnes et de mers, il se distingue à la fois de l'Asie et de l'Afrique, tel un petit continent à part.

Celui-ci touche l'Afrique par le seul isthme étroit de Suez, coupé aujourd'hui par le canal du même nom. Ailleurs, il regarde sur des mers : Mer Méditerranée à l'O, Mer Rouge au SO, Mer d'Arabie au S, Mer d'Oman et Golfe Persique à l'E. Enfin, la puissante barre montagneuse du Taurus et du Zagros le séparent, au N, des hauts-plateaux de l'Anatolie, et au NE de ceux de l'Iran.

Ainsi délimitée, la péninsule Arabique s'étend sur près de 25° de latitude, du 12° au 37°, coupée en son milieu par le *tropique du Cancer*. Elle mesure plus de 3.000 km. du N au S, d'Alexandrette à Aden, et près de 1.400 km. d'O en E, de la Méditerranée au Golfe Persique.

Malgré son étendue, elle présente une unité qu'elle doit à l'uniformité et à la simplicité de sa *structure* : elle consiste, dans son ensemble, en une simple *plate-forme continentale*.

L'écorce terrestre comporte essentiellement deux types de régions : la *plate-forme continentale* et la *chaîne montagneuse plissée*.

Les plates-formes ou aires continentales sont composées de noyaux granitiques anciens et des racines de vieilles chaînes montagneuses érodées, accolées à leur périphérie et qui ont soudé les noyaux entre eux. Elles sont comparables à des dalles rigides, dont les déformations s'accompagnent de cassures et par conséquent de morcellement. Les compar-

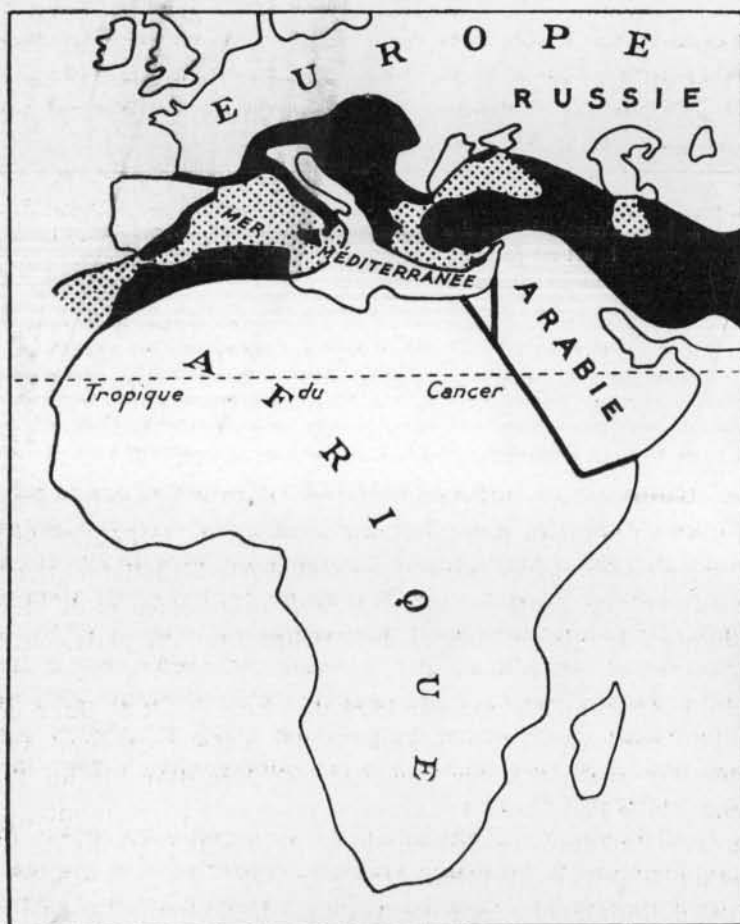


FIG. 2.— Les plates-formes continentales de l'Europe et de l'Asie, d'une part, et de l'Afrique et de l'Arabie d'autre part, séparées par la chaîne plissée alpo-himalayenne (noir et grisé).

liments ainsi définis s'élèvent ou s'affaissent différemment, en donnant naissance à un pays montagneux caractéristique, dont les parties hautes, tabulaires, sont appelées des *horsts* et les parties basses des *fossés*.

Les chaînes montagneuses plissées, très différentes, ont pris naissance sur l'emplacement d'anciens bassins marins, dont le fond s'enfonçait, tandis que s'y déposaient des sédiments, épais de milliers de mètres. Ceux-ci se sont trouvés ensuite écrasés entre les aires continentales rigides et ont été refoulés vers la surface, sous forme de plis, parfois entassés les uns au-dessus des autres, produisant ainsi les reliefs montagneux.

L'ensemble des bassins marins générateurs de chaînes plissées et des chaînes qui en ont surgi, dessine sur l'écorce terrestre de longues guirlandes, qui enlacent les plates-formes continentales. Très différents par leur genèse, les deux types de régions juxtaposés contrastent aussi très nettement par l'aspect de leurs paysages.

La plate-forme Arabique est enlacée sur son bord Nord par la grande chaîne plissée alpo-himalayenne, laquelle s'étend depuis les Alpes jusqu'à l'Himalaya et l'Insulinde ; les tronçons qui la limitent sont au Nord le *Taurus* et au NE le *Zagros*.

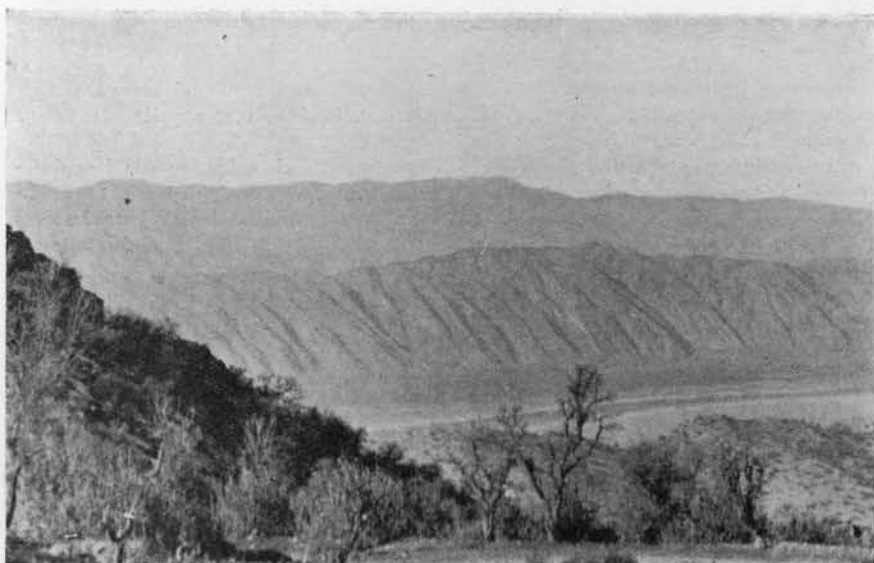
Elle possède des massifs montagneux propres, disposés sur ses autres bords ; mais ceux-ci sont du type tabulaire, faillé, à compartiments surélevés ou affaissés. Les plus hauts sont ceux de la *côte méditerranéenne*, du *Yemen* et de l'*Oman*.

La structure tabulaire et faillée des côtes du Yemen et du Hedjaz se retrouve, identique, au delà de la Mer Rouge, sur les côtes d'Afrique. Cette identité de structure et la similitude de forme des côtes opposées a conduit à considérer la péninsule Arabique comme une simple parcelle du continent Africain, détachée par une sorte de dérive. Selon cette théorie, il suffirait, pour reconstituer le continent primitif, de rapprocher les rivages opposés de la Mer Rouge et du Golfe d'Aden, jusqu'à ce qu'ils viennent s'emboîter (voir fig. 1).

Le climat est un autre grand facteur d'unité. De par sa latitude, la péninsule Arabique appartient aux pays chauds. Les *températures moyennes* de l'été y sont partout élevées (au-dessus de 25°) et parfois même très élevées (au-dessus de 30 et 35° C). Néanmoins, l'hiver, quoique court, est partout nettement marqué, du fait, d'une part du caractère continental du climat, qui accentue les différences entre les saisons, et d'autre part de la présence de forts reliefs, qui provoquent un abaissement général de la température. Aussi, la glace et la neige n'y sont-elles point inconnues en hiver, comme elles le sont dans les contrées vraiment tropicales.

Le trait dominant du climat est dû au *régime des pluies*. Par sa situation générale, la péninsule Arabique appartient à la grande zone désertique qui traverse en écharpe tout le vieux continent, de l'Atlantique au Pacifique, à travers le Sahara, le Turkestan et la Mongolie : la *sécheresse* est la caractéristique générale de toute la péninsule. (1)

(1) Cf. infra. Chap. IV.



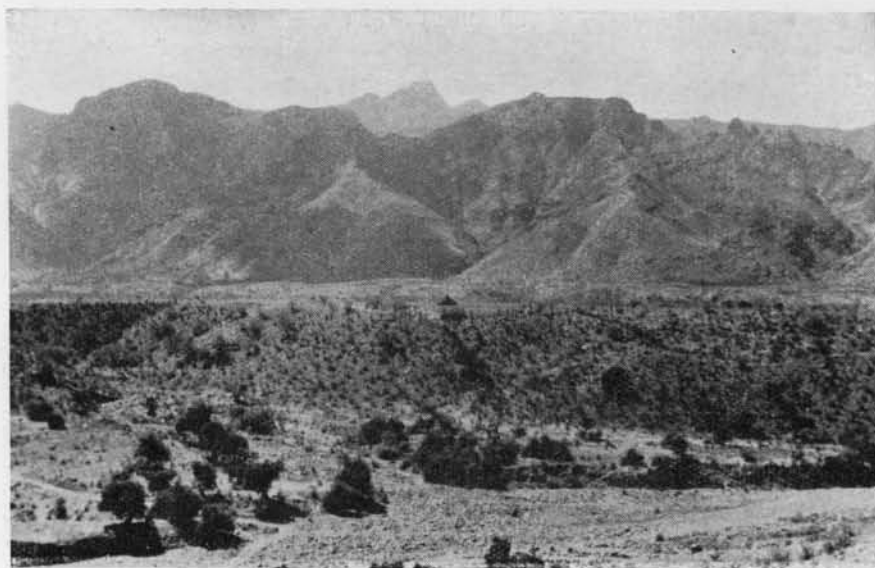
Cl. H. Charles, s. j.

FIG. 3. — Pli sur la route de Bouchir à Chiraz. Le cœur, formé de sédiments durs, s'élève en une longue ride au-dessus des plaines.



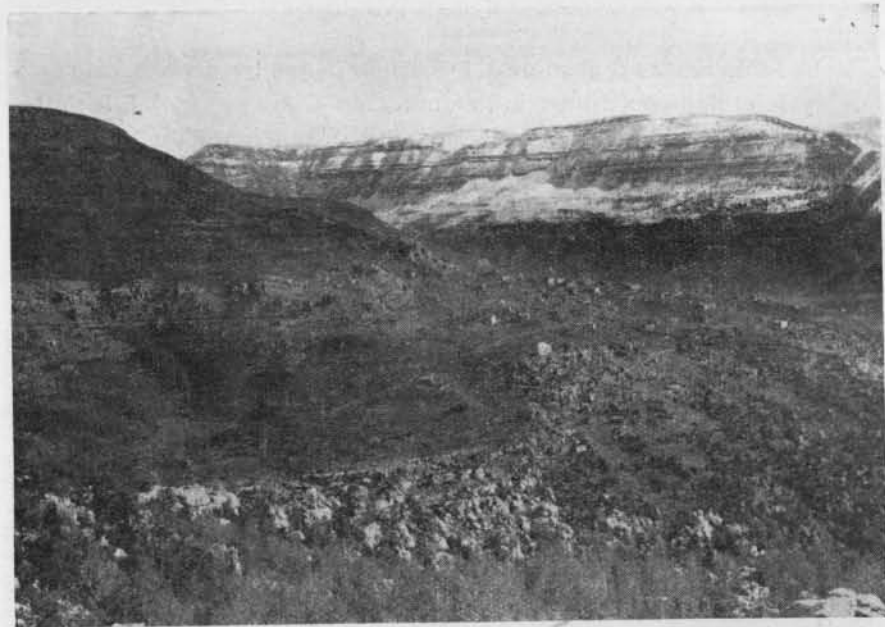
Cl. J. Weulersse

FIG. 4. — Style de pays plissé ; dans le Kurdistan, au Nord de Mossoul.



Cl. H. Charles, s. j.

FIG. 5. — Coin Sud-Ouest de la Péninsule Arabique : Les Monts du Yemen.
Coulées rhyolitico-basaltiques.



Cl. L. Dubertret

FIG. 6. — Massifs libano-syriens : route de Qartaba à Akoura. Hauts-plateaux calcaires,
finement lités, producteurs de puissantes sources (Akoura, Aphka etc.).



Cl. H. Charles, s. j.

FIG. 7. — Campement de grands nomades dans le désert syrien.
Ouari el Mynh (E. de Palmyre)

La sécheresse est absolue à l'intérieur, dans les déserts calcaires de Syrie et dans les dunes du Nefoud et du Roub el Khali. Elle s'atténue sur les côtes méditerranéennes, qui bénéficient d'un régime de pluies d'hiver, ainsi que sur les côtes de l'Océan Indien, où les moussons provoquent des pluies d'été. Cependant, même dans les régions les mieux arrosées, telles le Liban, le Yemen, l'Oman, il existe toujours une longue période sans pluie, et cette sécheresse régulière impose sa marque à la végétation et à toute la vie agricole. Le désert ou la steppe restent toujours et partout un horizon familier.

La vie humaine. — L'unité de structure et de climat se traduit par une certaine ressemblance entre les genres de vie : d'un bout à l'autre de la péninsule, on retrouve, avec des variantes locales, les mêmes éléments humains et le même fait fondamental, qui est la coexistence de deux économies opposées : celle des *Nomades* pasteurs, vivant dans le désert ou la steppe et celle des *Sédentaires* cultivateurs, occupant les territoires les plus fertiles et les mieux arrosés. Ces deux économies ont comme point de contact l'oasis, complément indispensable à la vie du désert, qui, en même temps, voit naître la vie urbaine ; Damas en offre le type achevé.

L'opposition entre Nomades et Sédentaires se retrouve tout au long de l'histoire du Proche Orient. Placée sous l'influence du monde Méditerranéen, de l'Asie et de l'Afrique, la péninsule Arabique a toujours été un carrefour de civilisations. Son sol a vu naître les plus vieilles cités du monde. Les échanges entre ses diverses parties ont été très précoces

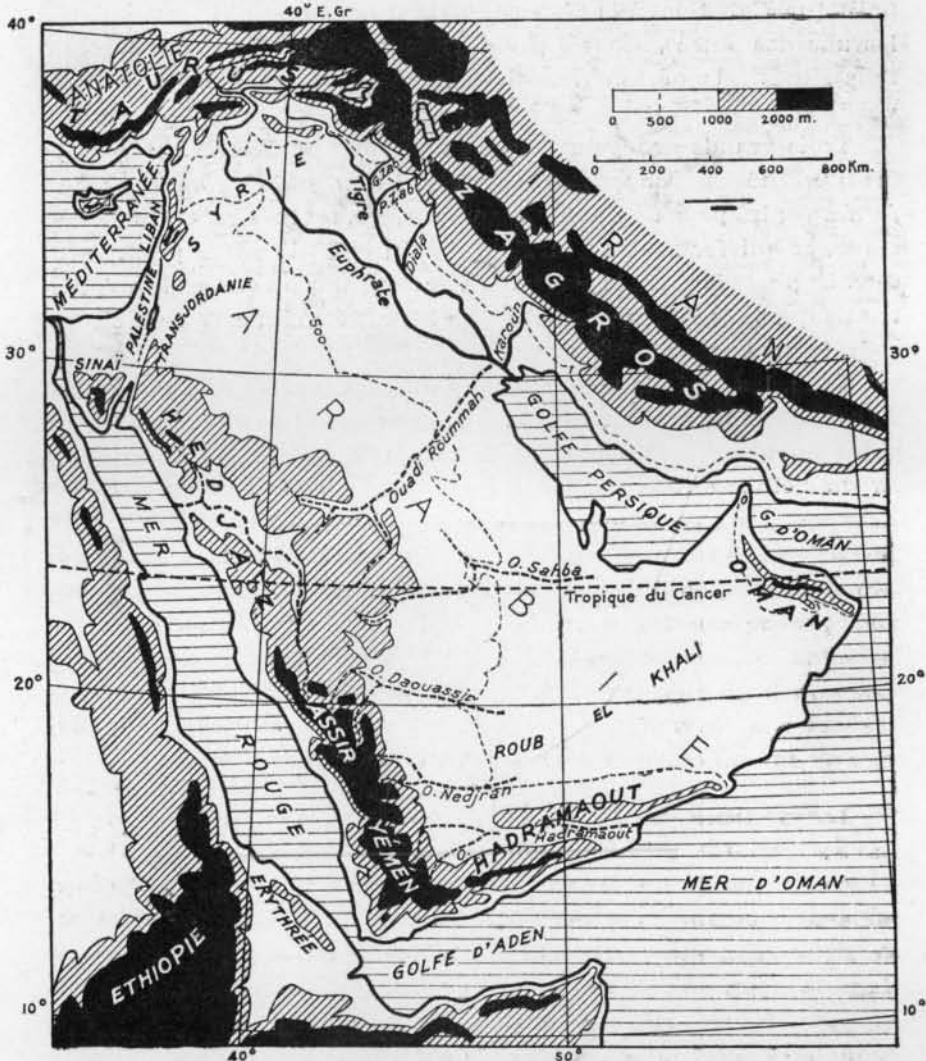


FIG. 8.— Orographie de la plate-forme arabique et des régions voisines.

et de très bonne heure une certaine unité culturelle a tendu à prédominer sur son ensemble, confirmant son unité de structure et de climat : aujourd'hui *la langue arabe* est la langue commune à la presque totalité des populations, et *l'islam* est la religion dominante, malgré certains îlots où se sont maintenus le *christianisme* et le *judaïsme*.

Cependant la péninsule Arabique n'a presque jamais connu l'unité politique. Cela tient à la disposition de ses centres de vie, fort éloignés les uns des autres, séparés par d'immenses solitudes et, par surcroît, tous situés à la périphérie, sous l'influence dominante des contrées voisines.

Trois grands groupements géographiques se dessinent : les pays méditerranéens, comprenant la *Syrie*, le *Liban*, la *Palestine* et la *Transjordanie* ; les pays de l'*Euphrate* et du *Tigre*, tournés vers le Golfe Persique, et qui forment aujourd'hui l'*Irak* ; enfin l'*Arabie* proprement dite. Le plus vivant et le plus peuplé de ces groupements est le premier, tandis que le troisième, de beaucoup le plus étendu, est aussi de beaucoup le plus pauvre.

Enfin, les régions montagneuses du Taurus et du Zagros, au Nord de cet ensemble arabe, font partie de deux pays très différents, tant au point de vue de la structure et du climat que de la vie humaine, la *Turquie* et l'*Iran*.

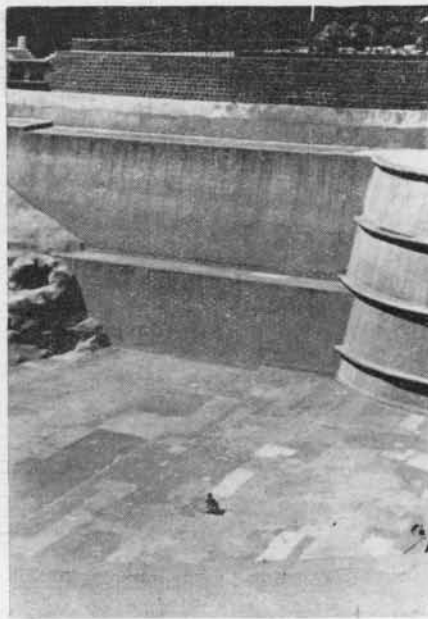


FIG. 9. — Citerne à Aden. Un homme, au fond donne l'échelle des dimensions.

Cl. H. Charles, s. j.



Cl. P. Lamare

FIG. 10. — Au Yemen : culture du café et du qât sur terrasses, dans le Djebel Haraz, à Attara (environs de Menakha). Montagnes rhyolitico-basaltiques. Altitude 1830 m.

CHAPITRE II

STRUCTURE ET RELIEF : LES PAYS TABULAIRES

La péninsule arabique, dans son ensemble, est en forme de table plate, doucement inclinée vers le NE. Du bastion du Yemen (2.500-3.500 m.), qui en constitue l'angle SO, l'altitude générale va sans cesse décroissant jusqu'à la plaine en arc de cercle qui s'étend d'Alep à Bassora et se prolonge régulièrement jusqu'au détroit d'Ormuz, sous la faible tranche d'eau du Golfe Persique.

La chaîne de l'Oman, sur le bord oriental, fait exception à cette disposition générale ; sa genèse paraît être en relation avec des casures dans le Golfe d'Oman.

L'unité de structure et la constance de l'inclinaison vers le NE de la plate-forme Arabique se reflètent sur la disposition générale du *réseau hydrographique*, par une orientation générale vers l'E et le NE de nombreuses grandes vallées et par une convergence des eaux vers la Mésopotamie et le Golfe Persique.

Toutes les grandes vallées de l'Arabie ont leurs têtes dans les montagnes du Yemen, de l'Assir et du Hedjaz ; elles se dirigent,

l'O. Hadramaout vers la Mer d'Oman, les O. Nedjran et Daouassir vers les déserts du Roub el Khali et les O. Sahba et Roummah vers le Golfe Persique. En Syrie, des vallées semblables, les O. Souab et Miah, vont à l'Euphrate. Ces grandes vallées sont sèches et mortes.

Profondément marqué et comprenant de larges vallées, le réseau hydrographique de la plate-forme Arabique n'est pas en rapport avec les pluies actuelles. Des orages violents et localisés y causent parfois des torrents de quelques instants, qui charrient une énorme quantité de boue et de cailloux et se perdent, après un court trajet. Mais les vallées ne se creusent plus ; au contraire, elles se décomposent en tronçons séparés par des seuils et tendent à s'effacer. Aujourd'hui fossiles, elles se sont creusées dans un passé pluvieux, que l'on a mis en rapport avec la période des glaciations quaternaires de l'Europe septentrionale ; mais il semble plutôt qu'elles aient commencé à se définir dès la fin des dernières transgressions marines sur la plate-forme, c'est-à-dire, en Syrie, dès le Miocène.

Deux grands fleuves, seuls, ont résisté au dessèchement, le *Tigre* et l'*Euphrate*, car ils s'alimentent dans les montagnes neigeuses du Taurus et du Zagros. Ils charrient à travers la Mésopotamie une vase sableuse fine, qu'ils déposent dans le Golfe Persique, en refoulant peu à peu son rivage vers le S ; le Bas Irak correspond à ce qu'ils ont gagné sur la mer dans les temps géologiques récents.

Dans la plate-forme Arabique s'opposent deux types de régions géographiques : les rebords montagneux de structure tabulaire, et les plateaux et plaines, de beaucoup plus étendus.

I. — Le pourtour montagneux tabulaire

Tel une proue, le Yemen se dresse au coin SO du continent Arabique, dominant à la fois la Mer Rouge et la Mer d'Oman. Le socle granitique, déjà très relevé, y supporte encore des calcaires et des laves. La mousson indienne y déverse des pluies d'été très abondantes, auxquelles viennent s'ajouter, comme répercussion lointaine du climat méditerranéen, quelques pluies de printemps. Aussi, le pays est-il riche et peuplé, depuis les temps les plus anciens. Il porte d'ailleurs, avec l'Hadramaout, le nom d'*Arabie Heureuse*. Les légendes y placent l'origine des civilisations préislamiques.

Du Yemen vers l'Est, le rebord s'abaisse rapidement à 2.000-1.000 m. dans l'Hadramaout et 1.000 m. dans le Dhofar. Ces régions reçoivent encore des pluies d'été abondantes ; mais le sous-sol, en grande partie calcaire, absorbe le ruissellement superficiel et le restitue seulement dans les vallées. Toute vie se ramasse donc le long de celles-ci.

Au delà du Dhofar, les reliefs s'estompent en une plaine basse et déserte, qui se poursuit jusqu'au pied de la *chaîne de l'Oman*.

Cette chaîne, par ses serpentines sombres et ses calcaires,

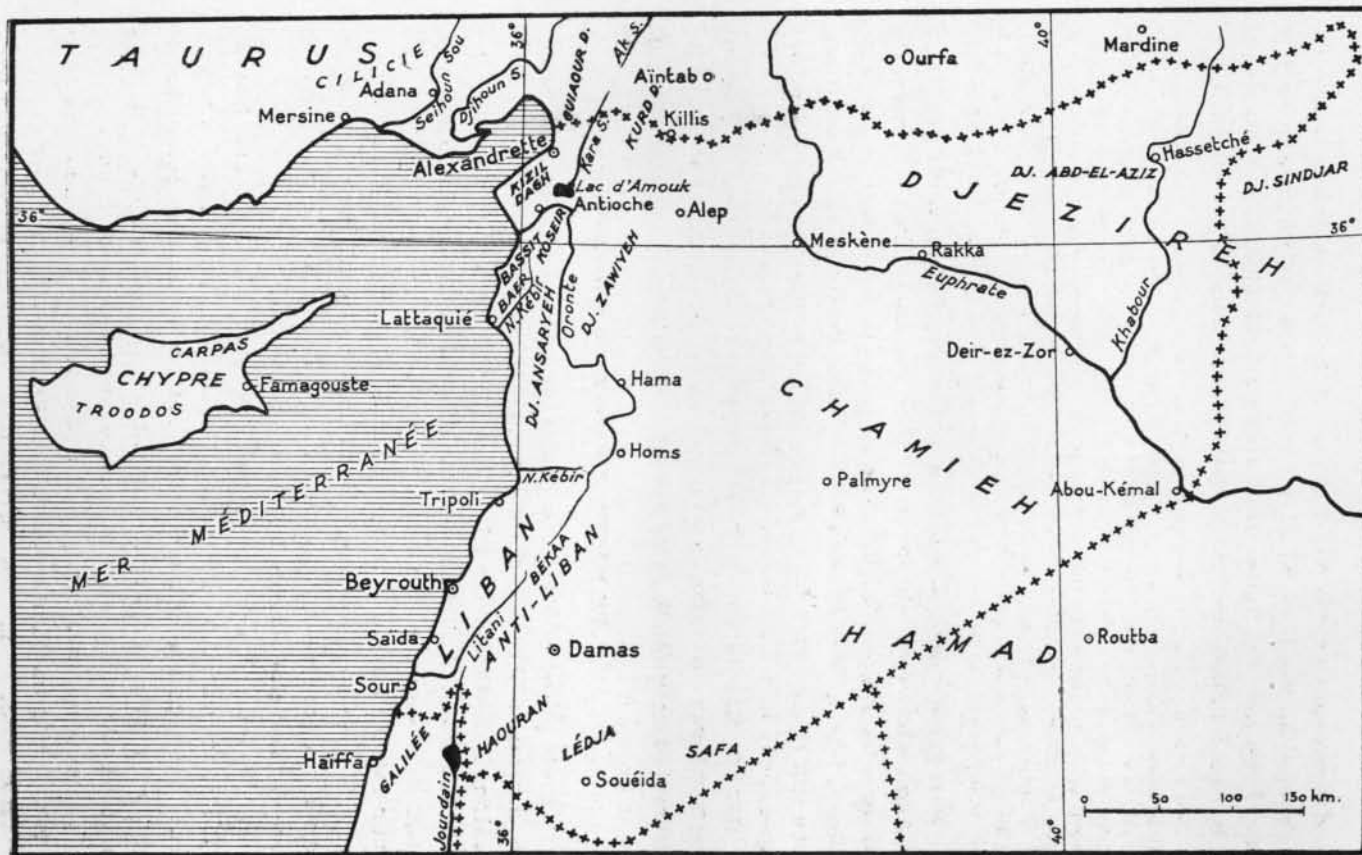


FIG. 11. — Les régions de Syrie et du Liban.



Cl. Université Hébraïque, Jérusalem

FIG. 12. — Plaine d'Esdrelon (Palestine). Grande culture autour de la colonie sioniste de Nahalal, 15 ans après sa fondation

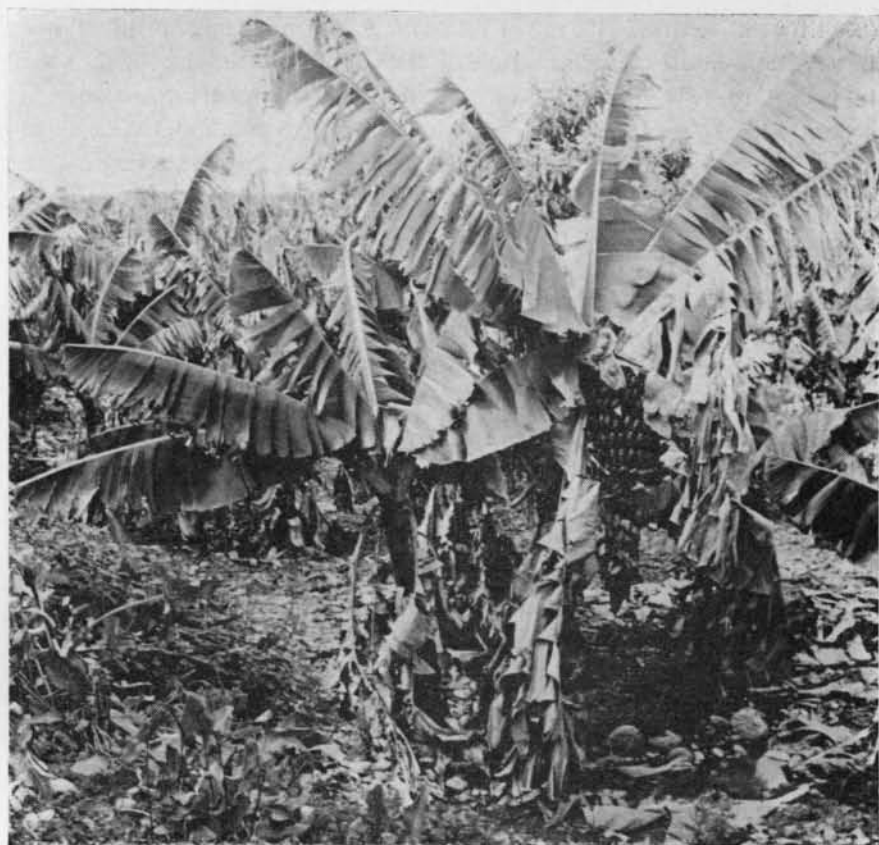
ressemble aux montagnes de la région d'Antioche. Longue de 600 km., elle se dresse à 3.000 m. au-dessus de l'Océan Indien et reçoit des pluies abondantes ; elle est couverte d'une végétation dense et porte le surnom de « Montagne Verte » (Djebel Akhdar).

Sa population, assez nombreuse, complètement séparée du reste de la péninsule par les solitudes du Roub el Khali, a son existence tournée vers l'extérieur, vers l'Iran et les Indes.

Le rebord de la plate-forme, *au Nord* du Yemen, contraste avec le rebord méridional par son caractère constamment accidenté et montagneux.

Tout au long de la Mer Rouge et du Golfe d'Akaba, dans l'Assir et le Hedjaz, des escarpements prolongent ceux de l'Arabie Heureuse. Seul un abaissement du relief, au centre, a permis le développement des cités caravanières qui devaient devenir les villes saintes de l'islam : *La Mecque* et *Médine*. (cf. chap. XII.)

Vers le Nord, la plate-forme Arabique se soude à la presqu'île du Sinaï par un sillon étroit, Nord-Sud, où se succèdent le Golfe d'Akaba, le Ghor, la Mer Morte et le Jourdain. Ce tronçon est encadré, à l'Est, par les plateaux de la Transjordanie et du Haouran, à l'Ouest, par la plate-forme du Sinaï, la voûte de Judée et les plateaux de la Galilée.



Cl. L. Dubertret

FIG. 13. — Beyrouth. Bananeraie (culture irriguée).

Ces derniers pays présentent une grande nouveauté d'aspect : le socle cristallin, qui prédominait au S, s'y est enfoncé sous des sédiments sableux, vaseux et calcaires, et ne reparait plus. Ce sont des calcaires qui forment désormais l'ossature de la contrée; les blocs montagneux y deviennent moins massifs et plus morcelés et le pays infiniment plus ouvert, plus perméable à la civilisation que l'Arabie proprement dite. Le climat souligne ce contraste orographique : l'on entre ici dans le domaine méditerranéen, caractérisé par sa douceur de température et ses abondantes pluies d'hiver.

Ces divers caractères s'accroissent au N du parallèle de Tyr (Sour). Le morcellement de la structure et la complexité du paysage s'accroissent. Au long sillon rectiligne font suite des fosses plus petites, au dessin compliqué, reliées entre elles par l'Oronte; ce sont la *Békaa*

(800-1.100 m.), le *Ghab* (190 m.) et l'*Amouk* (90 m.), avec ses ramifications. Les régions hautes, entre lesquelles elles sont encaissées, sont, pour la première le *Liban* (3.088 m.) et l'*Anti-Liban* (2.814 m.), pour la seconde les *Djebel Alaouite* (1.508 m.) et *Zaouiyé* (980 m.). L'*Amouk* et son prolongement vers le N, dans les vallées du Kara Sou et de l'*Ak Sou*, sont fermés à l'Ouest par l'arc montagneux de l'*Amanus*. Au delà de cet arc, les collines marneuses claires de la *Cilicie* et le liseré qui les prolonge jusqu'au Sud d'*Alexandrette*, évoquent encore le paysage syrien. Les plaines côtières, formées d'alluvions meubles et fertiles, sont bien arrosées et se classent parmi les pays les plus riches de l'Asie occidentale. Mais le paludisme en empêche encore l'exploitation rationnelle.

Depuis la pointe Sud du Liban jusqu'au Taurus, la barre montagneuse méditerranéenne se poursuit entre 1.000 et 3.000 m. d'altitude, à peine interrompue par la trouée Tripoli-Homs, le couloir du Nahr el Kebir de Lattaquié et le fossé de l'*Oronte inférieur*. Aussi les vents méditerranéens, forcés de s'élever le long des flancs montagneux, abandonnent-ils, pendant la saison froide, des pluies et des neiges abondantes. Le ruissellement superficiel qui en résulte est en grande partie absorbé par les larges surfaces calcaires et gréseuses et alimente des sources et cours d'eau nombreux, souvent pérennes, qui permettent la culture irriguée.

II. — Les plateaux et les plaines de l'intérieur

Dans l'angle formé par les montagnes d'*Hadramaout*, du Yemen et du Hedjaz, s'étend toute l'Arabie intérieure, monotone et plate.

1° Une première vaste contrée, à l'Est du Yemen et du Hedjaz, tient son caractère particulier de la juxtaposition de deux paysages typiques, les *nefoud* et les *harra*.

Les premiers doivent leur existence à l'affleurement du socle granitique de la Péninsule. Par désagrégation, le granite libère les grains de quartz, qui, chassés par le vent et les torrents, s'accumulent en masses dunaires, appelées *nefoud*; ils parsèment toute l'aire d'affleurement du socle.

Vers le N et vers l'E, les sables mouvants des *nefoud* passent à des grès fixes, dits *grès de Nubie*, qui s'insèrent entre les couches marines déposées lors des transgressions sur les bords de la Péninsule. Au Liban, ces grès apparaissent en larges affleurements aux tons rouges, violets, blancs, jaunes, ocrés bien caractéristiques et couverts de pins.

Les *harra* correspondent aux nappes basaltiques, issues généralement de volcans de petites dimensions, parfois alignés sur des cassures. Très fluide, la lave a atteint un étalement considérable, produisant, à l'origine, des paysages extrêmement chaotiques,



Extr. Rev. Géogr. Phys. etc. T. VI, fig. 4.

Cl. L. Dubertret



Cl. L. Dubertret

FIG. 14-15. — Harra du Safa (Est du Djebel Druze). Surface de coulée montrant le basalte compact violemment dissocié. — Détail de lave cordée.

scoriacés, à larges voûtes craquelées et fendues, tels qu'on peut en voir au S de Damas, dans le Ledja et le Safa. Mais la désagrégation réduit ensuite le chaos en champs de pierres, où les blocs, classés par ordre de dimensions, se serrent étroitement les uns contre les autres. Cet aspect de coulée dégradée se trouve dans le Haouran ou sur le pourtour du Safa.

Les harra, dans leurs diverses formes, sont des pays difficilement pénétrables au chameau comme à l'homme.

Les harra suivent de près le bord occidental de la plate-forme Arabique; les nefoud, au contraire, s'étendent loin vers l'Est, dans l'immense *Roub el Khali*, qui est encore aujourd'hui une des contrées les plus sauvages et les moins connues de tout le globe, et dans le *Grand Nefoud*, qui va de Haïl jusqu'aux oasis du Djôf, aux frontières de la Transjordanie.

2° Vers le N et vers l'E, le granit et son cortège de dunes mouvantes et de grès de Nubie s'enfoncent sous des calcaires et marnes d'origine marine. Le paysage devient blanc, éclatant de lumière, rocailleux, plat à l'infini : c'est la *hamada*.

Au centre de l'Arabie, la hamada, relativement élevée (1.000 m.), reçoit quelques pluies et nourrit les riches oasis de Riyad, Anezeih Haïl; ce pays est le *Nedjd*. La hamada se prolonge jusque dans le désert syrien, dont la partie méridionale, plate, est désignée d'ailleurs



Cl. L. Dubertret

FIG. 16. — Paysage de hamada : le Dahek, vu de la colline de Soukhné (E. N. E. de Palmyre).

sous le nom de *Hamad*. Sources et oasis y font complètement défaut et les puits, rares, sont profonds et peu abondants.

Cependant, vers le N, le paysage se transforme progressivement. Le contre-coup des dislocations sur le rebord méditerranéen et au voisinage du Taurus se manifeste par l'apparition de plissements. Un premier faisceau de rides étroites se détache de l'Anti-Liban à la hauteur de Damas et rejoint à Palmyre un système de voûtes plus larges venant de la région de Homs et se poursuivant en travers du désert syrien jusqu'à l'Euphrate. Cet ensemble du Hamad, des plis et voûtes palmyréniens, enfin du plateau qui s'étend au N jusqu'à Alep, c'est-à-dire tout ce qui est compris entre les derniers pays sédentaires du rebord méditerranéen et le cours de l'Euphrate, c'est proprement la *Chamieh*.

3° Au delà de l'Euphrate et jusqu'au Tigre s'étendent deux pays très différents suivant que l'on se place au Nord ou au Sud de l'espèce de confluent que les deux grands fleuves dessinent à la hauteur de Bagdad. En amont c'est la *Djeziré* (c'est-à-dire l'île), ou bien encore la *Haute Mésopotamie* des Anciens (c'est-à-dire le pays d'entre les fleuves). C'est une immense plaine s'étendant en glacis insensible au pied des montagnes du *Taurus*. Seule une étroite ride montagneuse la coupe en son milieu, dirigée d'Est en Ouest, parallèlement aux plissements tauriques : elle forme à l'Ouest le *Djebel Abd el Aziz* (800 m.) et à l'Est le *Djebel Sindjar* (1.600 m.), puissantes voûtes calcaires surgissant au milieu de sédiments tendres. Cette ride constitue une limite géographique très nette : au Nord, la Haute Djeziré, où les pluies, déjà abondantes, et la richesse des limons descendus du Taurus permettent ou permettraient une culture intensive ; au Sud, la sécheresse croissante et la stérilité des gypses font de la Basse Djeziré un désert.

En aval de Bagdad on pénètre dans une région déprimée : la *Basse Mésopotamie* ou *Bas Irak*, où le sol est exclusivement formé du limon déposé par les deux fleuves. Le drainage y est mal organisé et d'immenses marécages y subsistent encore. On ne quitte l'inondation que pour tomber dans le désert. Le pays fut pourtant jadis l'un des plus fertiles du monde ; mais les eaux, abandonnées à elles-mêmes, sont redevenues sauvages, tantôt trop encaissées, tantôt débordant en marais : il faudrait des travaux énormes pour reconstruire le pays.

4° Enfin, à l'Est du Tigre et jusqu'aux chaînes du Zagros, s'étend le *Haut Irak*. Ce pays prolonge la Haute Djeziré avec ses rides montagneuses courant à travers la steppe formée de sédiments récents,

La partie N, abondamment arrosée et parcourue de puissantes rivières descendant des montagnes (*Petit et Grand Zab, Dyala*), peut être très fertile. Elle possède, en outre, autour de Kirkouk, l'un des plus riches gisements de pétrole du monde. La partie Sud jusqu'au Golfe Persique est déserte et sauvage.

Tous ces pays, quelle que soit leur diversité, gardent entre eux un air de ressemblance frappante; ils la doivent à l'unité de leur structure tabulaire commune; partout dominant, dans le paysage, les grandes lignes horizontales. Les montagnes mêmes s'y soumettent: point de pics, de cimes, ni d'aiguilles, mais de puissantes barres rocheuses s'élevant d'un jet vers le ciel. Peu de variété dans le détail; un relief brutal, taillé à grande échelle, qui rappelle infiniment plus l'Afrique que l'Europe ou même l'Asie. Le climat souligne encore ces caractères. Brutal lui-même, il exagère les contrastes du relief, et la végétation pauvre, loin de les cacher, expose aux regards les traits de l'architecture profonde. Du Yemen au Taurus, ce sont des pays aux larges horizons, austères et nus et qui ont marqué de leur empreinte les civilisations qui s'y sont succédées. C'est une terre de grands nomades et de grand passage, ouverte à toutes les invasions, sans cadres intérieurs bien définis, plus propice aux empires qu'aux nations.



Cl. H. Charles, s. j.

FIG. 17. — Bas-Euphrate, palmeraie.



Cl. Ph. Bériel

FIG. 18. — Village d'Assadabad, sur la route de Bagdad à Téhéran.
Rameau montagneux couvert de neiges, divisant les hauts-plateaux en larges cuvettes.

CHAPITRE III

STRUCTURE ET RELIEF : LES CHAINES PLISSÉES DU TAURUS ET DU ZAGROS

(cf. aussi chap. XV)

Depuis la Cilicie jusqu'au détroit d'Ormuz, sur 2.400 km. de longueur, la plate-forme Arabique touche les hautes chaînes plissées alpo-himalayennes. Celles-ci se développent vers le N jusqu'au Caucase et au Turkestan, sur 700-1.200 km. de largeur et sont contenues, au delà, par la grande plate-forme continentale russo-sibérienne. A son intérieur, ce vaste système montagneux comporte des sortes d'enclaves, hautes plaines enlacées de toutes parts par les plissements montagneux : ce sont les môles des vieux massifs arasés, rajeunis par des soulèvements récents ; tels les hauts-plateaux de l'Anatolie, de l'Arménie et de l'Iran.

Seule la branche montagneuse, qui contourne ces hauts-plateaux au Sud, nous intéresse directement. Elle contraste avec la monotonie

de la plate-forme Arabique par la grande diversité de ses matériaux et par la complexité de sa structure. Les paysages y sont de formes et d'aspects extrêmement variés. L'altitude et la baisse de température qui l'accompagne en font, en été, un asile de fraîcheur et provoquent, l'hiver, des précipitations relativement abondantes, malgré la distance de la mer. Celles-ci se font en grande partie sous forme de neige, dont la fonte entretient une humidité constante, favorable à la végétation.

Les sources sont nombreuses et alimentent des torrents puissants, qui se creusent des vallées vertigineuses, en charriant d'énormes masses de déblais.

Cette cordillère de 2.400 km. se divise en deux grands systèmes montagneux : celui du *Taurus*, qui court d'Ouest en Est, depuis la côte d'Asie Mineure jusqu'en Arménie, et celui du *Zagros* et du *Fars*, qui se dessine en guirlande depuis l'Arménie jusqu'au Golfe d'Oman pour s'estomper peu à peu vers le Sud.



Cl. Ph. Bériel

FIG. 19. — Le passage des Portes de Cilicie vu de la voie ferrée du Taurus.
Profondes gorges calcaires.

I. — Les plateaux et larges massifs du Taurus

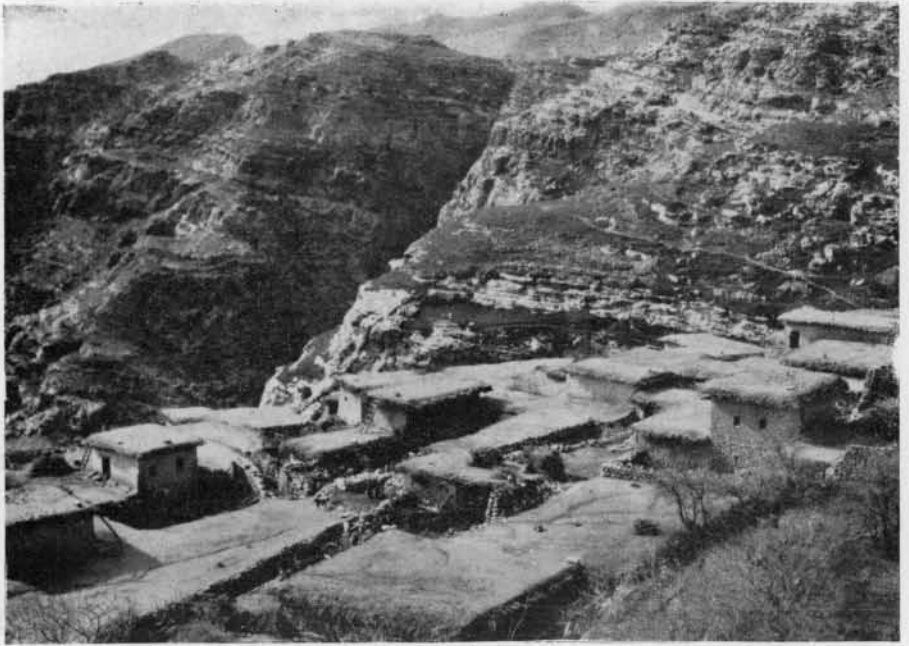
Le Taurus, long d'environ 1.300 km. se subdivise en trois arcs montagneux :

1) *Le Taurus cilicien* longe, en forme d'arc, la Méditerranée, depuis le Golfe d'Adalia jusqu'au Golfe d'Alexandrette, puis s'enfonce vers l'intérieur de l'Asie Mineure. Son tronçon occidental, la *Cilicie Trachée*, est un pays de plateaux calcaires, de 1.000 à 2.000 m. d'altitude, profondément découpé par les diverses branches du Goeuk Sou; il pousse vers la mer une côte tombant en abrupt de 700 à 800 m. de hauteur. A l'Est, le relief s'accuse en puissantes croupes, encore calcaires, dont les principales sont le *Bulghar Dag*h (3.560 m.) et l'Ala Dagh (3.050 m.). A travers cette barrière, un seul passage s'ouvre : ce sont les fameuses *Portes de Cilicie*, qui ont servi aux migrations des peuples anciens entre la côte et les hauts-plateaux



Cl. Ph. Bériel

FIG. 20. — Naissance des gorges du Taurus entre Eregli et Bozanti.
Torrent charriant des alluvions abondantes. Ouvrages de protection de la voie ferrée.



Cl. J. Weulersse

FIG. 21.— Kurdistan, au Nord de Mossoul.
Village montagnard.



FIG. 22. — Type Kurde.

Cl. L. Dubertret

intérieurs, et où passe aujourd'hui la voie ferrée du *Taurus-Express*, joignant Mossoul et Alep à Ankara et Istanbul (1).

2) *L'Anti-Taurus*, petit massif de 200 km. de longueur et 2.750 m. d'altitude, se place comme un relais entre les deux chaînes du Taurus Cilicien et du Taurus Arménien ; il se distingue de ces deux arcs, surtout calcaires, par ses schistes sombres, couverts de forêts et de maquis.

3) *Le Taurus Arménien*, nouvelle suite de larges et hauts massifs, s'étend depuis l'Anti-Taurus, jusqu'au delà du Lac de Van. Il présente une seule échancrure, large de 50 km. qui livre passage à l'Euphrate, drainant ainsi les hauts-plateaux intérieurs jusqu'à Erzeroum, au cœur de l'Arménie.

Excepté le long des deux voies transversales des Portes de Cilicie, et de la vallée de l'Euphrate, le Taurus est resté extrêmement sauvage ; les populations montagnardes y sont demeurées repliées sur elles-mêmes, vivant surtout de l'élevage ou de l'exploitation des forêts. La guerre entre tribus et le brigandage y furent longtemps endémiques.

II. — Le système des plis du Zagros et du Fars

Au Sud du Lac de Van, la suite des larges croupes tauriques est relayée par un système de longs plis rectilignes et serrés, qui sur 2.000 km. courent du NO au SE, jusqu'au delà du détroit d'Ormuz. Dans cette nouvelle contrée la structure du sous-sol s'est imposée à la topographie ; les crêtes correspondent aux anticlinaux et les plaines aux synclinaux. Le réseau hydrographique s'est établi en utilisant sur de longs parcours les dépressions longitudinales et raccordant celles-ci entre elles par de courts tronçons transversaux en cluses (2).

Ce complexe montagneux se maintient entre 3.000 et 4.000 m. d'altitude, depuis le Lac de Van jusqu'à la hauteur de Bouchir ; il porte

(1) Cette voie sera prolongée sous peu jusqu'à Baghdad.

(2) On appelle *anticlinaux* les voûtes que dessinent les couches d'un pays plissé et *synclinaux* les dépressions intermédiaires. Exemple : l'anticlinal du Djebel Kasyoun, au-dessus de Damas, et le large synclinal du Sahel Sahara entre lui et le bord de l'Anti-Liban.

La *cluse* est une vallée coupant transversalement un anticlinal. Exemple : la cluse que franchit le Barada entre le Sahel Sahara et la plaine alluviale de Damas.

le nom général de *Zagros* ou de *Kurdistan*, car il est la patrie des Kurdes. Des hauts-plateaux de l'Iran jusqu'aux plaines de la Mésopotamie, il se compose successivement de schistes cristallins, de calcaires secondaires et de marnes et grès tertiaires. Il reçoit des précipitations relativement abondantes, pluies et neiges, et toute l'année coulent quelques longues rivières, telles le Grand et le Petit Zab, la Dyala et la Kerkha.

Au Sud de Bouchir, le pays plissé s'abaisse nettement et devient désertique: c'est le *Fars*, au sous-sol très perméable, composé en grande partie de calcaire fissuré et de gypse. Le maigre ruissellement superficiel y est entièrement absorbé et il n'y a plus, ici, d'érosion active. Le réseau hydrographique est resté embryonnaire et nombreuses sont les cuvettes fermées. Jusqu'à la côte, le sol est imprégné de sel et la côte même est rendue difficilement habitable par sa sécheresse persistante et sa lourde chaleur.



Cl. J. Weulersse

FIG. 23. — Le Petit Zab à Altoun Keupri.



Cl. H. Charles, s. j.

FIG. 24. — Paysage du Fars, aride, désolé.

Un seul passage important s'ouvre à travers les plissements du Zagros et du Fars, celui qui mène de *Bouchir* aux plateaux de l'Iran, par Chiraz et Persépolis vers Ispahan. La plus importante ressource est le pétrole des plis du Fars, dont les conditions de gisement sont semblables à celles du pétrole de l'Irak.

Malgré leurs contrastes, tous ces pays montagneux présentent un ensemble de traits communs qui les opposent aux plaines de la plateforme Arabique. D'abord la violence du relief et la variété du paysage, qui les fragmentent en de multiples unités géographiques. Par suite de la difficulté des communications, chaque vallée, chaque massif a tendance à se constituer en un petit monde à part : c'est le pays du particularisme. La vie y est rude et pénible, le climat sévère et froid.

Ces montagnes cependant sont inséparables des bas pays fertiles et tièdes qu'elles bordent, car c'est d'elles que descendent les eaux nourricières. Châteaux d'eau, elles sont aussi réservoirs d'hommes et de peuples. Fortes, prolifiques et guerrières, les races montagnardes de tout temps sont descendues vers la plaine, en émigrants pacifiques ou en conquérants. Si on les néglige, l'histoire du Proche Orient devient

incompréhensible ; car si les centres d'empires se sont généralement installés dans les plaines de la péninsule arabique, c'est le plus souvent des montagnes bordières que sont venus les fondateurs d'empires : Hittites et Assyriens, Mèdes et Perses, Kurdes et Turcs.



Cl. H. Charles, s. j.

FIG. 25. — Lacets de la route de Bouchir à Chiraz.



FIG. 26. — Hiver au Liban.

Cl. Ph. Bériel

CHAPITRE IV

LE CLIMAT

I. — Le mécanisme du climat

Comme pour toute région, le climat de la péninsule Arabique est défini par sa position en latitude (entre le 13° et le 36° parallèle) et sa situation par rapport aux terres et aux mers.

En *hiver*, la Méditerranée correspond à un couloir de pressions barométriques relativement basses, compris entre deux vastes anticyclones (1), dont l'un couvre la Sibérie et se prolonge vers le Sud de la Russie et les Balkans, tandis que l'autre a son centre sur les Açores et s'étend sur l'Afrique du Nord et jusqu'en Égypte (cf. fig. 27 a). Elle est

(1) On appelle *anticyclone* et *cyclone*, les figures fermées, grossièrement elliptiques, que dessinent les *isobares* ou courbes reliant les points d'égale pression barométrique. L'anticyclone correspond aux noyaux de hautes pressions, il coïncide souvent avec les aires froides de la surface terrestre ; le cyclone correspond aux noyaux de basses pressions, il coïncide avec les aires surchauffées, où l'air est léger. Au niveau du sol, l'air s'écoule naturellement de l'anticyclone vers le cyclone en donnant lieu au *vent*, dont la force est proportionnelle à la dépression. Le vent afflue vers le cyclone dans un mouvement tourbillonnaire, dont le sens de rotation, dans l'hémisphère Nord, est inverse de celui des aiguilles d'une montre ; autour de l'anticyclone, le vent tourne, au contraire, dans le même sens que les aiguilles d'une montre (cf. fig. 27 b).

empruntée, de ce fait, par de nombreuses perturbations cycloniques venant de l'Atlantique et se dirigeant vers l'Est, perturbations qui apportent les *pluies*.



FIG. 27. Répartition des pressions barométriques autour du Proche Orient, en hiver et en été (d'après le *Traité de Géographie Physique* d'E. DE MARTONNE)

En été, cette situation se trouve modifiée par le surchauffement des continents africain et asiatique. A mesure que la saison avance, l'anticyclone de la Sibérie et des Balkans faiblit, tandis que le Nord de l'Inde et le Golfe Persique deviennent de vastes aires cyclonales, qui provoquent les *moussons* de l'Océan Indien. L'action de ces basses pressions devient prépondérante dès Mai et se fait sentir jusque sur le bassin oriental de la Méditerranée (fig. 27b). C'est la période des pluies torrentielles dans l'Arabie Heureuse, tandis que la partie septentrionale de la péninsule devient torride et sèche.

Pendant la saison d'été, qui va d'Avril à Octobre, les vents sont stables sur la côte méditerranéenne; une brise de mer modérée se lève vers 10-11 h., venant du secteur Ouest et persiste jusqu'au coucher du soleil. En Arabie Heureuse, la mousson apporte la pluie.— A partir d'Octobre s'établit le régime d'hiver. A travers la Méditerranée, sur des trajectoires Ouest-Est, passent des cyclones de plus en plus fréquents à mesure que la saison avance, et sur la côte syrienne, les coups de vent apportent des nuages et la pluie; c'est en Janvier et Février que le temps est le plus mauvais. Sur l'Arabie Heureuse, souffle alors un vent sec, du Nord. Enfin, en Mars, le régime d'été s'annonce à nouveau pour s'établir en Avril.

Ainsi, le Nord de la péninsule Arabique tire son climat particulier de sa position à la limite des régions chaudes désertiques et des régions tempérées, à pluies constantes. Cette limite se déplace au cours de l'année par le jeu régulier des saisons. En été, le maximum thermique s'avance vers le Nord, vers le Tropique du Cancer; la zone désertique

englobe alors toute la région méditerranéenne. En hiver, au contraire, le maximum thermique descend vers le Tropique du Capricorne, la zone désertique est refoulée vers le Sud et les pluies océaniques

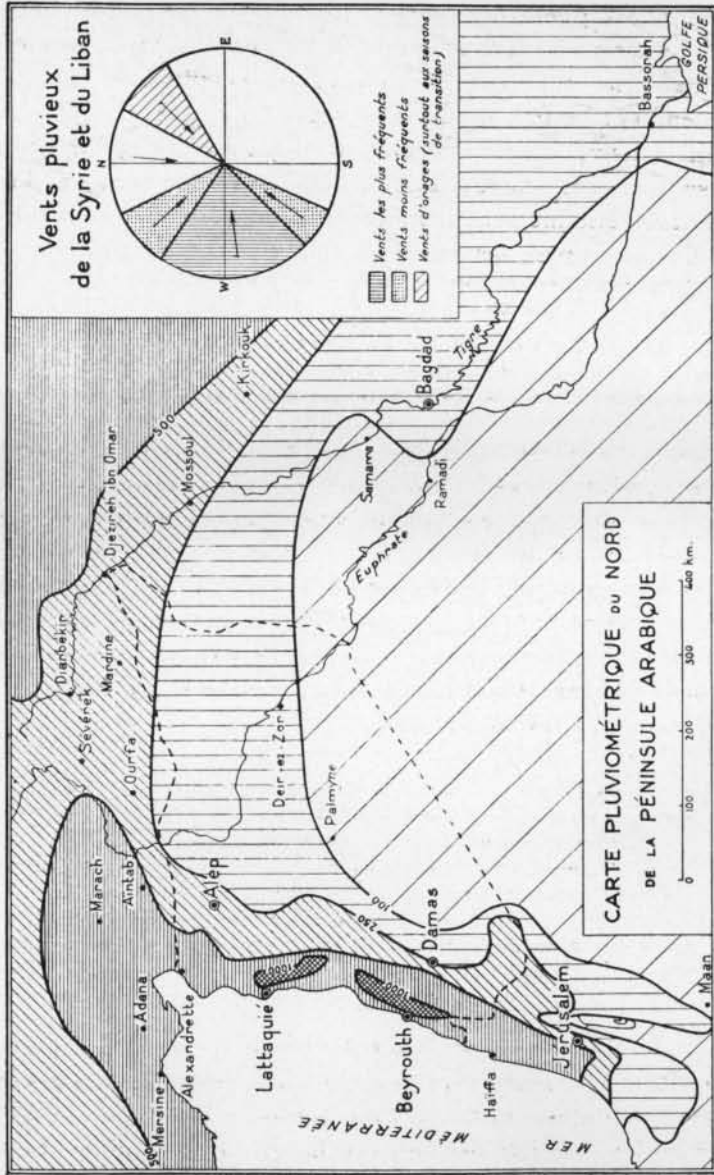


FIG. 28

des latitudes tempérées envahissent tout le bassin méditerranéen (fig. 28).

Le pays est donc soumis à un double régime climatique et qui s'oppose suivant les saisons : c'est en cette dualité que réside l'originalité de ce qu'on appelle le *climat méditerranéen*. Il en résulte une scission de l'année en deux saisons aux caractères très marqués et presque contradictoires : un hiver troublé, froid et pluvieux, un été très stable, chaud et extraordinairement sec.

Le mécanisme simple et brutal du climat méditerranéen comporte heureusement un adoucissement dans l'influence de la *Mer Méditerranée* elle-même. Par sa masse d'eau tiède, à température peu variable, elle tempère les extrêmes du climat, *réchauffant les hivers* et *rafraîchissant les étés*.

II. — Le climat de la Syrie et du Liban (1)

A) Les facteurs du climat. — L'influence modératrice de la mer

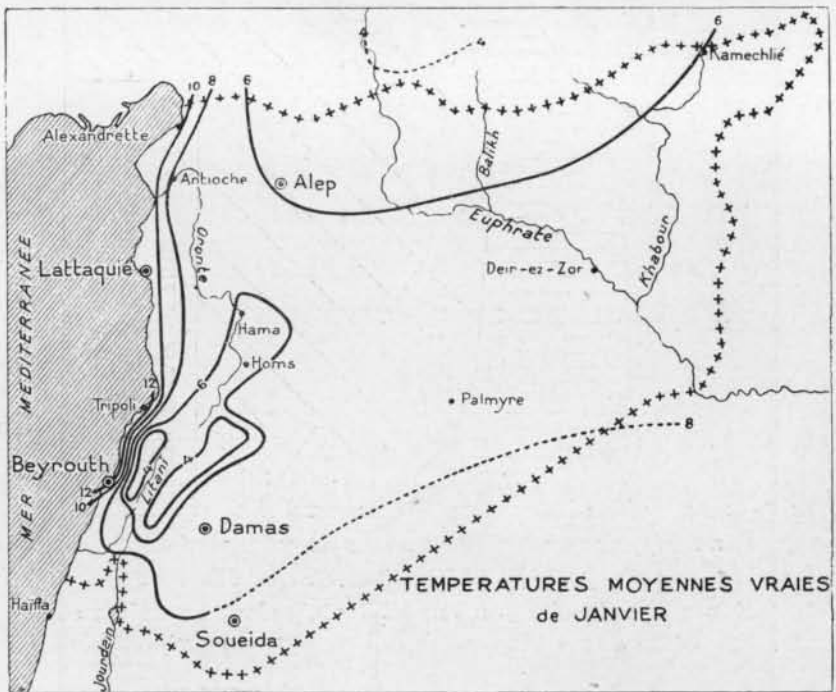


FIG. 29

(1) Les graphiques des fig. 29 à 36 ont été établis par le P. Combier, directeur de l'observatoire de Ksara.

Méditerranée se marque nettement sur les *cartes isothermes* du Liban et de la Syrie (fig. 29,30). En Janvier, la température baisse régulièrement du rivage vers l'intérieur : entre Alep et Alexandrette, il y a plus de 4° de différence moyenne. La région la plus favorisée est la côte libanaise (moyenne 12°), exposée au mieux aux influences maritimes et protégée par le Liban lui-même des vents froids de l'intérieur. En Juillet, la situation est renversée ; c'est la chaleur qui s'accroît vers l'intérieur : plus de 32° à Deir-ez-Zor, contre moins de 26° à Lattaquié.

Le régime des vents s'explique par la situation barométrique générale de l'atmosphère. Il s'oppose également en hiver et en été. En hiver, les perturbations cycloniques, venues de l'Atlantique, traversent la Méditerranée d'Ouest en Est. C'est alors le mauvais temps de *l'hiver syrien* (fig. 31 a) : atmosphère profondément troublée, vents violents sautant brusquement d'un secteur à l'autre, ciel bouché, averses torrentielles.

En été les foyers d'appel de l'atmosphère se stabilisent et se fixent au milieu des continents surchauffés, sur le Golfe Persique et le Nord

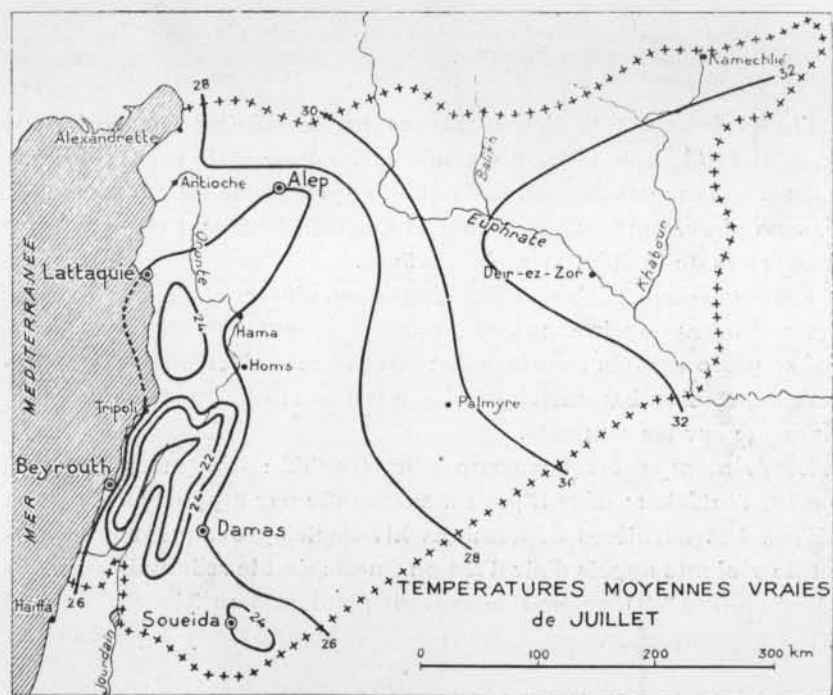


FIG. 30

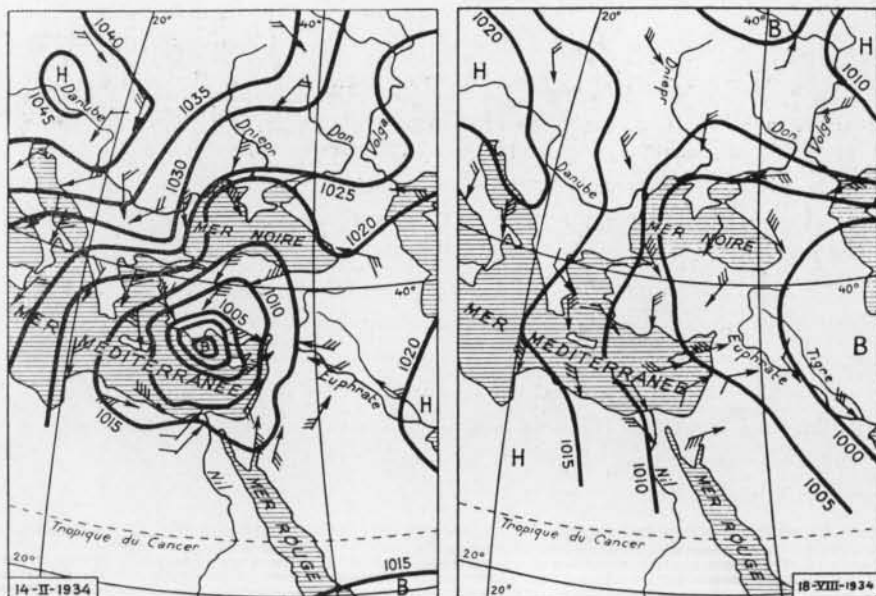


FIG. 31. — (a) Cyclone d'hiver amenant un mauvais temps, pluvieux et doux.
(b) Beau temps type d'été.

de l'Inde. Leur action s'étend jusque sur la Méditerranée orientale (fig. 27 b), tandis que la Méditerranée occidentale reste sous l'influence de l'anticyclone des Açores. Sur toute la Syrie règne alors l'immuable été, sans pluie, sans nuages même, et que rafraîchissent seulement les vents venus de la Méditerranée (fig. 31 b).

Entre ces deux régimes caractéristiques d'hiver et d'été, les saisons *intermédiaires* — printemps et automne — sont très peu marquées. L'été se prolonge très tard jusqu'en novembre et décembre et à la première dépression barométrique, c'est aussitôt l'hiver : le froid, la pluie et la neige sur les sommets.

Le printemps est beaucoup plus troublé : dès mars et avril, en effet, l'intérieur désertique est surchauffé par rapport aux régions côtières. Les dernières dépressions hivernales provoquent alors souvent de violents appels d'air d'Est en Ouest : c'est le redoutable vent du SE, le "chlouq" (1), qui souffle souvent pendant 2 ou 3 jours (cf. fig. 32 et 33). En quelques heures, le thermomètre monte de 10° et plus, tandis

(1) On lui donne aussi souvent le nom de vent du désert, en Égypte, le « khamsin », équivalent du sirocco algérien.

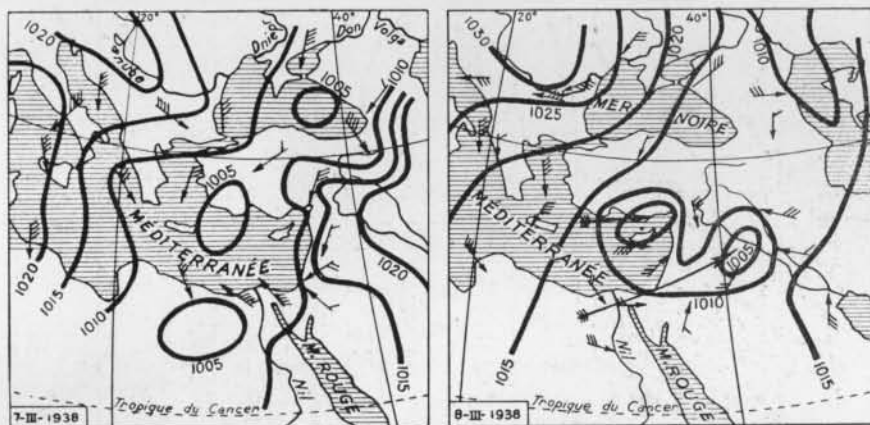


FIG. 32. — Etat barométrique par temps de khamsin.

que le degré hygrométrique de l'air s'abaisse parfois jusqu'à 0. Le ciel se plombe d'une nuée de particules sableuses : c'est une irruption brutale du désert en pleine Méditerranée. La dépression passée, le vent retourne à l'Ouest et la situation redevient normale ; mais l'hiver est fini. Dès le début de Mai, c'est le régime d'été qui s'installe.

B) Les grandes régions climatiques. — Les variations des facteurs du climat et leurs répercussions sur les conditions de la vie humaine conduisent à subdiviser le pays libano-syrien en trois régions climatiques principales : la côte, la région des steppes cultivées de l'intérieur, enfin les steppes désertiques et les déserts.

1° *Région méditerranéenne maritime* : elle s'étend tout au long de la côte, de Gaza à Alexandrette. Son climat est caractérisé par une grande égalité de température (fig. 34), des pluies courtes, mais abondantes (plus de 800 mm. à Lattaquié, plus de 900 mm. à Beyrouth) et une humidité constante (fig. 35) même au cours de l'été.

L'opposition des diagrammes de température à Beyrouth et à Deir-*ez-Zor* est frappante (cf. fig. 34). A Beyrouth, la moyenne oscille entre 13° en Janvier et 27° en Août ; l'écart annuel est d'à peine 14°, tandis qu'à Deir il atteint 26°. Entre les minima et maxima moyens, le contraste est plus marqué encore : 20° d'écart à Beyrouth, contre plus de 40° à Deir-*ez-Zor*.

Peu de climats au monde sont aussi doux et tempérés que celui des côtes syriennes, aussi favorable aux plantes que facile

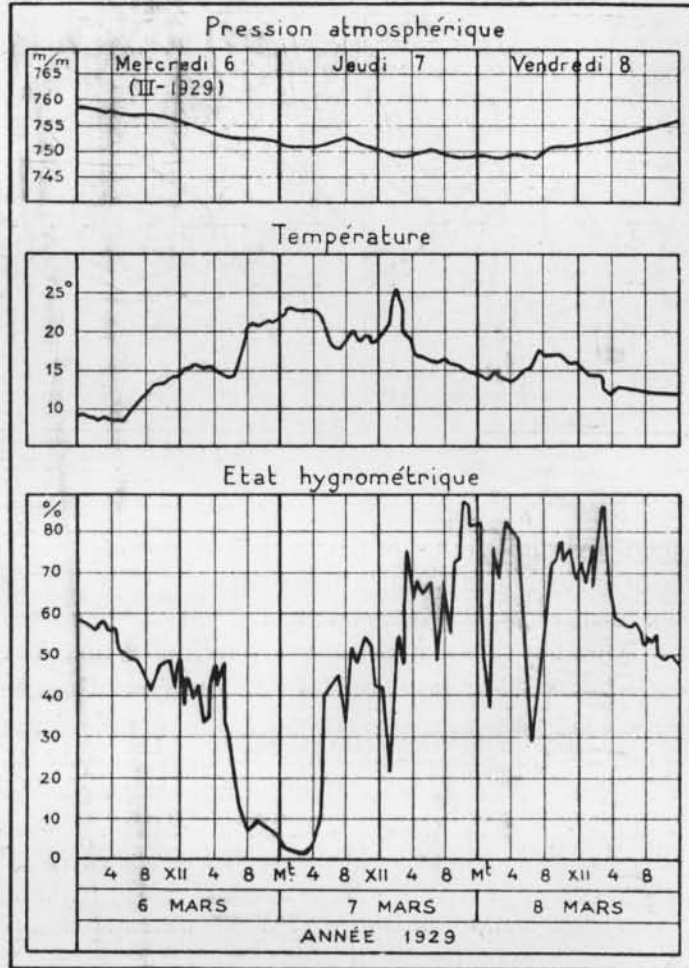


FIG. 33.— Variations de la pression barométrique, de la température et de l'humidité par temps de khamsin.

aux hommes. Son extension est malheureusement limitée par le relief parallèle à la côte. Les premiers massifs (Judée, Galilée, Liban, Alaouite) arrêtent en effet brutalement les influences de la mer. Leur versant occidental jouit encore du climat méditerranéen maritime, mais modifié par l'altitude : abaissement général de la température, hivers rigoureux, énormes précipitations pluvieuses ou neigeuses (plus de 1.200 mm. à Djezzine, plus de 1.400 mm. au Krey et aucun mois sans pluie à Ksara, cf. fig. 36),

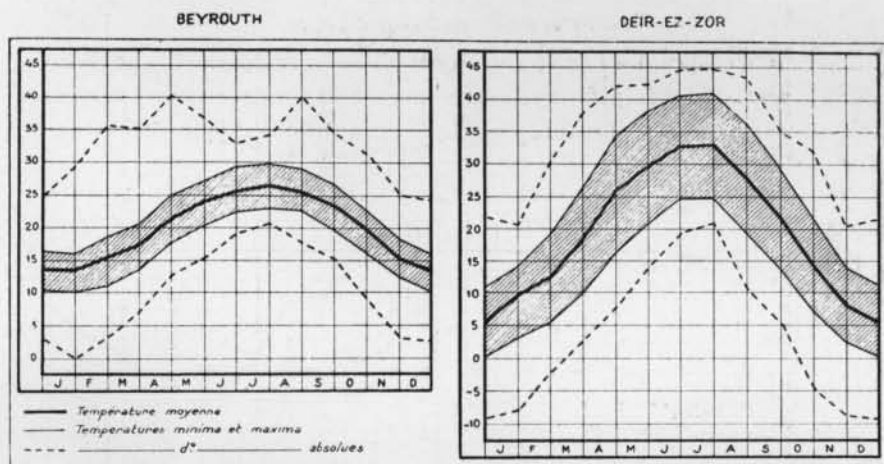


FIG. 34.

Variation des températures moyennes mensuelles à Beyrouth et Deir-*ez-Zor*.

2° Région méditerranéenne steppique.

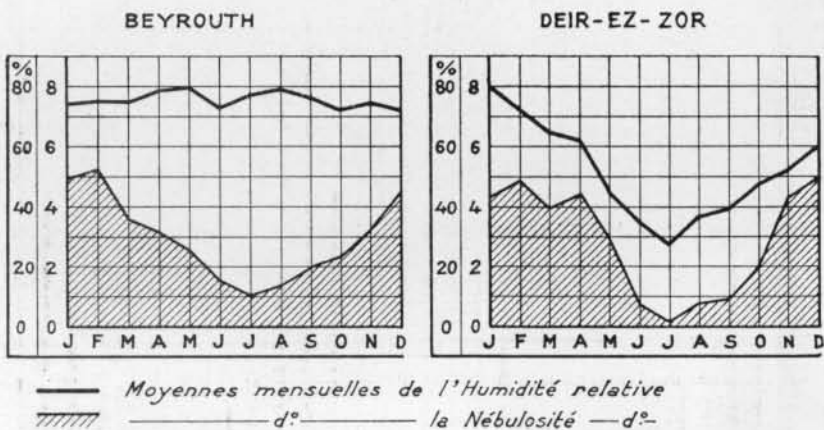
Située en arrière des massifs côtiers, elle a un climat caractérisé avant tout par la brusque diminution de la pluviosité : le total annuel se réduit à moins de 500 mm. (Alep : 450 mm., Damas : 220 mm.), et tandis qu'à Beyrouth il n'y a guère en moyenne que deux ou trois mois sans pluie, à Damas la période de sécheresse absolue s'étend sur cinq mois pleins, de Mai à Septembre inclus (cf. fig. 36). L'aridité devient le trait dominant du paysage. En l'absence de l'influence modératrice de la mer, les écarts annuels s'accroissent ; l'hiver et l'été s'affirment davantage, tandis que les saisons intermédiaires sont encore plus réduites que sur la côte.

Brutal et aride, un tel climat est naturellement peu favorable au développement de la végétation. Il est dur également aux hommes : moins facile que le climat côtier, il est en revanche moins affaiblissant et plus sain, surtout quand l'altitude vient tempérer les chaleurs estivales : c'est le cas de Jérusalem et de Damas. Par contre il devient vite torride dans les régions déprimées, Ghab ou Mer Morte.

Le climat méditerranéen continental type se trouve entre les courbes de précipitation de 500 mm. et de 250 mm. ; c'est celui de Jérusalem et de Damas, d'Alep et de Mossoul ; mais, plus ou moins dégradé, il s'étend jusqu'à la courbe extrême de 100 mm., limite du climat désertique (fig. 28).

3^o Région méditerranéenne désertique.

Elle correspond à l'exagération du climat continental; au-dessous de 100 mm. de précipitations annuelles, toute culture non irriguée devient impossible, tout réseau hydrographique disparaît: c'est le



Extr. Rev. Géo. Phys., t. VI, fasc. 4, p. 333

FIG. 35. — Variations de l'humidité relative (rapport de la tension de la vapeur d'eau dans l'air à la tension de saturation pour la même température) et de la nébulosité (appréciée à l'estime, par le nombre de dixièmes du ciel couvert de nuages) dans le cours de l'année à Beyrouth et Deir-éz-Zor. La proximité de la mer vaut à Beyrouth une humidité presque constante, voisine de 75%, tandis qu'à Deir-éz-Zor elle tombe de 80% en Janvier, à 30% en Juillet. Aux deux stations, la nébulosité diminue beaucoup en été. La nébulosité moyenne pour l'ensemble de l'année, sur la totalité des territoires de la Syrie et du Liban est de 3,25, c'est-à-dire que dans l'ensemble et en moyenne, il n'y a pas tout à fait 1/3 du ciel caché par les nuages (proportion très faible).

désert. Libéré de toute influence adoucissante: vents marins, pluies, nuages même, le rythme solaire s'affirme implacable. L'hiver est court mais rigoureux; à Palmyre, le gel nocturne est de règle. L'été est long et torride. Le rythme méditerranéen ne se révèle plus que par les brèves averses d'hiver.

Si rares qu'elles soient, ce sont elles seules cependant qui expliquent le maintien de la vie en ces régions. Funeste aux plantes, qui ne survivent que par miracle en ce milieu hostile, un tel climat est encore plus rude aux hommes. Le désert contraint à une vie spéciale, la vie nomade, et crée un type humain original: le Bédouin.

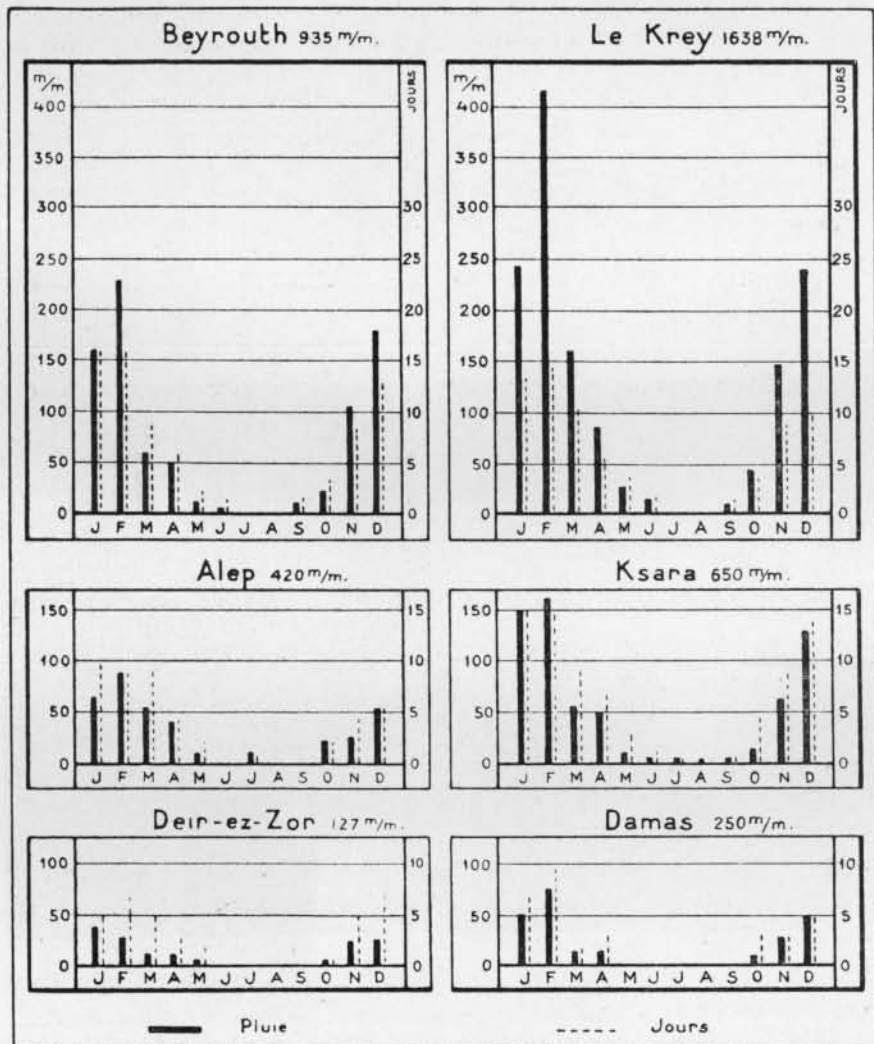
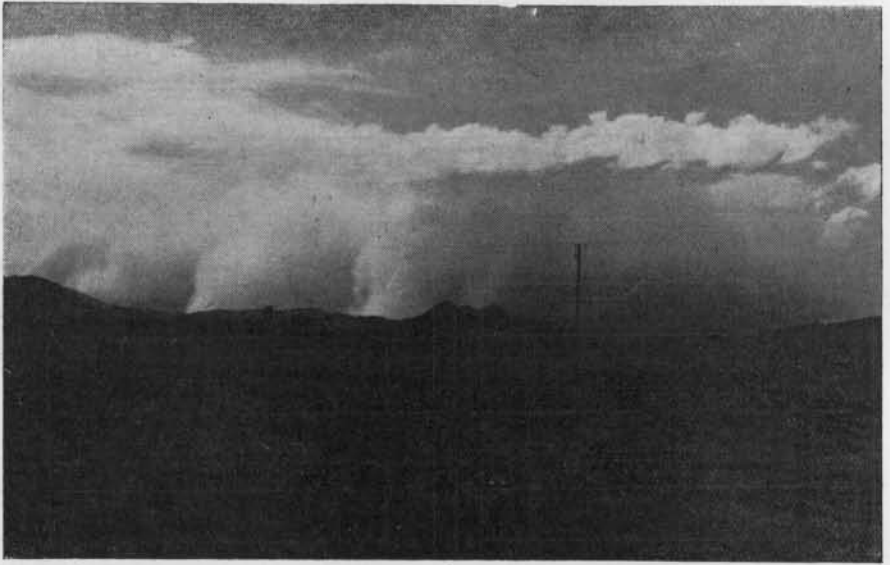


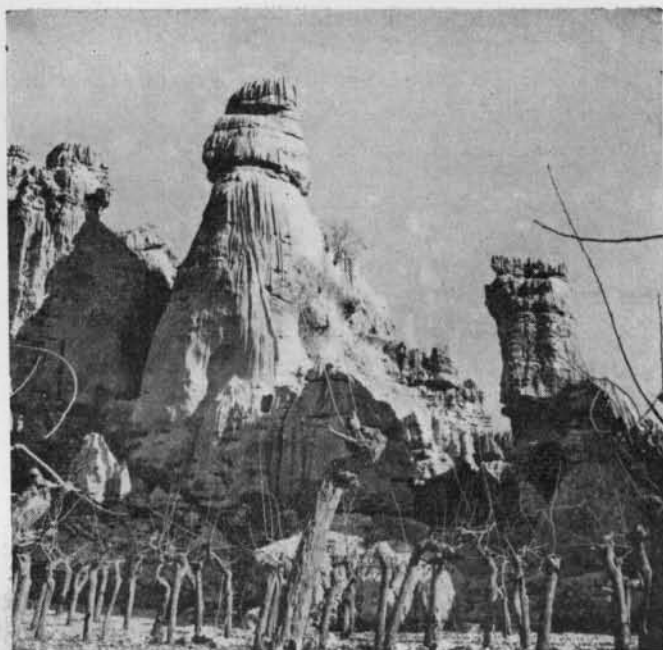
FIG. 36. — Régime des pluies.

Il vit sur ses troupeaux, en suivant avec eux les zones de pâturages et de puits. La transhumance s'accomplit selon un rythme commandé par la succession des saisons. L'hiver, le nomade parcourt le désert, l'été il est contraint de suivre la bordure des régions cultivées moins sèches.



Cl. O. N. M., Beyrouth

FIG. 37.— Vent de sable observé à Palmyre le 15 octobre 1937, à 11 h. (Temps Moyen Greenwich). Mur de sable continu, d'une hauteur de 1500 mètres environ, s'avancant vers la gauche de l'opérateur. Remarquer les tourbillons de sable nettement visibles à l'avant du mur.



Cl. L. Dubertret

FIG. 38. — Région de Feitroun, détail de Karst et plant de mûriers. Les filets d'eau, en ruisselant à la surface du calcaire jurassique, le dissolvent et creusent des rigoles entre lesquelles subsistent des arêtes vives.

CHAPITRE V

LE RÉGIME DES EAUX : EAUX PROFONDES

La caractéristique du climat syrien étant la sécheresse, le problème de l'eau apparaît comme capital. Même dans les régions les plus favorisées, en effet, comme le Liban, six mois entiers se passent sans véritables pluies. Pendant la moitié de l'année, et parfois pendant les deux tiers ou les trois quarts, toute la vie du pays repose donc, non plus sur les eaux atmosphériques, mais sur les réserves d'eau du sous-sol.

Les eaux tombées pendant la saison pluvieuse affluent vers les ruisseaux, torrents et rivières. De ce ruissellement, une partie retourne à l'atmosphère par évaporation, une partie s'infiltré dans le sous-sol et seul le résidu gagne finalement la mer.

Ces eaux courantes jouent un rôle essentiel dans l'évolution du

relief: ce sont elles qui ont sculpté le visage actuel du pays. Mais, viennent l'été et la sécheresse, elles disparaissent et le pays ne peut plus compter que sur les eaux profondes.

I. — Généralités

A) L'infiltration alimente les eaux profondes. Son importance varie, pour un régime de pluviosité donné, avec la nature du sol et du sous-sol, qui peuvent être plus ou moins perméables.

Le Liban et la Syrie sont formés surtout d'anciens sédiments marins, tels des calcaires, marnes, argiles, sables. Il s'y trouve aussi des roches éruptives: les roches vertes et serpentines de la région d'Alexandrette et les basaltes de la trouée Tripoli-Homs, du Haouran et du Djebel Druze. Par leurs propriétés à l'égard de l'eau, ces diverses roches se divisent en trois catégories, entre lesquelles existent — bien entendu — des intermédiaires :

1) *Roches imperméables* : argiles, marnes, roches vertes.

2) *Roches poreuses* : dans lesquelles l'eau chemine à travers de fins interstices, sous l'action combinée de la gravité et de la capillarité, de façon très lente : grès, craies.

3) *Roches perméables en grand*, dans lesquelles l'eau traverse de larges orifices sous la seule action de la gravité et de façon bien plus rapide : calcaires, basaltes.

L'infiltration est nulle dans les argiles et marnes, elle est faible dans les grès et les craies, elle est considérable dans les basaltes et surtout dans les calcaires. Ceux-ci arrivent à absorber jusqu'à la totalité du ruissellement superficiel; dans ce cas, la topographie n'est plus définie par des vallées ordonnées en un réseau hydrographique aboutissant à la mer. Elle se résout en une succession de cuvettes fermées, dans lesquelles s'engouffre toute l'eau du ruissellement; les surfaces rocheuses nues, rongées par les filets du ruissellement, se couvrent de petites rigoles ou cannelures, séparées par des arêtes et des pointes vives et se percent de trous, prenant ainsi un aspect ruini-forme. Ce paysage spécial, auquel on donne le nom de *karst*, s'est développé dans toutes les régions hautes des massifs côtiers: massif Alaouite, Liban, Anti-Liban.

B) La circulation souterraine. L'eau infiltrée dans le sol percole, c'est à dire *coule à travers* les roches perméables.



Cl. H. Vautrin

FIG. 39.— Gouffre d'El Houté, au S. S. E. d'Ain Arous (Djézireh). Les gypses, si répandus en Djézireh, plus solubles encore que les calcaires, se creusent en gouffres qui peuvent atteindre des dimensions considérables ; celui-ci mesure 70 m. de profondeur, à son fond s'étend une nappe d'eau. Le vol de pigeons qui s'en échappe indique l'échelle des dimensions.

Comme elle s'est chargée d'acide carbonique pendant sa condensation, elle agit sur les calcaires comme un solvant : en pénétrant les fissures, elle les élargit et ouvre jusqu'à de vastes cavernes au fond desquelles elle s'écoule souvent en torrents. Plus loin, le calcaire dissous se dépose à nouveau, revêtant les parois des cavernes de stalactites et stalagmites ou colmatant les fissures. De tels phénomènes sont inconnus dans le basalte.

L'eau s'enfonce dans la masse perméable jusqu'à la rencontre d'une couche imperméable ou jusqu'au niveau des vallées ou

dépressions voisines. Dans le premier cas, elle suit la couche imperméable jusqu'à son affleurement, où elle produit une *source dite ordinaire*. Dans le second cas, elle jaillit dans le lit des rivières ou sur le bord des dépressions; tout se passe alors comme si la masse fissurée, qui s'enfoncé dans le sous-sol, était remplie d'eau en profondeur et évacuait par la source son trop-plein: une telle *source* est dite *vaclusienne*.

II. — Les eaux profondes des massifs côtiers

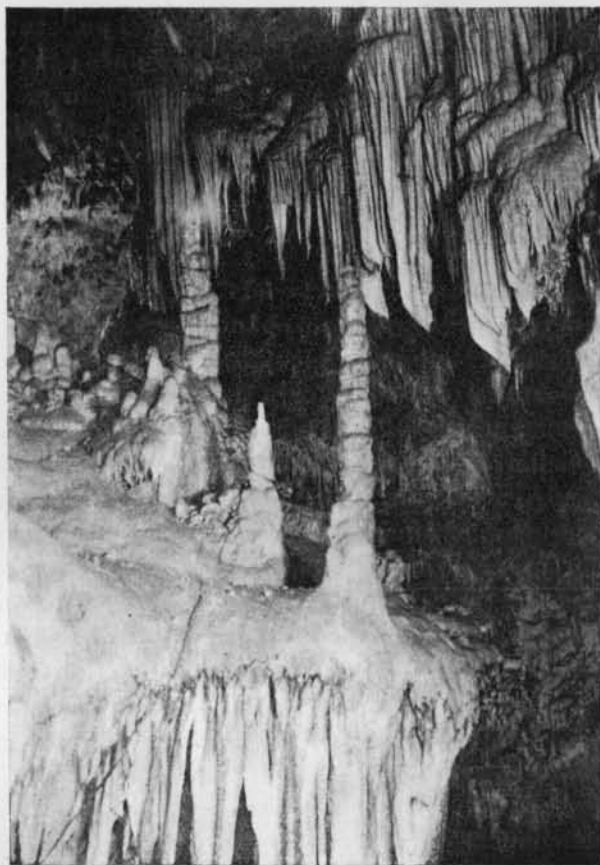
A) Leur mécanisme. Ces données, complétées par quelques notions sur la structure géologique des massifs côtiers libano-syriens, permettent d'entrevoir les conditions d'absorption et de réapparition de leurs eaux souterraines.

Ces massifs sont essentiellement constitués d'un noyau jurassique et d'une carapace cénomaniennne de calcaires fissurés. Ces deux masses, qui mesurent chacune 500 m. d'épaisseur et plus, sont séparées par des couches marneuses, argileuses, sableuses et calcaires, du Crétacé inférieur, dont l'ensemble se comporte comme un écran imperméable par rapport aux calcaires sous et sus-jacents. L'eau du sous-sol se met en réserve dans les fissures des calcaires et les massifs peuvent, à ce titre, être qualifiés de *massifs réservoirs*. Leurs sources ont de gros débits et appartiennent aux deux types distingués ci-dessus :

1° *Sources ordinaires* : Les hauts-plateaux cénomaniens du Liban reposent sur leur soubassement crétacé inférieur comme des tables séparées entre elles par des vallées profondes, où le Crétacé inférieur et le Jurassique sont à nu. Les eaux infiltrées jaillissent au contact des couches du Crétacé inférieur, sur la périphérie des plateaux. Exemple : Akoura, Aphka et Yammouneh, de part et d'autre du Djebel Mneïtri.

2° *Sources vaclusiennes* : La carapace cénomaniennne de l'Anti-Liban septentrional, la voûte jurassique de l'Hermon s'enfoncent sous les dépressions voisines sans que nulle part apparaisse au-dessous d'elles une couche imperméable: il se produit à leur base des sources vaclusiennes, telles les sources de l'Oronte supérieur à Laboué, Hermel et Sakné ou la source du Jourdain à Banias.

A côté de ces grosses sources, de nombreux villages du Liban doivent leur existence à de *petites sources*, produites par les grès insérés dans les couches qui séparent les deux masses de calcaires juras-



Cl. Photosport, Beyrouth

FIG. 40. — Stalactites et Stalagmites des grottes de la Kadischa (au-dessus de Beharreh).

sique et cénomaniennne. Ainsi, dans le Kesrouane, la carapace cénomaniennne est érodée complètement et il ne reste, sur les calcaires jurassiques, qu'une mince couverture de grès bariolés alternant avec des argiles bleues. L'eau absorbée par les grès se disperse dans ceux-ci et réapparaît sous forme de petites sources, nombreuses, localisées au contact d'intercalations argileuses ; mais leur faible débit couvre à peine les besoins de la population locale.

Le nombre et l'abondance des sources, leur apparition dans un cadre généralement aride sont des traits caractéristiques des montagnes libano-syriennes, dont le contraste pourrait étonner : mais c'est en partie à cause de la désolation de leur surface que ces

montagnes peuvent produire à leur base d'aussi puissantes sources. Celles ci sont la plupart pérennes, et quelques-unes de débit presque constant, été comme hiver. Elles sont à la base du réseau hydrographique actuel et elles ont été, presque toutes, largement utilisées par l'Homme.

B) Leur répartition.

Le **Liban** jouit de sources à la fois nombreuses, abondantes et heureusement réparties. De ses hauts plateaux cénomaniens jaillissent, en pleine montagne : Nabh el Assal (1.650 m. 0,300 m³/sec.), les sources d'Aphka (1.255 m. 0,400 m³/sec.), Akoura (1.400 m. 0,300 m³/sec.), Yammouneh (1.338 m. 0,600 m³/sec.) et celles de la Kadischa dans le cirque des Cèdres de Bcharreh. A 1.000 et 1.200 m. encore, le Djebel Barouk produit les sources du Safa, de Barouk, etc., dans des conditions un peu exceptionnelles, puisque ces sources sont vaclusiennes.

De nombreuses sources sont à la périphérie du massif. Ainsi, plusieurs sources de l'Oronte, dans la Békaa septentrionale, s'alimentent dans la retombée cénomaniennne du Liban Nord; de même, l'une des principales sources du Nahr el Kébir Sud, qui surgit au milieu des laves de la Bouqaïa. D'autre part, comme type de sources originaires de massifs jurassiques, on peut citer le Nahr el Kelb, capté pour l'alimentation de Beyrouth.

Certaines eaux artésiennes, comme celles de Ras-el-Aïn, près de Tyr, proviennent d'un système aquifère emprisonné dans les calcaires cénomaniens, sous les marnes sénoniennes. Leur force ascensionnelle a permis de les capter dans des tours de 5 à 6 m., du haut desquelles elles servent à l'irrigation des plaines littorales. Enfin, les sources sous-marines d'eau douce, bien connues et utilisées par les marins, qui se manifestent autour de l'îlot de Tyr, dans les baies de Djouni et Chekka, sont apparentées aussi à des eaux artésiennes.

L'Anti-Liban, bien que moins arrosé, absorbe néanmoins de grandes quantités d'eau, grâce à l'extension considérable de ses karsts, mais il ne la rend qu'en de rares points bas, sous forme de sources presque toutes vaclusiennes.

En effet, au lieu de se dégager comme au Liban, les hauts-plateaux cénomaniens du Nord se recourbent à la périphérie du massif et plongent sous les plaines voisines; leurs eaux ne réapparaissent qu'en

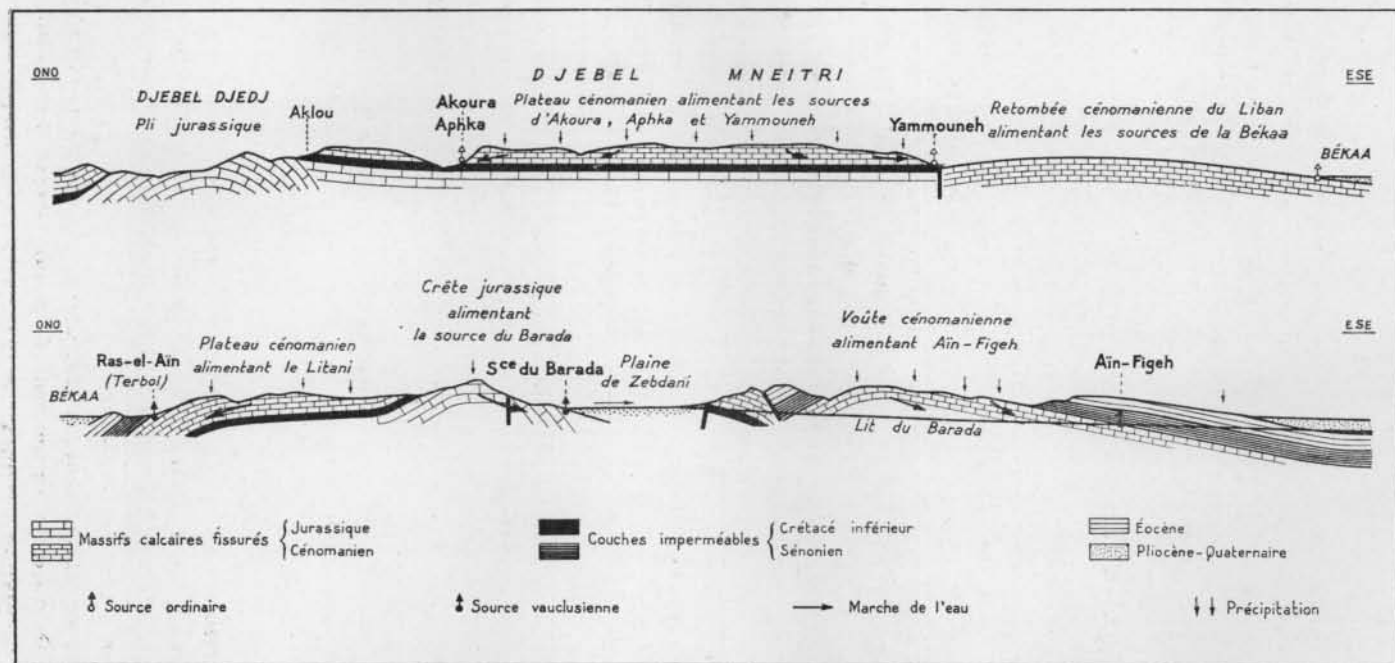
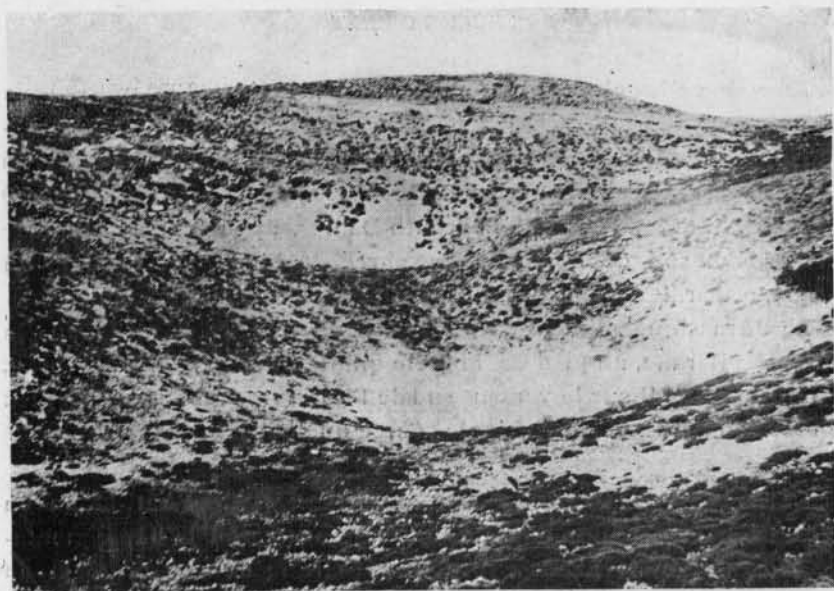


FIG. 41. — Coupes géologiques à travers le Liban et l'Anti-Liban montrant les conditions de formation des grandes résurgences des calcaires. Les sources d'Akoura, Aphka et Yammouneh sont du type ordinaire et jaillissent des calcaires céno-manien. Celles du Barada sont vauclusiennes, la supérieure apparaît au pied d'un massif jurassique; l'autre, l'inférieure, Ain Figeh, sur le cours de la vallée, au pied d'une voûte céno-manienne.



Cl. L. Dubertret

FIG. 42-43. — Les eaux en relation avec les calcaires jurassiques. Karst de la région de Feitroun avec petite cuvette fermée plantée de mûriers. Source du Nahr-el-Kelb, de débit puissant, jaillissant au fond de la vallée entre les massifs jurassiques (fin mars).



Cl. M. Rendu et L. Dubertret

FIG. 44-45. — Les eaux en relation avec les calcaires éénomaniens. Type de cuvettes fermées des hauts-plateaux du Liban, entre Akoura et Yammouneh. Source d'Aphka, puissante, située au contact des calcaires avec leur base imperméable (fin mars).

bordure de celles-ci. Ainsi les sources de Younine (0,250 m³/sec.), de Laboué (1,680 m³/sec.), de Sakné (0,793 m³/sec.) le long de la Békaa septentrionale, qui contribuent à constituer l'Oronte supérieur. Telles sont aussi les sources de Terbol (0,230 m³/sec.) et d'Anjar (0,800 m³/sec.) qui, à proximité de la route Beyrouth-Damas, apportent au Litani le plus gros de son débit amont. La source de Figeih, sur le cours du Barada, apparaît également au bas de larges croupes cénomaniennes.

Le Jurassique alimente les sources du Sud de l'Anti-Liban: la source du Barada, au pied de la crête qui domine Zebdani à l'Ouest, le Nahr el Aouadj sur le versant sud de l'Hermon, et à Baniyas, au pied de l'immense voûte, la principale source du Jourdain.

Le **massif Alaouite** diffère du Liban et de l'Anti-Liban en ce que toute sa région haute est jurassique: aussi la haute montagne, dépourvue de grosses sources, est-elle aride et pauvre et en grande partie inhabitée. Parmi les sources se rattachant au Cénomalien figurent le Nahr Gamka, au pied de Safita, les sources sous-



Cl. L. Dubertret

FIG. 46. — Petite source suintant le long d'un niveau d'argile dans les grès néocomiens du Liban (région d'Abey). Sur la gauche, peuplier indice d'humidité; dans le fond végétation de pins, caractéristique des grès.

marines autour de l'îlot de Rouad, la source de Tell Ayoun (entre Sedjar et Acharné, 5 m³/ sec.) qui jaillit en plein lit de l'Oronte ; enfin les sources de l'Oronte moyen, au pied du Djebel Zaouiyé. La source de Mechta-Helou, le Nahr Sinn, les sources de Deir Chmeil au Nord de Massyaf, dépendent du Jurassique.

Dans le **Nord de la Syrie**, diverses grosses sources résultent de phénomènes hydrologiques semblables à ceux des massifs précités



Cl. L. Dubertret

FIG. 47. — Autre source des grès, région d'Abey. Le filet d'eau est reçu dans un bassin, dont la vidange permet d'irriguer un jardin. De la galerie de captage, creusée dans la roche tendre, part une conduite alimentant un groupe de maisons en eau potable.

Au dessus de la source, forêt de pins-pignons, propre aux terrains siliceux.



Cl. J. Weulersse

FIG. 48. — Ras el Ain, source du Khabour, jaillit, en véritable source artésienne, au milieu des steppes de la Djézireh, au fond de vastes bassins ; son débit, très peu variable, est d'environ 40 mètres cubes par seconde. C'est une résurgence des eaux infiltrées dans les calcaires des contreforts du Taurus.

mais se produisant dans des calcaires tertiaires. Nous citerons la source verdoyante de Daphné, au pied du système montagneux d'Antioche, puis, sur le pourtour de l'Amouk, les sources de Harim, de Yeni-Chehir et, dans les plateaux calcaires voisins, la source du Roudj qui se perd pour reparaitre à quelque distance, dans le lit de l'Oronte. Ces plateaux calcaires se prolongent tout au long de la bordure taurique, mais en partie au Nord de la frontière syro-turque ; ils sont à l'origine des puissantes résurgences de Aïn-Arous, Ras-el-Aïn (40 m³/sec.) et Nissibine qui, au milieu d'un paysage de steppes, donnent naissance respectivement au Balikh, au Khabour et au Jagh-Jagh.

III. — Les eaux profondes des régions intérieures

En arrière de la double barre montagneuse côtière, les pluies minimales et le sous-sol tout différent créent des conditions hydrologiques nouvelles. Il y existe encore des sources, mais rares et pauvres,



Cl. J. Weulersse

FIG. 49. — El Azraq, en Transjordanie, sur la bordure des laves, est la résurgence des eaux infiltrées dans les basaltes du Djebel Druze et retenues à la surface des marnes senoniennes, imperméables, sous jacentes. Petite oasis avec palmiers dattiers.

et l'Homme a été contraint de leur chercher un complément en profondeur.

L'un des modes d'exploitation les plus courants est la *noria*, actionnée le plus souvent par un animal de trait. Elle puise l'eau jusqu'à une quinzaine de mètres de profondeur (cf. II^e partie, chap. VII).

Les unes prélèvent l'eau des nappes contenues dans les alluvions des vallées ou des dépressions, nappes qui représentent une sorte d'extension cachée de cours d'eau réduits superficiellement à un mince filet ou même taris.

D'autres, comme celles de la **région d'Alep**, se situent dans des vallées ou des plaines crayeuses. La craie, ici marneuse, est imperméable en profondeur, où elle est restée intacte ; mais, vers la surface, elle est altérée, craquelée, transformée chimiquement et poreuse. Aussi, l'eau qui l'atteint, provenant tantôt des plateaux calcaires fissurés, tantôt de l'absorption directe des pluies, reste-t-elle maintenue dans la couche superficielle sous forme de nappes, faciles à exploiter.

Les marnes jouent également un rôle important dans le **Haouran**. Elles y servent de soubassement aux entablements basaltiques et

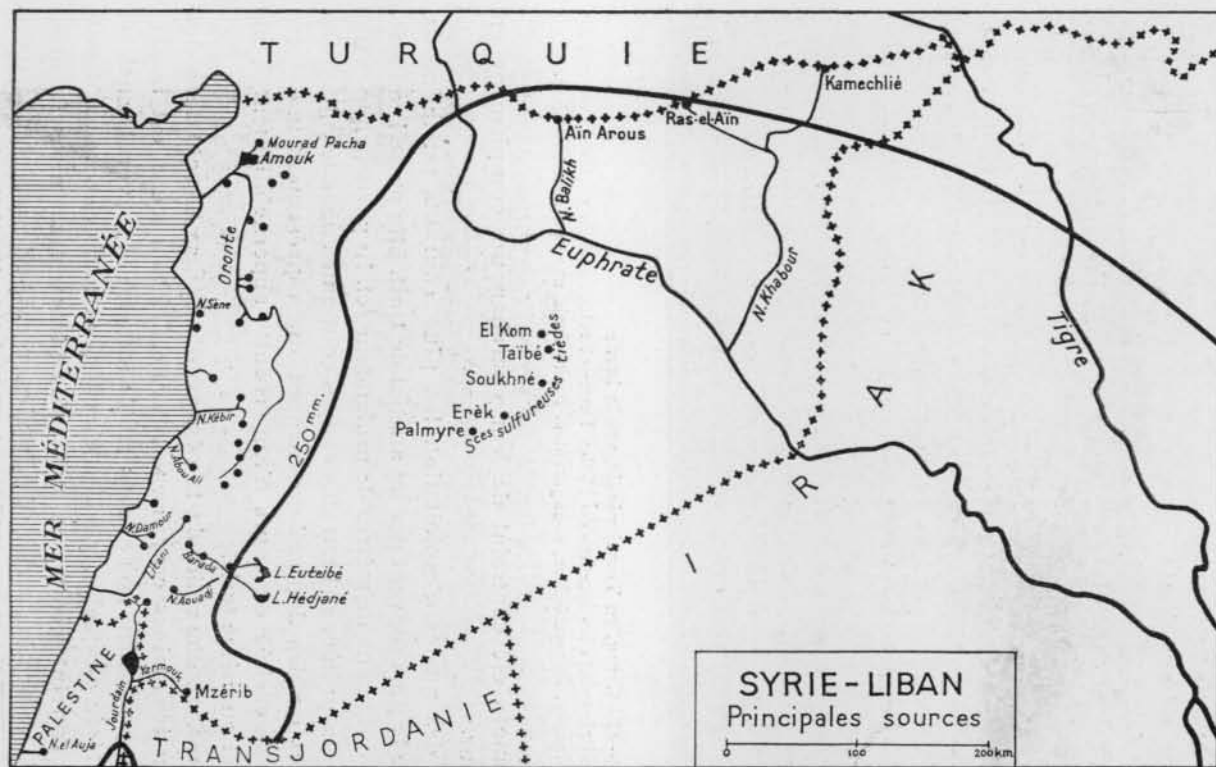


FIG. 59. — Les grosses sources de la Syrie et du Liban se situent dans les régions recevant plus de 250 mm. de pluies ; dans le désert, les sources, rares, sont le plus souvent sulfureuses et salées.

retiennent également les eaux que ceux-ci laissent percoler. Mais ces eaux sont plus profondes, ce qui oblige à les rechercher par sondages ; elles sont appréciées particulièrement les années sèches, où les ressources de la surface s'épuisent bien avant l'automne.

Au **Djebel Druze**, plus montagneux, on retrouve à nouveau un système de sources liées à l'alternance des coulées volcaniques avec des couches de terre argileuse. Mais leur débit reste toujours assez faible, car la plus grande partie de l'eau de pluie s'infiltré en profondeur pour ne reparaitre qu'à la périphérie du massif au contact des craies ; de là les énormes sources qui donnent naissance au *Yarmouk* (source de *Mzérîb*) et au *Yabboq*, affluents du Jourdain.

Dans les **régions désertiques**, enfin, les eaux profondes elles-mêmes viennent à manquer par suite de la déficience permanente et accumulée des précipitations et les sources deviennent exceptionnelles ; citons celles de Palmyre, Erek et Soukhné, qui sont sulfureuses et chaudes. Partout ailleurs, on ne peut atteindre l'eau que par des puits, dont la répartition est liée au tracé de l'ancien réseau hydrographique en voie de disparition. Les rares pluies infiltrées ont tendance, en effet, à



Cl. L. Dubertret

FIG. 51. — Source sulfureuse chaude de Soukhné (entre Palmyre et Deir-*ez-Zor*).

suivre le lit des oueds, sous les alluvions meubles qui les encombrant. En perçant cette couche superficielle, et si la roche encaissante est imperméable, on a quelque chance de rencontrer des suintements: c'est là l'origine de la plupart des puits creusés par les nomades, et qui, seuls, permettent le maintien de la vie humaine dans le désert. Encore faut-il ajouter que ces eaux, si péniblement recueillies, sont souvent mauvaises, parce que surchargées de minéraux dissous: sel ou gypse.

Les divers phénomènes que nous venons de décrire en détail pour la Syrie et le Liban se retrouvent sur toute l'étendue de la péninsule arabique. Une seule région échappe en partie à cette servitude des eaux profondes: c'est le Bas Irak, grâce à la présence de ses deux fleuves pérennes dont la masse d'eau reste inépuisable même au cœur de l'été. Mais partout ailleurs, c'est le régime des eaux du sous-sol qui a été le facteur décisif pour la naissance et le développement des établissements humains.



Cl. H. Charles, s. j.

FIG. 52.— Puits du désert de Syrie. Méharistes puisant l'eau au moyen d'une outre en cuir; fixée à une corde; celle-ci passe sur une poulie montée sur deux montants en bois.



Cl. Régie des Etudes Hydrauliques

FIG. 53. — L'Euphrate à son entrée en Syrie à Djéرابلس. Dissymétrie du profil en travers de la vallée : rive convexe basse, alluviale ; rive concave abrupte, rocheuse.

CHAPITRE VI

LE RÉGIME DES EAUX : EAUX DE SURFACE

Le cours d'eau classique, tel qu'il a été défini par les géographes de pays humides, n'est pas réalisé en Syrie et au Liban. C'est que, des caractères tels un écoulement régulier et permanent aboutissant à la mer, la réunion d'un faisceau de vallées en un réseau, enfin, un débit proportionné à l'aire du bassin versant et, par conséquent, constamment croissant de l'amont vers l'aval, supposent des précipitations régulières et abondantes. En Syrie et au Liban, l'intermittence des précipitations, l'aridité du climat et la perméabilité des surfaces arrosées concourent à grandir le rôle des sources, puisqu'elles alimentent seules le débit d'étiage, et à maintenir l'hydrographie dans un état d'étiollement, où les cours d'eau tendent à s'isoler et s'anémier vers l'aval.

Enfin, l'érosion n'a pas encore eu raison de la jeunesse des reliefs côtiers : les grandes formes structurales persistent à commander celles

de l'hydrographie et les profils en long des vallées, bien loin de se rapprocher du profil d'équilibre parabolique, comportent, de ce fait, des paliers importants (Oronte, Litani).

Les grandes régions hydrographiques (1)

De la côte vers l'intérieur, l'aridité allant en croissant, se succèdent quatre zones de régimes hydrographiques différents : celle des torrents côtiers, celle des rivières du sillon médian, celle des bassins fermés, terme de passage à la dernière zone, le désert, sillonné d'oueds fossiles en voie de désagrégation.

1° — Les torrents côtiers.

Leur alimentation, particulièrement abondante, provient d'une double origine : l'hiver, leurs bassins-versants sont abondamment arrosés ; l'été, leur débit est soutenu par de grosses sources jaillissant des massifs calcaires. Aussi, les plus importants ne tarissent-ils jamais ; de là leur nom de *nahr*, qui leur est donné par opposition à celui d'*oued*, réservé aux rivières temporaires de l'intérieur. Leur régime reste torrentiel, tant par la chute rapide de leur cours de la montagne à la mer, que par la soudaineté de leurs crues. Celles-ci ont toujours lieu l'hiver, à la suite de fortes pluies, tandis que la fonte des neiges qui, en Europe, est souvent à l'origine des inondations, a pour seul effet de soutenir le débit moyen après la cessation des pluies.

Le type achevé de ces gros torrents de montagne se trouve dans le Liban-Nord dans la *Kadicha* (Nahr Abou Ali) et le *Nahr Ibrahim* (ou Fleuve Adonis), aux violentes crues de printemps, dont les eaux rouges de limon basaltique, descendant du glissement de terres d'Akoura, symbolisaient, dans l'Antiquité, le sang du jeune Dieu. L'extraordinaire raideur du profil et des pentes, ainsi que la perméabilité des versants empêchent la constitution de véritables réseaux hydrographiques : toutes les rivières du versant méditerranéen du Liban ne sont que des torrents parallèles, dégringolant vers la mer.

Plus au Nord, de part et d'autre du massif Alaouïte, le pays étant plus ouvert, l'évolution du drainage est plus avancée : les deux *Nahr el Kébir* du Sud et du Nord, le premier dans la trouée de Homs, le second dans celle de Lattaquié, esquissent déjà un réseau fluvial. Il

(1) Cf. la situation des localités sur les croquis géographiques de la 2^{me} partie.

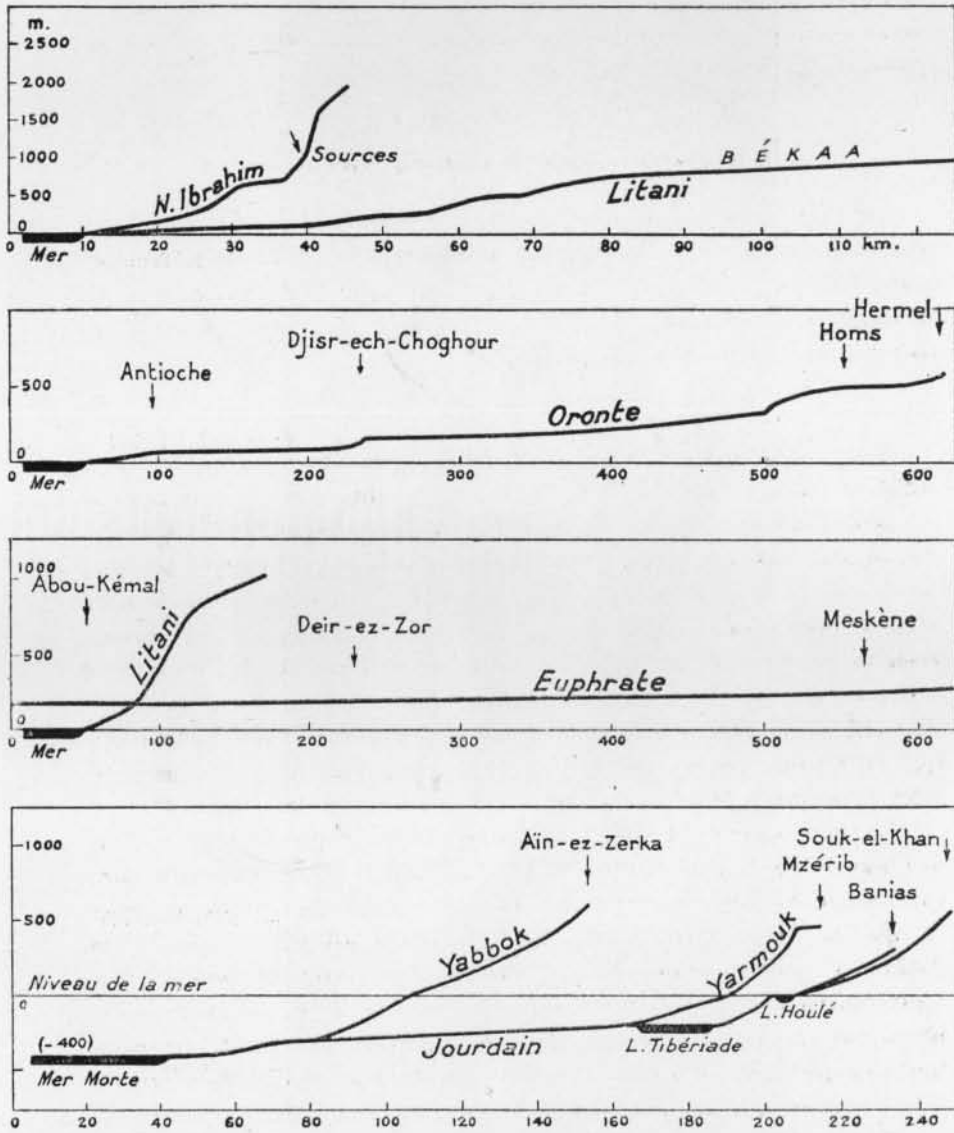
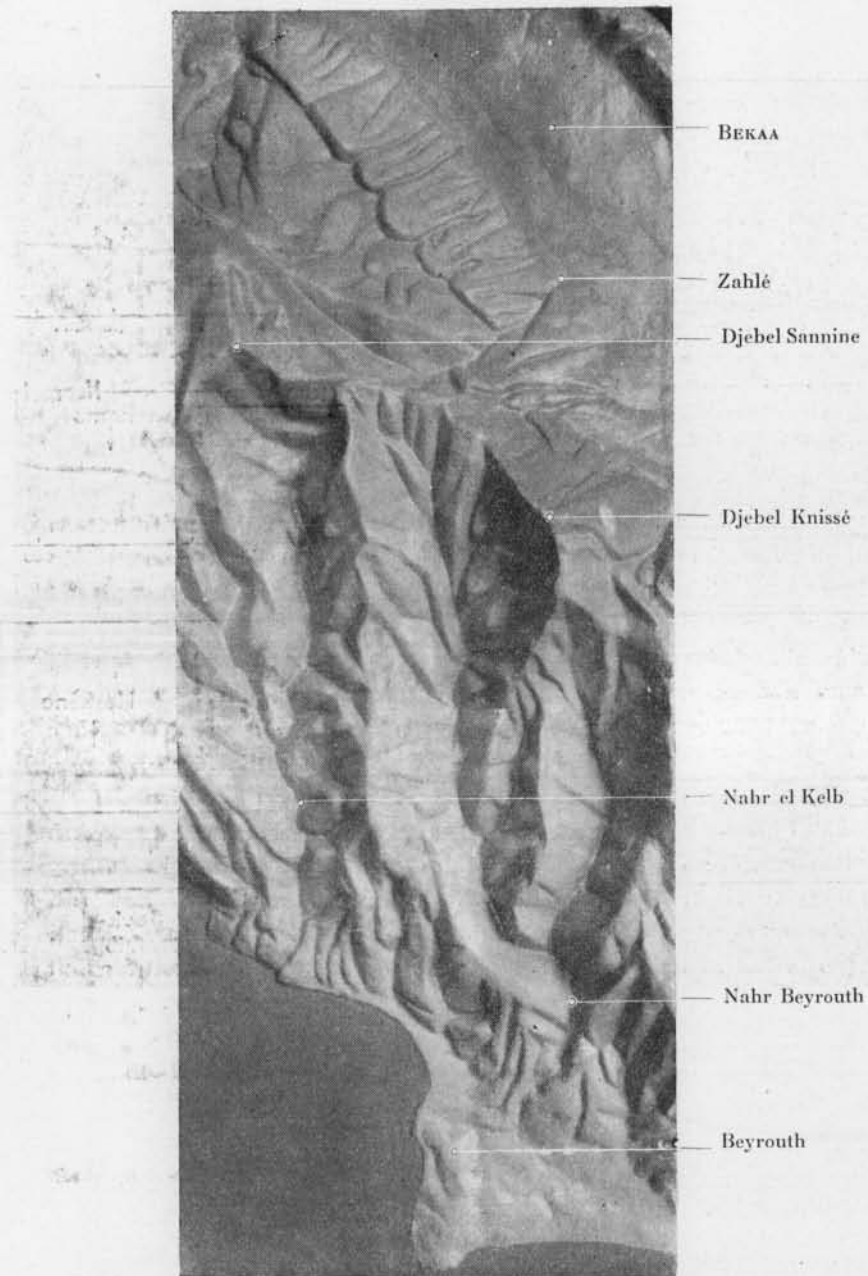


FIG. 54. — Profils en long de cours d'eau libano-syriens (établis en portant en abscisse la distance d'un point du cours jusqu'à la mer, compte tenu de toutes les sinuosités, et en ordonnée l'altitude de ce point).



Cl. L. Dubertret

FIG. 55. -- Types de torrents côtiers du Liban, dévalant droit à la mer :
Nahr Beyrouth et Nahr el Kelb.
(Photographie de plan-relief).



Cl. L. Dubertret

FIG. 56. — Nahr el Kelb immédiatement à l'aval de la source de Jeïta. Massifs calcaires jurassiques qui alimentent la source; celle-ci se situe tout au fond de la vallée.
(cf. fig. 43, chap. V).

est établi aujourd'hui, quoiqu'il paraisse, qu'ils n'ont jamais poussé leurs têtes plus loin vers l'intérieur dans le sillon médian.

2° — Les fleuves du sillon médian.

La région du sillon médian syrien a été propice au développement de véritables réseaux hydrographiques parce que la barre montagneuse côtière et le sillon longitudinal ont contraint les torrents à se réunir en un tronc commun. Les rivières qui sont nées de ce

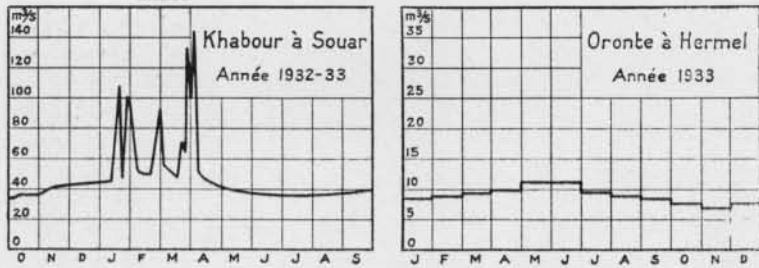


FIG. 57.— Débits de l'Oronte à Hermel et du Khabour à Souar. Les deux graphiques traduisent la grande régularité des sources de Hermel et de Ras el Ain ; les pointes de celui du Khabour représentent des crues passagères, consécutives à des pluies.

rassemblement des eaux ne sont nullement comparables aux torrents côtiers, comme il ressort déjà de la comparaison de l'étendue de leurs bassins versants : alors que celui du Nahr Ibrahim n'atteint pas même 260 km. carrés, celui du Litani compte 2.220 km. carrés et celui de l'Oronte 23.000 km. carrés. De plus, l'apaisement du relief et les pluies encore assez abondantes ont favorisé l'élargissement des bassins versants des affluents mêmes : celui du Kara Sou mesure 2.200 km. carrés et celui de l'Afrine 3.000 km. carrés.

Un trait distinctif des rivières de l'intérieur, du moins de l'Oronte, du Kara Sou et du Litani, est la subordination de leur tracé aux grandes formes structurales nées des déformations de l'écorce à la fin du Tertiaire ; leur lit s'est établi dans le sillon médian, préformé parallèlement à la côte ; il se termine par une brusque échappée vers la mer. Le Jourdain, qui obéit aux mêmes données initiales, est par contre resté prisonnier de sa fosse, formant ainsi la Mer Morte (−370 m.)

Le régime des rivières du sillon médian résulte du même phénomène de double alimentation — pluvial et souterrain — que celui des torrents côtiers. L'étiage se situe tard, en décembre, car les premières averses de novembre et décembre sont totalement absorbées par le sol et le sous-sol, asséchés par six mois de sécheresse. Les crues ont lieu en janvier, février et mars et sont encore la conséquence de précipitations violentes, tandis que la fonte des neiges ne provoque qu'une faible onde dans la courbe des débits.

Les rivières de l'intérieur sont, en partie, remarquables par leur profil en long à paliers accusés : sculptant un pays au relief jeune, elles n'ont pu atteindre encore leur profil d'équilibre. C'est ainsi que le Litani commence par un tronçon à très faible pente qui

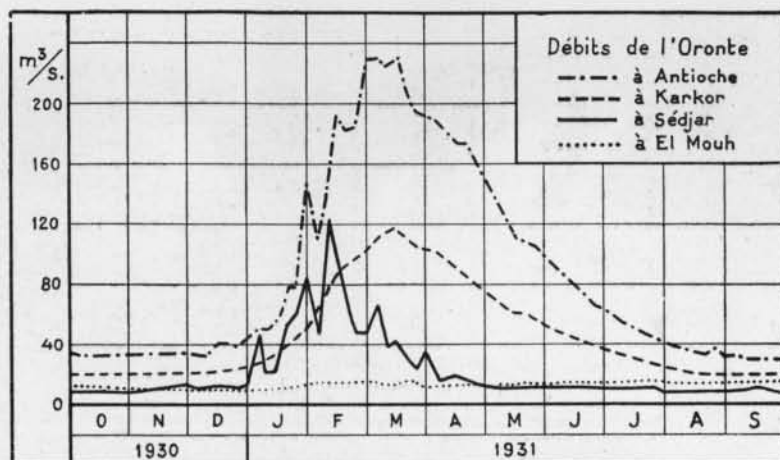


FIG. 58. — Débits de l'Oronte sur plusieurs points de son cours.

correspond à son cours dans la Békaa méridionale; puis, il s'enfonce dans des gorges pour la traversée du Liban Sud. Le long palier du cours supérieur est une survivance des formes structurales primitives.

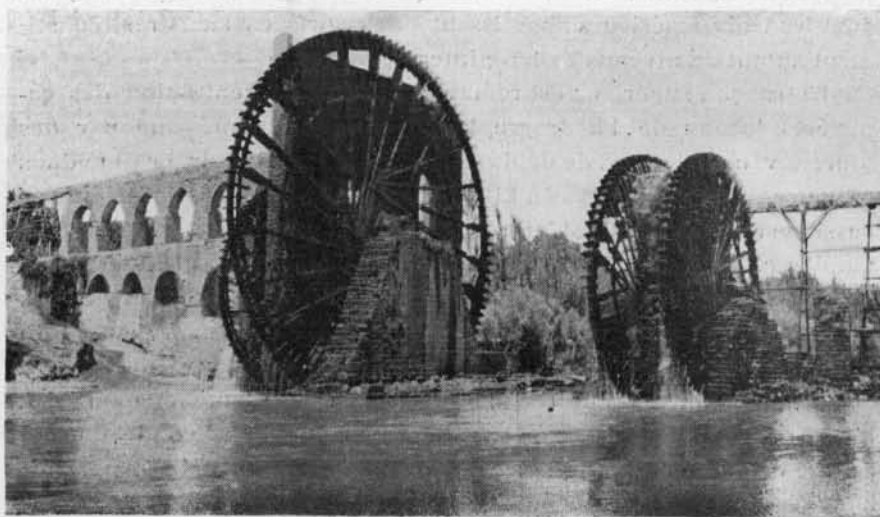
L'Oronte (*Nahr el-Assi*) se divise par des seuils en quatre tronçons, dont les trois supérieurs aboutissent à des surfaces lacustres, constituant autant de niveaux de base intermédiaires.

Le tronçon supérieur est remarquable par l'accentuation des caractères locaux de l'hydrographie. Il n'est alimenté que par des sources vaclusiennes, de débit très régulier, ayant leur origine dans les versants cénomaniens du Liban et de l'Anti-Liban. A Hermel, où le bassin versant est insignifiant, le débit de l'Oronte oscille entre 8 et 12 m³/sec. Mais jusqu'à son entrée dans le lac de Homs, où le bassin versant atteint cependant 3.000 km. carrés, l'Oronte ne connaît pas de véritables crues après les pluies (à El-Mouh, un peu à l'amont du Lac, le débit oscille de 10 à 17 m³/sec.). C'est que le bassin versant, entièrement calcaire, absorbe en totalité le ruissellement superficiel. L'apport des pluies d'hiver se manifeste par une simple onde dans la courbe de débit, en février, et celui de la fonte des neiges, par une deuxième onde en juin. Sur ce tronçon supérieur, l'Oronte tombe de la cote 653 à la cote 500, sur un cours de 50 km. : il est torrentiel.

Le seuil de Homs est causé par une nappe basaltique descendue du massif Alaouite et qui s'est étalée sur les craies de la région : par sa dureté, celle-ci a retardé l'érosion, créant ainsi à l'amont une topographie favorable aux retenues d'eau. Le Lac de Homs,



Cl. Régie des Etudes Hydrauliques



Cl. E. Lemaire

FIG. 59-60. — L'Oronte, — Chutes 7 km. à l'aval de Hermel. — Norias de Hama.



Cl. Régie du Cadastre



Cl. L. Dubertret

FIG. 61-62. — L'Oronte. — Gorges à l'aval de Hama, encaissées dans les calcaires cénomaniens ; château et village de Sedjar. — L'Amouk, lac et ceinture de marais, vue de l'Amanus.

œuvre de l'homme, a été créé par élévation d'une digue au point approprié du front de la nappe basaltique. Cette digue passait déjà pour ancienne dans l'antiquité classique et doit remonter, par conséquent, au 2^me millénaire ; la retenue servait à l'irrigation des jardins d'Emèse (Homs). La surélévation de 2 m. de la digue, réalisée en 1938, porte de 43 à 60 km. carrés la superficie du lac et de 90 à 200 millions de mètres cubes la retenue : elle permettra l'irrigation du riche plateau basaltique de Restane - Tell Bissé.

Au sortir du Lac de Homs, l'Oronte s'encaisse sous la table basaltique, dans la craie de Restane et de Hama ; puis il s'engage dans un défilé étroit, découpant jusqu'à Sedjar le plateau de Hama. Passé le château de Sedjar, au fond de gorges de 70 m., l'Oronte atteint les plaines marécageuses et lacustres qui constituent son deuxième niveau de base : les marais d'Acharné (130 km.²), puis le Ghab immense, long de 40 km., large de 10 et dont la surface marécageuse atteint 300 km. carrés. Au long de ce deuxième tronçon, l'Oronte se renforce de nombreuses et puissantes sources : celles de Tell Ayoun, dans les marais d'Acharné, de Deir Chmeil, au pied du massif Alaouite, de Kalaat el Moudik et Cheria, au pied du Djebel Zawiyé. L'hiver, il reçoit aussi, rive gauche, un peu à l'aval de Hama, le Nahr Sarout, aux crues extrêmement violentes. La courbe des débits de l'Oronte observés à Sedjar, donc à l'amont des grandes venues d'eau du 2^me tronçon, témoigne précisément du rôle croissant des apports par ruissellement superficiel consécutifs à des pluies : elle marque des sauts brusques. Mais les crues se perdent dans le Ghab, qui joue un rôle régulateur et, à sa sortie, au seuil basaltique de Karkor, le débit de l'Oronte est régulier, avec un fort gonflement pendant la fin de l'hiver et le début du printemps (maximum, début mars).

Les marais du Ghab sont fermés par le seuil basaltique de Karkor, dont la dureté a entravé l'œuvre de l'érosion. Au delà, le troisième tronçon de l'Oronte débute encore par une chute rapide, suivie de gorges étroites découpant un plateau calcaire (tertiaire) ; quelques sources jaillissent dans son lit, ainsi la résurgence des pertes du Roudj. A Derkouch, l'Oronte débouche dans une ramification de la plaine de l'*Amouk*. Traçant des méandres, il remonte encore vers le Nord, puis s'incurve vers l'Ouest, et atteint bientôt son troisième niveau de base, le seuil d'Antioche. A cette hauteur, il est grossi par l'exutoire de l'*Amouk*, lac nourri surtout par deux rivières : l'*Afrine* et le *Kara Sou*, et également par le ruissellement du bassin versant. Le Lac atteint 90 km. carrés de superficie, son auréole de marais 220 km. carrés et les plaines aux alentours 600 km. carrés.

Le débit de l'Oronte à Antioche s'élève, en passant par quelques crues passagères, d'un étiage de $35 \text{ m}^3/\text{sec.}$ en décembre à un maximum de $230 \text{ m}^3/\text{sec.}$, qui se maintient la première quinzaine de mars; puis la diminution se fait régulièrement jusqu'en août.

Mais d'Antioche à la mer, traversant des argiles et sables tertiaires, il s'accélère à nouveau, puisque sur 56 km. il tombe de 79 m. : sa pente moyenne devient 1,41 m. par km. contre 0,66 m. dans le tronçon précédent. Cette accélération du cours vers le débouché est comparable à celle du Litani à la sortie de la Békaa et a les mêmes raisons.



Cl. Régie des Etudes Hydrauliques

FIG. 63. — Yarmouk, affluent du Jourdain. Immédiatement à l'aval de ses sources, il s'encaisse dans la marne senonienne tendre. Les versants sont couronnés par le basalte qui constitue le plateau du Hauran.

3° — *Les bassins fermés.*

Au-delà de la dépression médiane, les caractères de l'hydrographie se transforment. Les rares rivières qui s'y constituent encore voient, à l'inverse des cours d'eau ordinaires, leur débit s'affaiblir progressivement de l'amont vers l'aval et tomber finalement à néant. Aussi, la liaison entre ces rivières ne s'établit-elle pas; chacune demeure isolée, emprisonnée dans un bassin fermé, dont le fond est parfois lacustre

ou marécageux. Cette tendance à la constitution de bassins fermés a été accentuée par les phénomènes géologiques récents, tels qu'éruptions volcaniques s'interposant sur le cours des eaux ou déformations provoquant l'apparition de fosses.

Les bassins fermés qui se succèdent en chapelet du Nord au Sud de la Syrie, sur la bordure des plateaux de l'intérieur, sont ainsi de caractères très différents. Ceux du *Koueik* (7.100 km.²) et du *Lac Salé de Djabloul* résultent proprement de l'aridité de leur contrée. La cuvette du *Roudj* (770 km.²) s'explique par la fissuration des calcaires de son sous-sol ; elle pourrait se trouver aussi bien dans une contrée plus humide. La cuvette de *Damas*, composée des deux bassins du *Barada* (3.800 km.²) et du *Nahr El-Aouadj* (4.600 km.²), a pour cause principale le volcanisme du Hauran qui l'a isolée du bassin de la *Mer Morte*. Le bassin du *Jourdain* et de la *Mer Morte* ne s'explique pas non plus par la seule aridité : comme dans le cours de l'Oronte et du Litani, nous devons y voir une forme structurale jeune, à peine altérée par l'érosion.

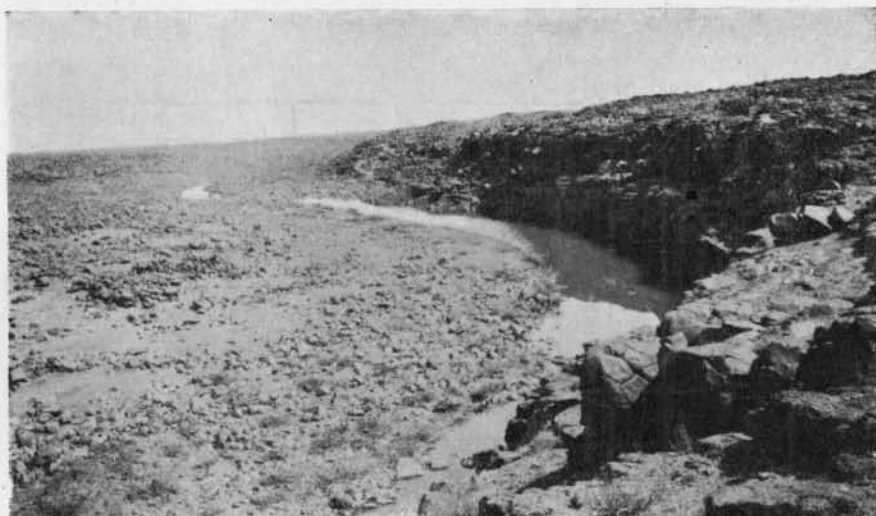
Malgré leur faiblesse intrinsèque, les cours d'eau des bassins fermés gardent une valeur immense pour la géographie humaine : placés en lisière du désert, ils sont, de par leur faiblesse même, facilement utilisables pour l'irrigation. C'est ainsi que les deux capitales de la Syrie se trouvent situées sur des rivières de ce genre : Damas au débouché du Barada et Alep sur le Koueik. Il y a, il est vrai, une rançon à ces avantages : les marais terminaux constituent des zones malsaines, violents foyers de paludisme.

4° — *Les Oueds désertiques.*

Dans le désert, l'aridité excessive aboutit à la disparition de toute hydrographie et à l'effacement des formes topographiques héritées du passé géologique. Les montagnes s'enterrent sous leurs propres déblais. Les rares eaux d'orages dévalent vers les bas-fonds en un ruissellement désordonné entraînant une énorme masse de matériaux ; au bout de quelques kilomètres, elles se perdent dans des dépressions, abandonnant de véritables murs d'alluvions. Les vallées se divisent ainsi en tronçons constituant un chapelet de mares rapidement asséchées. Ainsi s'expliquent les « *khabras* », fonds de cuvettes au sol limoneux fin, d'une absolue platitude, dont la surface craquelée, luisante sous le soleil, est l'un des aspects distinctifs du désert.

L'érosion pluviale a pourtant régné jadis sur le désert et les

marques profondes qu'elle y a laissées jouent encore aujourd'hui un rôle primordial. Sans elle, le désert serait une surface doucement et irrégulièrement moutonnée. En fait, de grandes vallées sèches le sillonnent, tels l'*Ouadi el-Miah*, l'*Ouadi Souab*, etc. Dans le sein de leurs alluvions, sous la surface brûlée, ces vallées canalisent encore les rares eaux qui réussissent à échapper à l'intense évaporation de l'été ; sur leur cours se situent tous les puits et c'est à proximité que le Bédouin doit rechercher les pâturages pour y vivre avec ses troupeaux.



Cl. J. Mougin

Fig. 64. — L'Ouadi Cham descend du flanc oriental du Djebel Druze vers l'Est, jusqu'à Zelaf. L'hiver, les crues envahissent la vallée, sèche le reste de l'année ; mais les alluvions restent imbibées d'eau et alimentent sans cesse les puits d'El Hofné, Nemara et Zelaf.

La face du désert est celle d'un paysage jadis sculpté par une érosion intense et dont les formes se voilent petit à petit sous les produits de la désagrégation.

L'Euphrate et le Tigre doivent être traités à part ; ce sont en effet des organismes colossaux, dont rien n'approche dans la Syrie méditerranéenne.

L'Euphrate pousse ses sources par delà les chaînes du Taurus, au cœur des hauts plateaux d'Arménie. Très grand fleuve, il est également très ancien : depuis les temps tertiaires, il trace des méandres sur le plateau désertique syrien en le parsemant de graviers apportés du

Taurus. Son cours actuel est le résultat de l'influence des douces ondulations du plateau désertique. Le profil en long, d'une parfaite rectitude, ne révèle aucune inégalité de dureté des roches du sous-sol, mais il traduit une pente assez forte pour un fleuve de cette taille : cote 325 à Djéرابلس, sur la frontière turque, cote 166 à Abou-Kemal, sur la frontière de l'Iraq ; le trajet parcouru étant de près de 700 km., cela fait une pente moyenne de 0,23 cm. par km. Celle-ci explique que jusqu'en Iraq, l'Euphrate charrie une énorme masse de fines alluvions limoneuses.

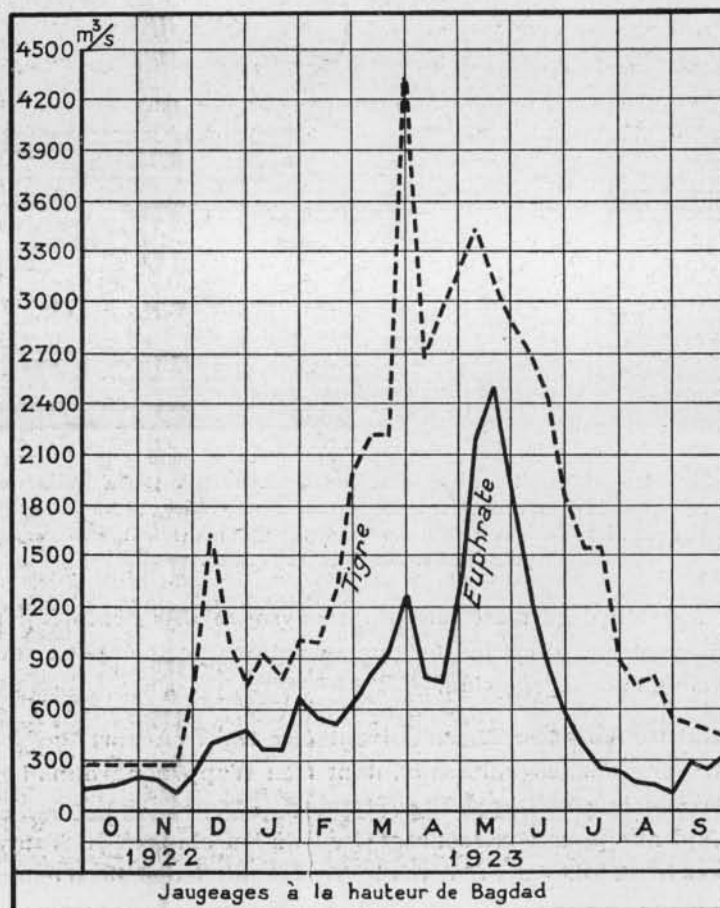


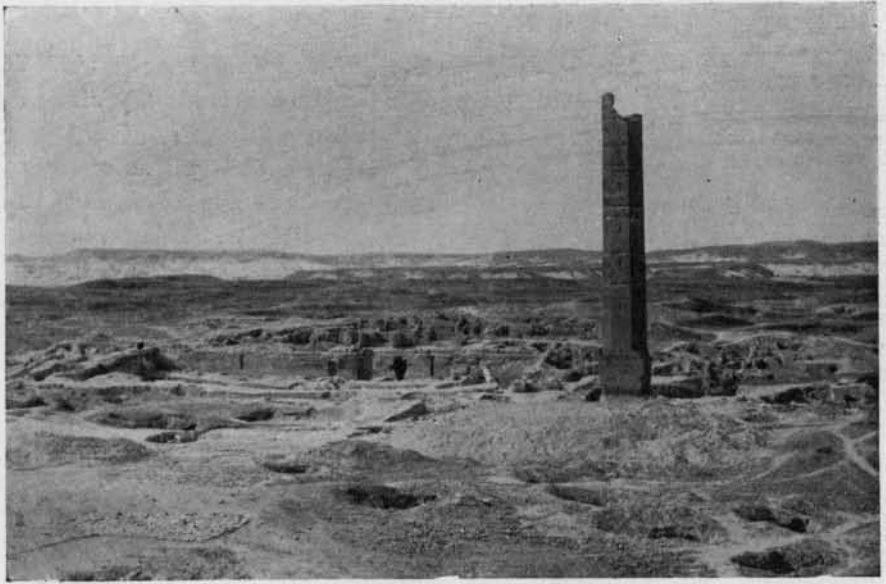
FIG. 65. — Débits du Tigre et de l'Euphrate à Bagdad.



Extr. Rev. Géogr. Phys. etc. T. VI, F. 4.

Cl. Aviat. milit. Levant

FIG. 66. — L'Euphrate aux environs de Deir ez Zor trace des méandres dans un lit majeur large de 5-10 km.



Cl. Derounian, Alep

Fig. 67-68. — Vallée de l'Euphrate. — Le Vieux Meskène, paysage désertique de marnes crayeuses et de graviers. — Pont suspendu de Deir ez Zor.

De Djéرابلس à Youssouf Pacha, l'Euphrate traverse un pays calcaire tertiaire, mouvementé, et son lit reste encaissé entre des berges abruptes. Aussitôt à l'aval de Youssouf Pacha, s'ouvre un immense cirque : l'Euphrate a atteint la marne senonienne tendre, sous-jacente, qui est d'une blancheur éclatante ; il s'y tient jusqu'au Kalaat Jaaber. C'est sur ce tronçon, à Meskène, que l'Euphrate a été jaugé : son étiage est de $200 \text{ m}^3/\text{sec.}$, soit encore 6 fois celui de l'Oronte à Antioche ; mais la crue, aux alentours du 1^{er} mai, peut atteindre $3.600 \text{ m}^3/\text{sec.}$, soit 15 fois celle de l'Oronte.

A partir du Kalaat Jaaber, l'Euphrate s'engage à nouveau dans du calcaire, puis à Rakka, dans du gypse miocène. Il atteint là le paysage caractéristique de la Haute-Mésopotamie, qu'il ne quittera plus jusqu'à Ramadí, sur le parallèle de Bagdad. Son cours devient plus calme et la pente moyenne, de 0,30 m. par km. sur le tronçon Djéرابلس-Rakka, tombe à 0,15 m. par km. entre Rakka et Abou Kemal. Rive gauche, il reçoit le *Balikh* ($6 \text{ m}^3/\text{sec.}$) et le *Khabour* ($40 \text{ m}^3/\text{sec.}$), qui complètent d'environ 1/4 son débit d'étiage,



Cl. J. Weulersse

Fig. 69 — Zagros à Kermanschah. Mois d'avril : neiges sur les sommets, eaux abondantes qui rejoignent le Tigre un peu avant son débouché dans le golfe Persique.

tandis que ses anciens affluents de la rive droite, l'Ouadi Miah, l'Ouadi Souab, l'Ouadi Ratga etc. sont aujourd'hui desséchés.

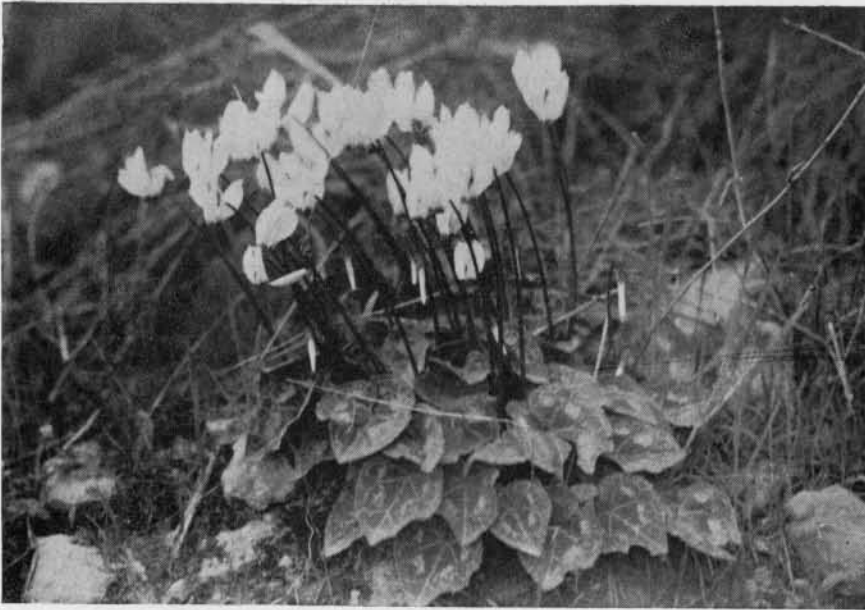
Le *Tigre*, quoique plus court que l'Euphrate, est beaucoup plus vigoureux, car il longe le désert plus qu'il ne le traverse et il est constamment soutenu par l'apport des puissantes rivières descendues du Zagros : le *Petit* et le *Grand Zab*, la *Dyala* et la *Kerkha*. A Bagdad, son débit d'étiage est de $300 \text{ m}^3/\text{sec}$, contre $150 \text{ m}^3/\text{sec}$. pour l'Euphrate; l'amplitude de sa crue régulière (1^{er} avril) est encore de 6 m. et elle peut rouler jusqu'à $7.000 \text{ m}^3/\text{sec}$.

A l'aval de Ramadi et de Tekrit, la *Basse Mésopotamie* est le résultat de l'alluvionnement récent de l'Euphrate et du Tigre, qui encore aujourd'hui refoulent chaque année d'environ 25 m. les rives du golfe Persique. Plaine de boue et de marécages, aux eaux surabondantes, le paysage de la Basse-Mésopotamie tranche sur l'ensemble de la Péninsule Arabique, qui reste partout ailleurs le pays des eaux rares, des sources précieuses et des oueds de sable et de galets.



Cl. J. Weulersse

FIG. 70. — Tigre à l'aval de Bagdad aux basses-eaux. Berges constituées d'alluvion sableuse fine, apportée du Taurus et du Zagros. Rares palmeraies irriguées par pompages.



Cl. L. Dubertret

Fig. 71. — *Cyclamen persicum* Miller. Région d'Abey, avril.

CHAPITRE VII

LA FLORE ET LA FAUNE (1)

Le rôle d'intermédiaire dévolu par la nature à la Syrie et au Liban et qui s'est affirmé au cours de toute leur histoire, caractérise également leur flore et leur faune. Celles-ci servent, en effet, de trait d'union entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique.

I. — La Flore

Au Nord, nous retrouvons, dans l'Amanus, des arbres essentiellement européens et septentrionaux, tels que l'if, le tilleul et le hêtre ; dans le Sud, par contre, s'infiltrèrent des plantes africaines ou arabiques qui, par le désert de Syrie, où elles retrouvent des conditions de sécheresse analogues à celles de leur habitat normal, remontent

(1) Nous devons ici un très spécial merci à Monsieur R. Gombault qui a bien voulu nous établir tous les éléments de ce chapitre.

presque jusqu'à l'Euphrate (le palmier dattier mûrit à Palmyre et à Soukhné).

Quant au cordon littoral, il fait partie du domaine de la flore méditerranéenne. Qu'il vienne de Provence, des côtes barbaresques ou... des côtes de la Grèce, le navigateur qui débarque sur le rivage, depuis Alexandrette jusqu'à Tyr, y retrouve les fleurs et les cultures qui lui sont familières.

La variété des climats, des terrains et des altitudes détermine les différents types de végétation et ceux-ci coïncident, dans leur ensemble, avec les grandes régions climatiques définies plus haut.

En raison de son nom, l'on pourrait être tenté de croire que la végétation méditerranéenne reste cantonnée sur les rives même de la Méditerranée. Mais, comme le climat méditerranéen, elle a une extension infiniment plus considérable : ce qui manque au pays de l'intérieur, c'est seulement l'eau, car le rythme climatique et la succession des saisons y demeurent les mêmes que sur la côte. Partout, donc, où la quantité d'eau nécessaire peut être fournie naturellement ou artificiellement, on voit reparaître la végétation méditerranéenne avec ses cultures types : céréales, oliviers et vignes associées. Toute la zone steppique de l'intérieur est semée d'oasis, dont la Ghouta de Damas, offre le meilleur exemple, et où coexistent les oliveraies, les vergers d'abricotiers, les vignobles, les noyers, et, le long des canaux, les peupliers. Cette association caractéristique oppose nettement l'*oasis syrienne* aux *oasis tropicales* du désert méridional.

La limite entre les deux types d'oasis correspond exactement avec celle de la culture du *palmier dattier*, qui exige une chaleur constante. Son importance ne saurait donc être exagérée ; c'est non seulement une limite de végétation, mais aussi une ligne de démarcation entre deux mondes : au Nord, la steppe à oasis syriennes, toute imprégnée encore d'influences nordiques ; — au Sud, le désert torride à oasis tropicales.

LA VÉGÉTATION MÉDITERRANÉENNE

Sous l'effet de l'altitude, la région maritime méditerranéenne se scinde en deux domaines : d'une part, le littoral, aux cultures maraichères et aux vergers, d'autre part, la montagne, revêtue de forêts aux altitudes moyennes, nue et rocailleuse dans la région des crêtes. Le

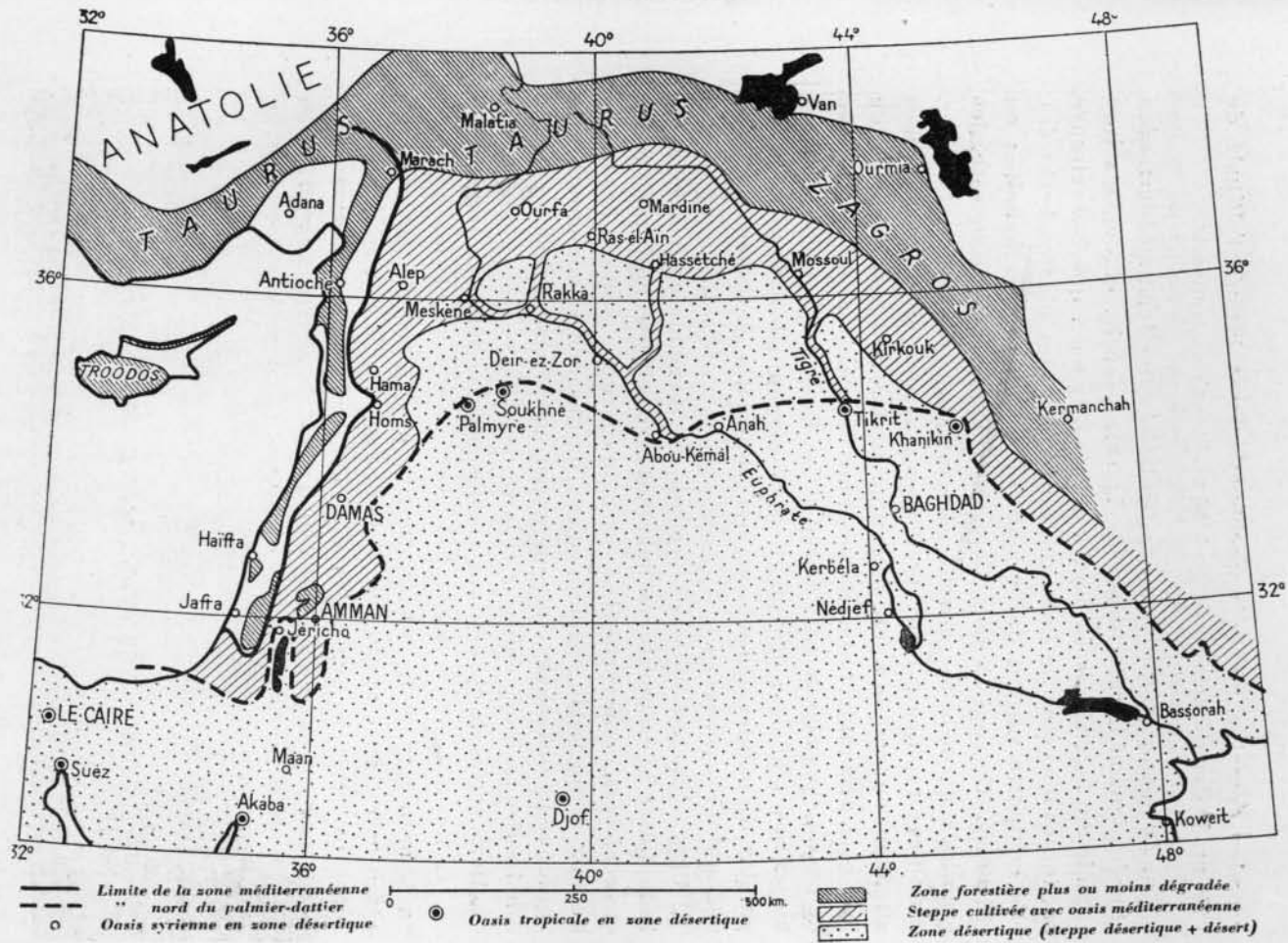


FIG. 69. — Zones de Végétation.

premier domaine monte approximativement jusqu'à l'altitude de 1.100 m., le deuxième s'étend de 1.100 m. jusqu'aux sommets.

a) *Le domaine littoral* : les particularités du climat méditerranéen et spécialement la coïncidence de la saison sèche et de la saison chaude ont amené la création d'une flore originale, que l'on retrouve sur toutes les côtes de la Méditerranée. Pour les plantes herbacées, elle comporte surtout des graminées et des plantes à bulbes ou rhizomes. Ce sont là deux façons de supporter la sécheresse : les graminées germent et croissent grâce aux pluies d'automne et d'hiver, fructifient rapidement aux premières chaleurs, puis leurs graines attendent en terre le retour de l'automne. Les bulbes et rhizomes, de leur côté, accumulent assez de réserves pour permettre, aux plantes de passer sans dommage la saison sèche. Des graminées proviennent toutes nos céréales ; des plantes à bulbes et rhizomes, un grand nombre de plantes d'ornement : lis, tulipes, iris, jacinthes, narcisses, anémones et cyclamens.

Plus caractéristique encore est la végétation arborescente ; l'adaptation à l'évaporation se manifeste ici soit par des feuilles dures et vernissées, comme chez l'olivier et le caroubier, soit par des troncs noueux et un faible développement des branches, comme chez le figuier et le pistachier, soit enfin par un développement extraordinaire des racines, comme chez la vigne.

Deux sortes de chênes, aux nombreuses variétés, croissent dans



Cl. F. Lemaire

FIG. 73. — *Quercus calliprinos* Webb (chêne ou sindyan). Région de Hermel.



Cl. J. Weulersse

FIG. 74. — *Populus alba* (peuplier ou hawr). Arne, versant oriental de l'Hermon.

cette zone: l'une à feuilles caduques ('afs), l'autre à feuilles persistantes, piquantes et luisantes sur leur face supérieure, le chêne vert (sindyan). Dans les endroits humides, viennent le laurier rose (dilé) et le rhododendron (baklé), le peuplier, le noyer et le platane. A ces arbres types, il faut ajouter un grand nombre d'*arbres fruitiers*: abricotiers, pruniers, pêcheurs, amandiers, cognassiers.

A ces espèces indigènes, se mêlent aujourd'hui un grand nombre de plantes exotiques, car le climat méditerranéen, par sa douceur, est l'un des plus accueillants du monde. D'Extrême Orient, sont venus l'oranger, le citronnier, la canne à sucre, le nélier du Japon et le coton; d'Afrique, le bananier; d'Amérique, le maïs et les plantes grasses, telles que le figuier de Barbarie. Toutes ces plantes font aujourd'hui partie intégrante du décor végétal méditerranéen.

b) *La montagne*: en Europe, la zone des cultures s'arrête généralement vers 1.000 ou 1.100 m. pour laisser place aux forêts (zone subalpine), auxquelles succèdent, vers 1.700 m. les pâturages (zone alpine), et enfin la zone nivale.

En raison du climat plus chaud que leur confère une latitude plus basse, les massifs de la Syrie et du Liban (ceux de la zone désertique exceptés) présentent un régime assez différent. La zone des cultures s'y élève beaucoup plus haut et il n'est pas rare, tout au moins dans le Liban et l'Anti-Liban, de rencontrer de maigres champs de céréales à 1.800 m. et parfois davantage.

Les forêts, là où elles subsistent, montent jusqu'à plus de 1.900 m. (altitude des Cèdres de Bcharré : 1.922 m.).

La forêt est partout une formation exclusivement montagnarde et ce cantonnement de la végétation arborescente sur les hauteurs est l'une des caractéristiques essentielles du pays. Mais cette forêt peut être très variée. Dans le Taurus, on y trouve encore prépondérantes des espèces nettement septentrionales telles que le hêtre et le sapin pour les arbres, l'aulne et le noisetier pour les arbustes. Cette forêt nordique s'étend assez loin vers le Sud en Syrie, elle occupe le Giaour Dagh et s'avance jusque sur la pointe nord des Alaouites ; en Irak, elle couvre tout le Haut Kurdistan.

Plus au Sud, lui succède la forêt méditerranéenne moins sombre et moins touffue, composée essentiellement de chênes à feuilles caduques, de pins variés (pin d'Alep et pin pignon) et de cèdres. Mais cette



Cl. F. Lemaire

FIG. 72. — *Olea europaea* L. (olivier ou zaytoun), Plateau de Zghorta.



Cl. L. Dubertret

FIG. 76. — *Cupressus sempervirens* L. (cypripès ou charbin). Route de Kfour.

forêt claire est infiniment plus fragile que la première. Une fois détruite, elle ne se reconstitue que très lentement ou même pas du tout, car les averses d'hiver ont tôt fait d'emporter l'humus végétal nécessaire à sa croissance. Or, ces massifs forestiers se trouvaient à proximité de grands centres de civilisation totalement dépourvus de bois d'œuvre. Mis en coupes réglées dès les débuts de l'histoire par la Phénicie, l'Égypte et la Palestine, il n'en reste plus aujourd'hui que des lambeaux ; c'est le cas en particulier des forêts de cèdres du Liban.

La forêt méditerranéenne a donc fait place à une formation secondaire : le *maquis*. Celui-ci se compose surtout d'arbustes xérophiles à feuilles vernissées ou à branches épineuses, susceptibles de supporter la sécheresse : myrtes, buis, térébinthes, genêts, lentisques, arbousiers, arbres de Judée, grenadiers et oliviers sauvages.

Le maquis peut être dense au point de devenir impénétrable ; partout où l'homme n'a pu l'atteindre, c'est un fourré épais qui recouvre entièrement le sol, dernier repaire de la faune sauvage. Malheureusement, l'indigence générale du pays en bois a provoqué à son



Cl. L. Dubertret

FIG. 77. — Oranger, branches portants fruits et fleurs. Antelias, début avril.

tour sa mise en exploitation et il est devenu le domaine des pâtres et des charbonniers : coupé sans relâche, brûlé, tondu par la dent des troupeaux, il est trop souvent réduit à une maigre *garrigue* ; les buissons nains remplacent les taillis de 5 à 6 m. de haut. : cistes, lavandes, thym et pimprenelles. C'est le domaine des fleurs et des parfums, mais la roche nue perce le sol entre chaque touffe. D'une pauvreté éclatante et parfumée, cette flore est l'ultime dégradation de la zone forestière.

Au delà, commence le domaine des rochers, des éboulis, des crêtes et des plateaux pierreux, où croît une herbe rare, impitoyablement



Cl. L. Dubertret

FIG. 78. — Oranger, branche chargée de fruits. Antelias, début avril.

broutée pendant la saison estivale, par la dent des moutons et des chèvres. Seules se défendent les plantes épineuses, qui s'étalent sur le sol en grosses pelotes ou coussinets, en donnant au paysage un aspect très caractéristique.

Les alpages sont ignorés. C'est seulement au fond des petites cuvettes fermées qui parsèment les plateaux et où l'eau de fonte des neiges maintient un peu d'humidité, que l'on peut découvrir un gazon rare et mesuré, qui ne rappelle que de bien loin les immenses et moelleux tapis des pâturages alpestres.



Cl. L. Dubertret



Cl. Photosport, Beyrouth.

FIG. 79-80. — *Cedrus Libani*. Loud. (cèdre ou arz).
Flanc du Migber Tepe, Amanus, 1500 m. — Beharreh, 1900 m.



Cl. L. Dubertret



Cl. F. Lemaire

FIG. 81-82. — *Pinus halepensis*. Mill. Kizil Dagh 1800 m.
Pinus pinea L. (pin pignon ou snoubar). Mroudj 1200 m.



Cl. L. Dubertret

FIG. 83. — *Juniperus excelsa* Bieberstein (genévrier), Aphka, 1500 m.

La neige, qui recouvre les crêtes pendant les mois d'hiver, disparaît complètement pendant l'été. La zone nivale n'existe donc pas et l'on peut dire qu'aucune des cimes des Etats du Levant ne dépasse les limites de la végétation.

2) *La végétation steppique* (500 à 100 mm. de pluies)

Le caractère dominant des plateaux qui succèdent vers l'intérieur à la rangée montagneuse côtière est la *disparition des peuplements arborescents*.

Dans tout le pays, on chercherait vainement un groupe d'arbres assez important pour mériter le nom de bois, à moins de considérer

comme tels les vergers des grandes villes : abricotiers de la Ghouta ou pistachiers d'Alep. C'est tout au plus si quelques maigres rideaux d'arbres, des peupliers le plus souvent, bordent les rives des ruisseaux ou ombragent les bassins des sources. Les berges de l'Euphrate sont nues et c'est dans le lit même du fleuve qu'il faut chercher le peuplier et les buissons de tamaris.

Cette zone steppique se divise en deux domaines très différents :



FIG. 84. — *Rhododendron ponticum* L., exclusif des grès un peu humides, entre 1000 et 1800 m. Entre Mroudj et Zahlé.

Cl. Photosport. Beyrouth

a) *La steppe cultivée* : tout au long de la région méditerranéenne, une grande partie de la superficie des plateaux est mise en culture : champs de blé, d'orge, de fèves, de vesces, de lentilles, en été, les pastèques. Le sorgho et le maïs avoisinent les nappes d'eau.

La flore se ressent nécessairement de cette situation : elle se compose soit de plantes annuelles (céréales), etc., dont le cycle végétatif se termine avant ou pendant la moisson, soit de plantes vivaces dont les racines peuvent suffisamment s'enfoncer dans le sol pour n'être pas atteintes par l'araire du paysan (réglisse). Les parties rocheuses du sol sont le domaine des anémones, de l'iris, de l'asphodèle, des crocus et des colchiques.

b) *La steppe désertique* : une limite assez brusque, coïncidant avec la courbe de pluies de 250 mm., sépare la région cultivée, parsemée de villages, de la steppe désertique, domaine du nomadisme et des pâturages.

Les pluies, toujours faibles, y sont en plus, très irrégulières. La nébulosité étant réduite, le rayonnement nocturne est d'autant plus actif et l'on note des écarts de température considérables entre le jour et la nuit. Aussi, la végétation est-elle inconstante. Il arrive que, pendant plusieurs années successives, des régions couvertes normalement de pâturages saisonniers restent stériles.

Les plantes annuelles (graminées) doivent avoir accompli le cycle de leur existence, qui commence en novembre ou décembre, avant le mois de mai. Encore n'ont-elles pas toujours le temps d'arriver à maturité et sont-elles parfois prématurément desséchées par le souffle brûlant d'un coup de khamsin.

Parmi les plantes vivaces, les espèces bulbeuses, qui accumulent une réserve liquide, jalousement protégée par une épaisse couche de fibres, sont particulièrement nombreuses : crocus, iris, anémones, tulipes, etc...

La végétation arborescente se réduit au pistachier khinjuk (bou-toum akhdar), qui peuple le Djebel Abd el-Aziz, les collines palmyréniennes et même les laves du Safa.

La vie de la steppe désertique est donc aussi courte qu'éclatante : dès juin, toute végétation s'arrête, brûlée par les vents et le soleil. Cependant, les plantes printanières subsistent desséchées et peuvent encore servir de pâture aux moutons et aux chameaux.

3) Le *désert* proprement dit commence au-dessous de la limite de 100 mm. de pluies, mais il faut noter que le désert absolu, sans aucune vie végétale, est en fait inconnu. Même dans les Nefoud et le Roub el Khali, quelques rares plantes parviennent toujours à subsister au creux des dunes.

La flore est composée surtout de graminées et de plantes halophytes (vivant sur des terrains salés), plantes grasses ou succulentes dont les tissus constituent des réservoirs gorgés d'eau et susceptibles de supporter une évaporation prolongée. Elles couvrent les dépressions de broussailles basses et serrées.



Fig. 85. — *Asphodelus aestivus* Brot.
(l'asphodèle). Kfour, avril.

Cl. L. Dubertret

Conclusion

Dans son ensemble, la végétation des pays arabes apparaît donc assez pauvre. Elle ne saurait rivaliser ni avec l'exubérance tropicale, ni même avec la calme richesse des pays d'Europe. Partout, le tapis végétal y reste peu dense, clairsemé et précaire. Cependant, cette faiblesse même présente des avantages : nulle part, la flore n'est oppressive à l'homme comme elle le fut longtemps en Occident, comme elle l'est encore sous les Tropiques.

Aux premières civilisations, la forêt méditerranéenne offrait ses clairières, comme la steppe ses oasis ; nombre d'espèces végétales y étaient aisément utilisables ; ce fut là que l'homme fit son apprentissage de l'agriculture. La vigne et l'olivier, le blé et le dattier sont, entre tant d'autres, des cadeaux de cette flore à l'apparence si maigre, et cela suffit pour lui assurer la première place dans l'histoire de l'humanité.



Cl. H. Charles, s. j.

II. — La Faune

La faune sauvage est très pauvre. Cela tient à l'indigence même des ressources végétales et surtout à la longue exploitation du sol par l'homme. Les espèces utiles ont été domestiquées et les autres exterminées. La faune primitive ne se retrouve plus que dans les régions demeurées sauvages (hautes montagnes, marécages ou déserts).

Comme pour la flore, on constate que la Syrie est le point de rencontre d'espèces très diverses, originaires de régions opposées. La faune nordique y est représentée par des espèces forestières telles que le chevreuil, le daim, l'ours, l'écureuil et par quelques petits carnassiers comme la fouine, le putois et le blaireau.

La faune steppique, au contraire, paraît originaire d'Afrique: antilopes, gazelles et gerboises, et grands carnassiers comme le lynx et la panthère. Le lion, jadis assez répandu, semble avoir définitivement disparu à l'époque des Croisades. Enfin des régions indiennes seraient venus le chacal, la hyène et le loup.



Cl. L. Dubertret

Fig. 86-87. — Chameaux revenant d'un puits — Gerboise, échelle 1/2.
L'attitude rappelle le kangourou qui progresse en prenant appui sur les pattes arrières et sur la queue.



Cl. Cdt. Peyrat

Fig. 88. — Prière musulmane à la mosquée du Sultan Selim (Tekiyé) Damas.

CHAPITRE VIII

LA VIE HUMAINE — GÉNÉRALITÉS

Les centres de peuplement.

L'ensemble des pays de la péninsule Arabique compte environ 15 millions d'habitants pour une superficie totale de 3 millions km². Sa densité est ainsi de 5 habitants au km², chiffre très faible, qui s'explique par l'étendue des régions désertiques. Mais la population ramassée à la périphérie de la péninsule dans les zones à fortes pluies, y atteint des densités relativement très fortes (Liban :

88 au km² (1). Le fait montre combien la vie humaine, dans le Proche Orient, est avant tout fonction des ressources en eau.

Le principal centre est aujourd'hui la façade méditerranéenne : c'est là que l'occupation du sol est la plus dense et que son exploitation est la plus intensive ; c'est là que se situent presque toutes les grandes villes. Très restreinte dans sa partie méridionale, où le désert vient jusqu'en bordure de la mer, la zone de peuplement dense s'élargit progressivement vers le Nord jusqu'à atteindre près de 200 km. des bouches de l'Oronte aux rives de l'Euphrate.

(1) Pour comparaison : France, 76 au km² ; Japon, 168 ; Egypte, 14 (vallée du Nil : 360 au km²)

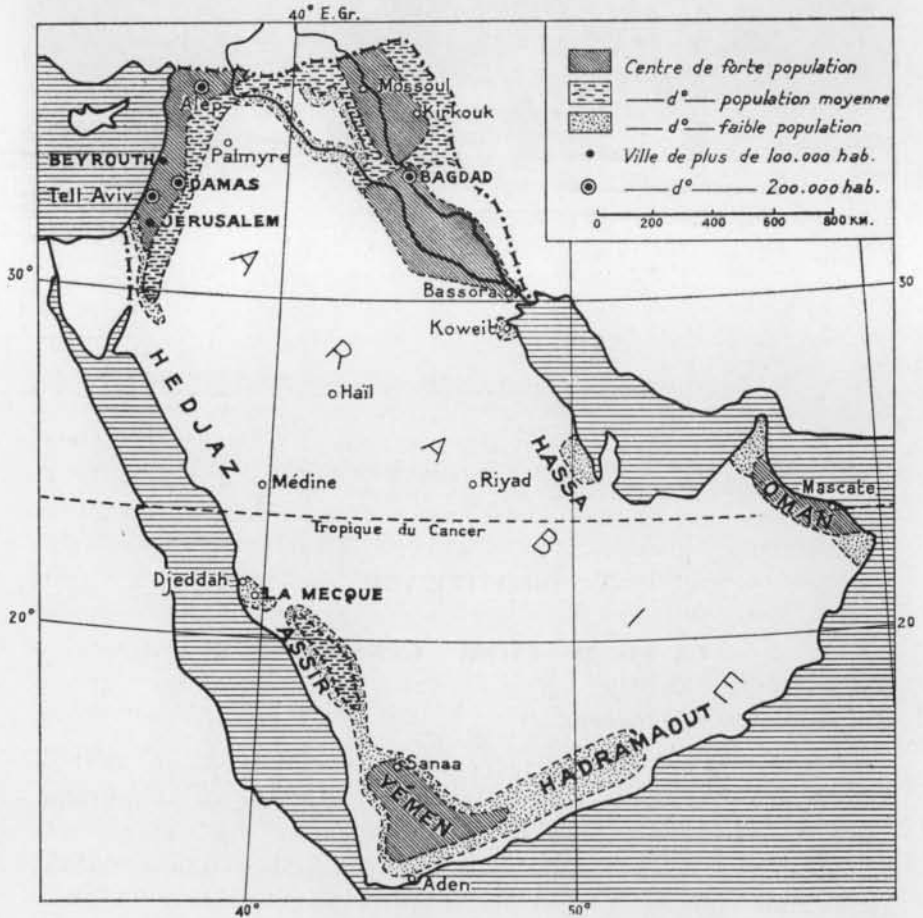


Fig. 89. — Péninsule Arabe : centres de peuplement

De l'Euphrate au Tigre, s'étend, en bordure des montagnes, une zone fertile de piedmont. Elle fut jadis très densément peuplée; c'était la seule région de vie sédentaire unissant la Méditerranée aux pays du golfe Persique, la grand'route entre les montagnes et le désert. Aujourd'hui, elle est abandonnée presque entièrement à la steppe et aux nomades et sa plus riche partie appartient à la Turquie.

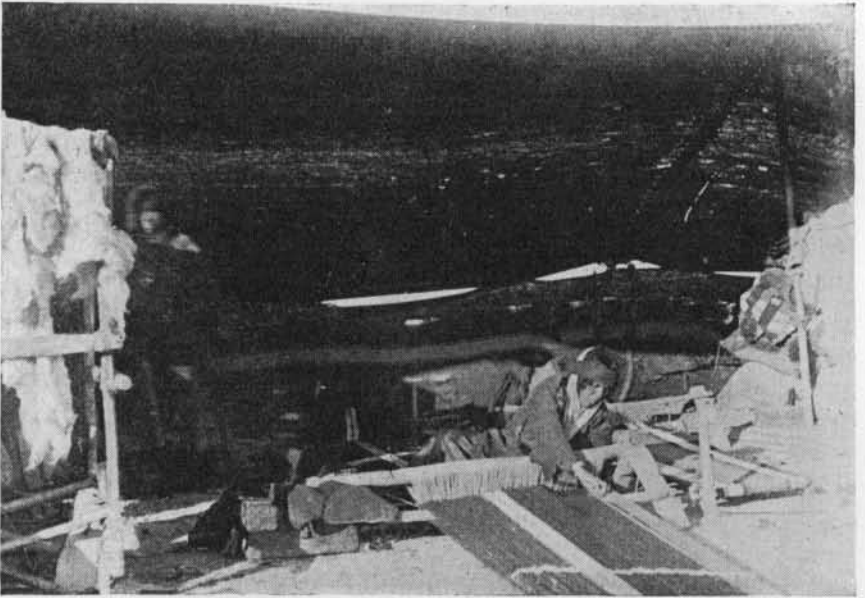
Sur le front de l'Iran, deux autres centres de peuplement se dessinent: l'un au Nord, de Mossoul à Kirkouk, reposant sur les cultures non irriguées, grâce aux fortes pluies de cette région; — l'autre de Bagdad à Bassorah, fondé sur l'irrigation. Enfin la ceinture se complète par les deux riches façades maritimes du Yemen et de l'Oman, aux vieilles populations sédentaires.

Les autres régions périphériques: Hedjaz, Hadramaout, golfe Persique n'ont qu'une occupation sporadique. Les rives du dernier, même, seraient totalement désertes, s'il n'y avait les ressources de la pêche et du commerce. Quant à l'immense intérieur, à part quelques rares oasis, il ne compte que des nomades.

Le nomadisme.

Les particularités physiques du pays imposent à la vie humaine, sur toute l'étendue de la péninsule Arabique, des caractères originaux et communs. Le plus saillant d'entre eux est l'extraordinaire extension du *nomadisme*. De la pointe du Yemen aux montagnes du Taurus et du Sinaï au Zagros, le nomade est partout présent. C'est que les déserts de la péninsule ne sont pas, sauf exceptions telles que le Roub el-Khali et les Nefoud, des déserts absolus: il y pleut normalement chaque hiver et assez abondamment pour entretenir des pâturages à chameaux utilisables plusieurs mois par an. De plus, ces déserts sont ceinturés de vastes zones de steppes plus ou moins cultivées. Or, les nomades ont toujours exercé une hypothèque de fait sur ces riches régions bordières peuplées de sédentaires sans défense, hypothèque qui s'exerce tantôt par la simple occupation du sol pendant l'été, les récoltes une fois faites, tantôt par la dime perçue sous le nom d'impôt de fraternité — la khaoua —, tantôt même par la razzia des troupeaux.

Ces déserts, en outre, ne se trouvent pas isolés, ils étaient même paradoxalement au cœur du monde ancien. Ils sont encore bordés de villes riches et commerçantes. Autant d'occasions pour les nomades



Cl. Cdt. Peyrat

Fig. 90-91. — Grands nomades de Syrie. — Hommes groupés autour du feu. —
Femme tissant la toile de tente.

de gagner leur vie : convoyeurs ou à l'occasion détrousseurs de caravanes, ils avaient leur part de toutes les richesses qui les entouraient. Ce sont ces conditions exceptionnelles qui expliquent et le développement passé du nomadisme et sa survie actuelle. Il n'y a pas de nomades au monde qui aient plus fait parler d'eux dans l'Histoire que les Bédouins d'Arabie.

Les villes et les campagnes.

La contre-partie, si l'on peut dire, de l'extension du nomadisme, c'est l'importance primordiale des villes, conséquence également des caractères géographiques du pays. La concentration des eaux entraîne en effet celle des hommes et la nature fixe si impérieusement les sites favorables, que ceux-ci une fois occupés sont rarement abandonnés. Les cités survivent aux empires : telles, entre autres, Damas et Alep.

L'histoire, il est vrai, a favorisé de son côté cette tendance à la prédominance des villes. L'hellénisme bâtisseur de cités, qui régna près de dix siècles sur la majeure part du pays, l'a semé de ses fondations dont beaucoup vivent encore (1). Et l'Islam, qui lui succède reprend, sous une autre forme, la même tradition. Religion essentiellement citadine, c'est aux citoyens qu'elle donne la prééminence ; le rôle joué par la Mecque au temps de l'Hégire, par Damas sous les Ommeyyades et par la Bagdad Abbasside le prouve amplement.

Même en des temps moins fortunés, le maintien du grand commerce et l'intensité de la vie religieuse conservent aux villes leur supériorité ; la prospérité d'Alep et de Damas sous les Ottomans en est un témoignage. Enfin, au cœur même des régions désertiques, en plein pays nomade, la ville, si restreinte soit-elle, garde toujours sa primauté politique : c'est de Riyad, par exemple, que partira la renaissance ouahabite.

Mais cette primauté des villes ne va pas sans quelques risques, dont le plus grand est l'extraordinaire inégalité sociale entre la ville et la campagne. La première accaparant tous les pouvoirs et toutes les valeurs, les masses rurales restent singulièrement déshéritées. De là l'abîme qui sépare le paysan, le fellah, des citoyens, abîme qui n'a cessé de croître pendant ces dernières années par suite de l'évolution accélérée des milieux citadins. Le déséquilibre social entraîne le

(1) Voir chap. IX.



Cl. Studio Misr, Le Caire

Fig. 92. — La grande mosquée de la Mecque ; au centre la Caaba, édifice cubique dont l'un des angles porte incrustée la « pierre noire » vénérée par les pèlerins musulmans.

déséquilibre économique; c'est lui qui explique l'archaïsme où restent encore plongées les classes paysannes.

Les groupements sociaux.

Cet archaïsme, rançon des gloires passées, se retrouve également dans la structure sociale et religieuse : le Proche Orient a donné ses religions aux trois quarts du globe, on ne saurait donc s'étonner qu'il soit resté profondément religieux ni que les cadres de la religion y aient gardé une plus grande valeur sociale et nationale qu'ailleurs. L'Islam est aujourd'hui la religion dominante, mais il s'est morcelé en nombreuses sectes rivales (cf. fig. 94).

L'Islam se divise en deux grands groupes : les Sunnites qui admettent le khalifat d'élection et les chiïtes qui, au contraire, considèrent que le khalifat est d'investiture divine dans la personne d'Ali et de ses descendants. Cette scission fondamentale remonte au conflit qui opposa Ali, gendre du Prophète, à Moawiya, gouverneur de Syrie, pour la possession du khalifat (656-658),



Cl. J. Weulersse

FIG. 93. — Samara (Irak). Mosquée chiïte de style iranien. Murs revêtus de faïences, coupole en briques dorées.

Aux *Sunnites* orthodoxes s'opposent les diverses catégories de *Chiïtes* : *Chiïtes* de rite persan du Bas Irak au nombre de plus de 1.500.000 qui dominent toute la Basse Mésopotamie où se trouvent leurs villes saintes de *Nejef* et *Kerbela* ; — *Alaouites* de la Syrie Nord (300.000) ; — *Druzes* (100.000) dans le Liban et dans la montagne qui a pris leur nom (*Djebel Druze*) ; — *Métoualis* de la Békaa et du Liban Sud (130.000) ; — *Ismaélis* de la Syrie Centrale (15.000) ; — *Zeïdites* du Yémen (1.000.000). En tout un groupement d'environ 3.000.000 contre 8.500.000 *Sunnites* purs. A cela s'ajoutent encore la secte dissidente des *Ouahabites*, maîtresse de l'Arabie Centrale (1.000.000) ; — les *Carmathes* du Golfe Persique (100.000), et les *Ibadites* de l'Oman (350.000).

Des *Chrétiens* se trouvent disséminés dans toutes les régions, excepté en Arabie proprement dite. Ils se répartissent de trois manières : îlots ruraux, témoignages de l'ancienne occupation du sol ; c'est le cas par exemple autour de Mossoul et dans de très nombreux villages de la Syrie ; — montagnes refuges où ils ont réussi à maintenir leur indépendance ; l'exemple le plus illustre en est le



FIG. 94. — Jérusalem, vue de Gethsemani. — Mosquée d'Omar et enceinte de la ville ; quelques assises de base de celle-ci remontent à Hérode.

Cl. Cdt. Peyrat

Liban ; — enfin et surtout, minorités urbaines : il n'est pour ainsi dire pas de bourgade en Irak ou en Syrie qui n'ait sa communauté chrétienne et son ou même ses quartiers chrétiens. Cette prépondérance de l'élément urbain explique l'influence considérable des milieux chrétiens, disproportionnée à leur nombre total.

Le christianisme n'est pas moins divisé que l'Islam. Les principales églises sont : l'église *grecque-orthodoxe*, héritière de l'église byzantine et les églises *syriaque* et *nestorienne*, descendantes des grandes hérésies des V^e et VI^e siècles. Chacune de celles-ci est doublée en outre par son rite romain, reconnaissant la primauté pontificale : *Grecs-catholiques*, *Syriens-catholiques* et *Chaldéens* qui forment le groupe des *Eglises Unies*. Les *Maronites* placés à part se rattachent à Rome depuis le moyen âge. Les *Latins* et les *Protestants* enfin ne se sont développés que dans les milieux placés sous l'influence directe de l'Occident. Les *Arméniens*, représentent à la fois une secte chrétienne particulière et un peuple original, qui a conservé dans l'exil sa langue, ses coutumes et le souvenir de son indépendance.

Chez les *Juifs*, également, religion et nationalités sont confondues. Jusqu'à



Fig. 95. — Jérusalem. Façade du St. Sépulture. Edifice franc du XII^e siècle, succédant à des églises plus anciennes, élevées sur l'emplacement du Golgotha.

Cl. Photosport,
Beyrouth.

la Grande Guerre, ils ne comportaient en Orient, en dehors du Yémen (150.000) que des minorités urbaines ; les unes très pauvres, comme celles de Damas ou Jérusalem, les autres riches et puissantes, comme celle d'Alep et plus encore de Bagdad. Mais, depuis lors, le mouvement *sioniste* a changé totalement l'aspect du problème juif, par l'établissement, en Palestine, d'une puissante colonisation totalitaire rurale, urbaine et culturelle (386.000 h. en 1937).

A cet ensemble déjà si complexe, s'ajoutent encore des groupements résiduels, témoins d'un lointain passé : *Samaritains, Yézidis* et *Sabéens*. Enfin, les rivalités confessionnelles, se compliquent de conflits de race et de nationalité par la présence de *Turcs* au Nord, dans les régions d'Antioche et de Mossoul, de *Kurdes* dans la Djeziré et les monts du Zagros et de colonies militaires de *Tcherkesses* éparses en Syrie et Transjordanie.

Bien que réduite à une simple nomenclature, cette énumération des divers groupements sociaux suffit à montrer l'extraordinaire hétérogénéité des populations du Proche Orient. Cette richesse de sectes et de races révèle certainement une grande puissance de vie, mais particulièrement difficile à discipliner et rétive à se plier aux nouveaux cadres politiques issus de la Grande Guerre. Nulle part, les problèmes actuels ne dépendent aussi étroitement du passé, nulle part la géographie n'est servie d'un aussi lourd passé d'humanité.



FIG. 96. — Jérusalem : Mur des lamentations. Son assise inférieure en grands blocs est un reste de l'enceinte du temple d'Hérode ; ce temple était en construction du temps de J.-C.

PROCHE ORIENT

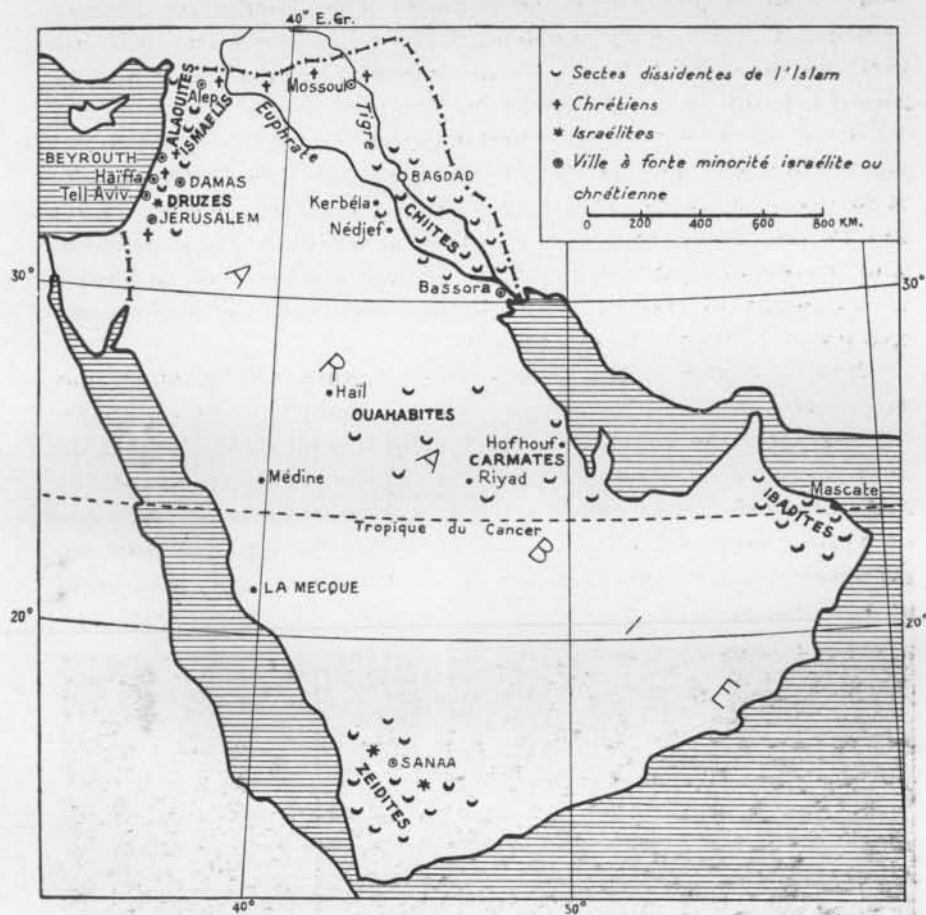


Fig. 96 bis. — Répartition des religions sur la Péninsule Arabique.



FIG. 97. — Arslan Tash. Plaquette d'ivoire ayant fait partie du revêtement du lit de parade du roi de Damas Hazail (IX^e s. av. J.-C.).

Extrait de "ARSLAN TASH" Paris. Geuthner 1931.

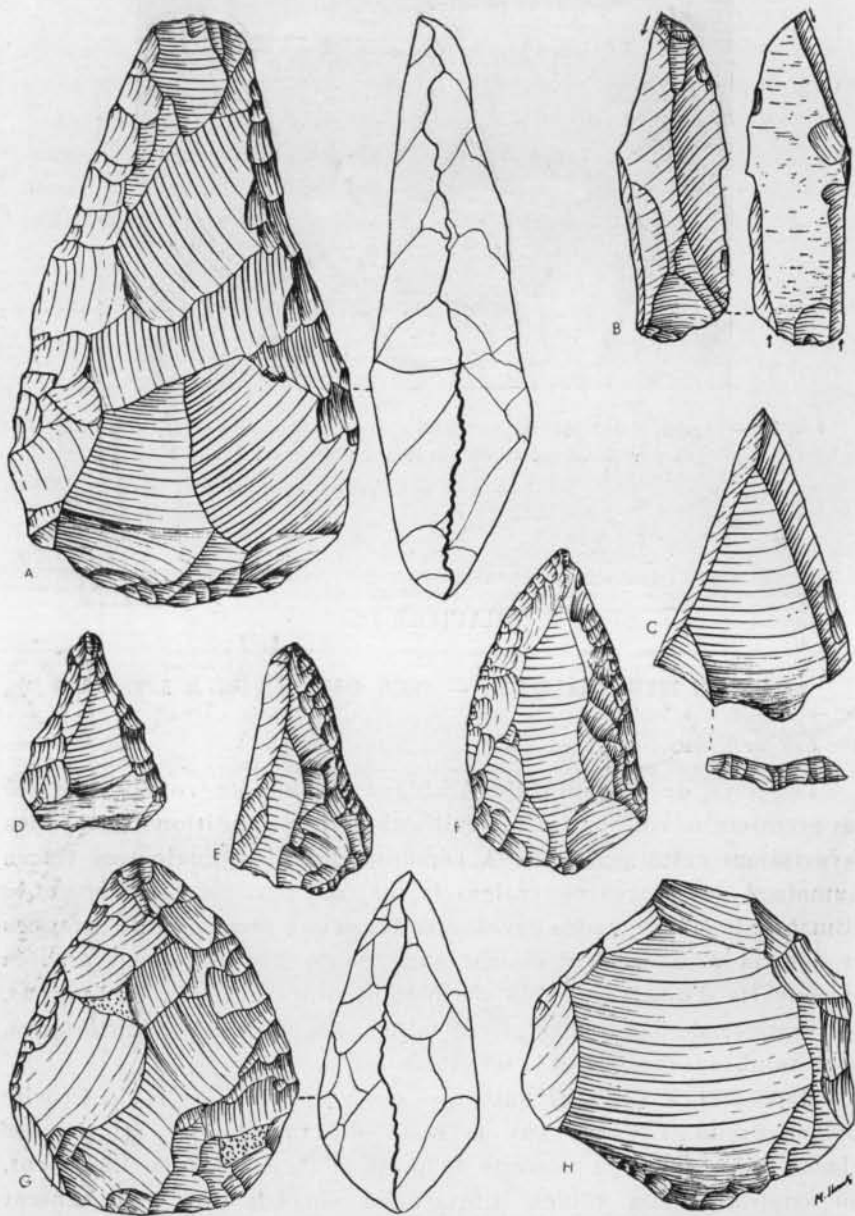
CHAPITRE IX

APERÇU HISTORIQUE. — DES ORIGINES A L'ISLAM

1° *Les origines.*

Les pays de la péninsule Arabique et l'Égypte voisine ont été les premiers à voir naître la civilisation. Les conditions naturelles favorisaient cette précocité. A l'époque des plus anciennes traces humaines, les glaces couvraient la majeure partie de l'Europe et le climat de la Méditerranée devait être beaucoup plus humide ; steppes et déserts d'aujourd'hui étaient sans doute abondamment arrosés et couverts d'une végétation permettant une vie facile. En tout cas, les vestiges de l'âge de la pierre taillée, les stations *paléolithiques*, sont nombreuses sur tout le territoire.

Mais c'est à l'époque suivante, au *néolithique*, que le Proche Orient prend l'avance sur le reste du monde. Le retrait des glaces laisse l'Europe couverte de forêts et de marécages. En Orient, au contraire, aux pluies diluviennes succède un assèchement croissant du climat et du pays. L'appauvrissement progressif de la flore et de la faune sauvages contraint les hommes à chercher de nouvelles ressources dans l'élevage et dans l'agriculture, qui naissent successivement au milieu des oasis naturelles de la Mésopotamie et de l'Égypte.



Pl. composée et dessinée par M. Steklis

FIG. 98: — A, Coup de poing (biface) paléolithique. B, Burin.
 C, Pointe moustérienne à plan de frappe à facettes. D, E, Pointes moustériennes retouchées. F, Racloir. G, Coup de poing paléolithique. H, Nucleus levalloisien ou moustérien.

Aussitôt fixée au sol, la civilisation fait des progrès rapides comme permettent de le constater les fouilles de *Suse* et de la Basse Mésopotamie (pays de *Sumer*). Très vite, les métaux — or et cuivre — viennent remplacer la pierre polie. L'écriture est inventée, adoptant le système cunéiforme, qui survivra jusqu'à l'apparition de l'alphabet. Avec la vie urbaine, enfin, apparaissent les premiers états civilisés et avec les premiers calendriers, l'histoire.

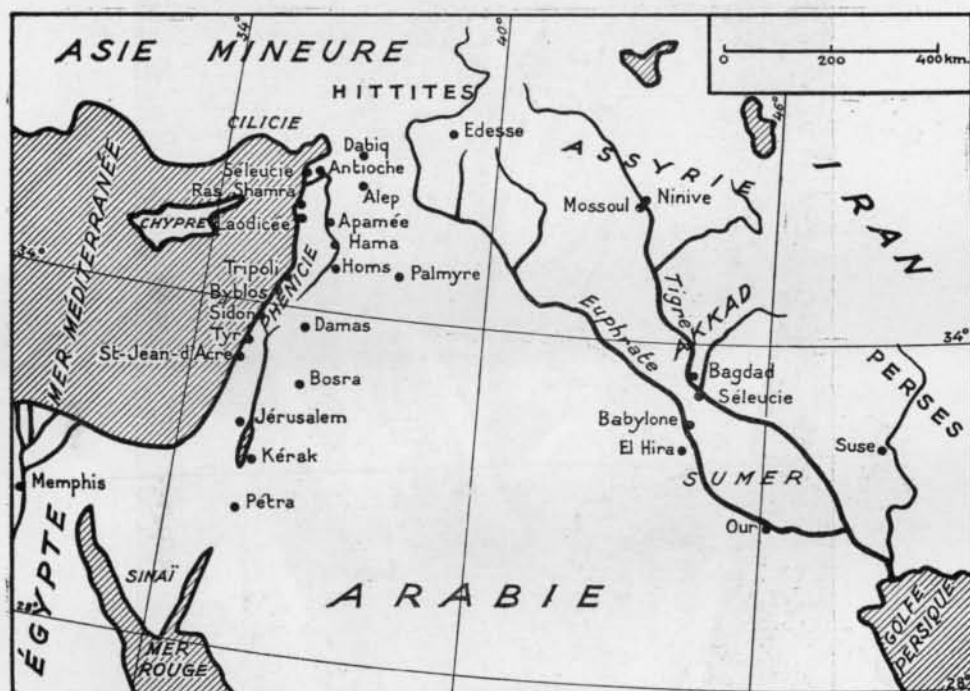


Fig. 99. — Carte historique.

2^e Les premières civilisations.

La première dynastie historique que nous pouvons dater est celle d'*Our* sur le Bas Euphrate. Du début du III^e millénaire, elle est contemporaine des premières dynasties égyptiennes, légèrement antérieure aux Pharaons des Grandes Pyramides. Dès lors, l'histoire des divers pays du Proche Orient se déroule pendant deux millénaires selon une même loi : des foyers de civilisation de plus en plus brillants y naissent tantôt ici, tantôt là, mais chacun d'eux reste



FIG. 100. — Byblos [Djebail]. Sépulture énéolithique en jarre. Population méditerranéenne (vers 3.500 av. J.-C.).

Extrait de "FOUILLES DE BYBLOS". Paris. Geuthner 1937.

limité et par cela même précaire : il est à la merci d'une invasion qui finit toujours par l'anéantir. Mais ceci même à son tour contribue au progrès, car les barbares stabilisés se civilisent à leur tour et entraînent leur pays d'origine dans le cercle de l'histoire. Chaque invasion est suivie d'un élargissement du monde connu.

Les principaux foyers de civilisation sont alors les pays de *Sumer* et d'*Akkad*, tous deux en Basse Mésopotamie, mais le premier au Sud et le second au Nord. Ils atteignent leur apogée sous le règne d'Hammourabi, roi de Babylone (2003-1961), dont le code a été retrouvé. Par ailleurs, il faut citer l'*Assyrie*, qui se constitue le long du Tigre, dans la région de Mossoul ; les *Hittites*, dont le domaine plus flottant s'étend de l'Anatolie centrale jusqu'à la Syrie nord ; la *Phénicie*, enfin, sur la côte méditerranéenne, avec les cités de *Byblos* (Djebail) et de *Ras Shamra* (au Nord de Lattaquié).

Parmi les invasions, il suffira de nommer celle des *Argens* au début du II^e millénaire, celle des *Hyksos* vers le XVIII^e siècle et au XII^e celle des *Peuples de la Mer* venus de l'Europe méridionale.

3° *Les Empires.*

Avec le I^{er} millénaire, tout le Proche Orient, l'Arabie exceptée, est entré dans l'Histoire. Les peuples commencent à se stabiliser et l'on voit se former les premiers groupements nationaux, ancêtres de ceux d'aujourd'hui ; sur la côte, c'est la plus glorieuse époque de la *Phénicie* ; Sidon et plus encore Tyr sont à leur apogée ; leurs navires sont les maîtres de la Méditerranée et leurs colonies se multiplient jusqu'à la lointaine Espagne. En Judée, David et Salomon (955-935) unifient les tribus hébraïques, font de *Jérusalem* leur capitale et créent le royaume d'Israël. Dans l'intérieur, enfin, les *Araméens* s'organisent en divers petits états dont les plus célèbres sont ceux de *Hama* et de *Damas* (Pays d'Aram).

En même temps, les diverses civilisations du Proche Orient se pénètrent réciproquement et s'uniformisent. L'unité culturelle appelle l'unité politique, l'époque des grands empires est proche. La première puissance qui sut en profiter fut l'*Assyrie* ; parties des régions du Haut Tigre, les armées assyriennes conquièrent tout l'Orient jusqu'à la Méditerranée et jusqu'au Nil. Sous Assourbanipal (668-626), *Ninive* bâtie sur le Tigre en face de l'actuel Mossoul, est la capitale de tout le monde civilisé.

Après la chute de Ninive (612), l'*Assyrie* disparaît de l'histoire, mais l'empire qu'elle avait fondé ne meurt que pour renaître au



FIG. 101. — Sarcophage du roi de Byblos, Ahiram (XIII^e s.). Scène d'offrande au roi. L'inscription sur le couvercle représente actuellement le plus ancien spécimen de nos alphabets.

Extrait de P. Montet. "Byblos et l'Égypte", pl. CXXX. Paris. Geuthner, 1928

FIG. 102 [page 107] :

- De gauche à droite, en haut : 1, Figurine de bronze représentant un dieu phénicien ;
 2, Moule en stéatite pour figurine de guerrier armé de la hache ;
 3, Hache de bronze ornée d'une tête de cerf (vers 2200 av. J.-C.).
 en bas : 4, Bovidé en bronze doré provenant d'un dépôt d'offrande (vers 1800 av. J.-C.) ;
 5, Figurine de terre cuite ayant constitué le goulot d'un vase ;
 6, Figurine de terre cuite, peut-être un jouet, représentant un singe se tenant le museau des deux mains.

Extrait de "Fouilles de Byblos", Paris. Geuthner 1937



FIG. 102

profit de nouveaux conquérants, les *Perses*. Avec Cyrus et Darius le cadre de la civilisation déborde largement, pour la première fois, celui de la Péninsule Arabique ; elle englobe l'Iran, l'Asie Mineure et le monde de la Mer Egée avec la *Grèce*. C'est cette dernière finalement qui recueillera le fruit de ces trois millénaires d'histoire : avec la conquête d'Alexandre (333) elle régnera sur l'Orient pacifié.

4^e *Domination occidentale.*

La conquête d'Alexandre, en effet, n'est pas une prodigieuse aventure sans lendemain. Elle change vraiment le cours de l'Histoire : pour plus de dix siècles, le Proche Orient se trouve annexé au monde méditerranéen et occidental. A Alexandre succèdent d'abord les dynasties hellénistiques : *Lagides* en Egypte et Palestine, *Séleucides* en Syrie, et sous leurs princes, l'influence grecque s'imprime profondément dans le pays.

Puis, au I^{er} siècle avant J.-C., c'est *Rome* qui prend la succession de la Grèce, succession que celle-ci reprend à son tour à la fin du IV^e siècle avec *Byzance*. Et cela dure jusqu'au VII^e siècle, jusqu'à la conquête arabe.

Pendant ces dix siècles de domination occidentale, le Proche Orient connut une prodigieuse prospérité économique ; la paix extérieure, l'ordre intérieur et de grands travaux publics provoquèrent une énorme augmentation de la population ; les ressources en eau furent utilisées au maximum et le pays cultivé jusqu'aux extrêmes limites de la steppe et du désert. Même à l'intérieur de ceux-ci l'essor du grand commerce permit la constitution de cités opulentes telles *Palmyre* (Tadmor) et *Petra*. La Syrie, en particulier, se couvre alors de villes dont les ruines nous étonnent encore aujourd'hui. C'est par les villes, en effet, suivant la tradition grecque, que l'influence occidentale s'implante le plus fortement dans le pays. A côté de fondations toutes nouvelles, telles Antioche, Apamée, Laodicée (Lattaquié) et les deux Séleucie de Piérie et du Tigre, les anciennes villes indigènes furent entièrement transformées suivant l'esthétique officielle : rues rectilignes se coupant à angle droit, avenues monumentales ornées de colonnades et de portiques, théâtres, agoras, temples. L'emprise fut si profonde que l'on en trouve encore des traces aujourd'hui même : l'ordonnance antique a subsisté dans la plupart des villes, à Alep comme à Damas, à Antioche comme à Lattaquié.

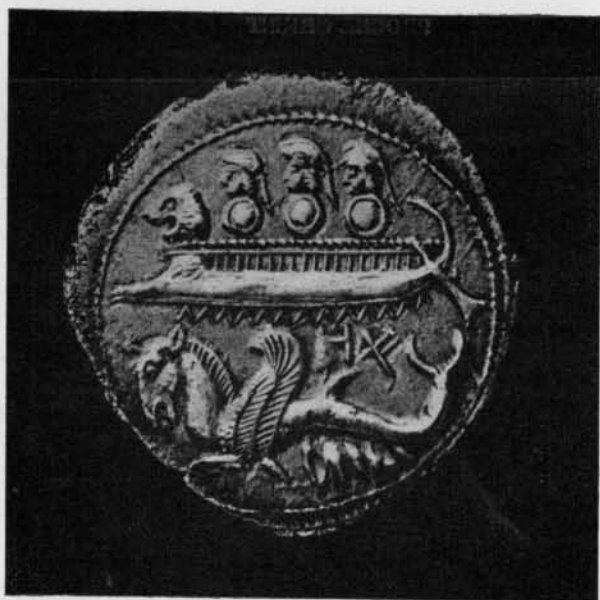
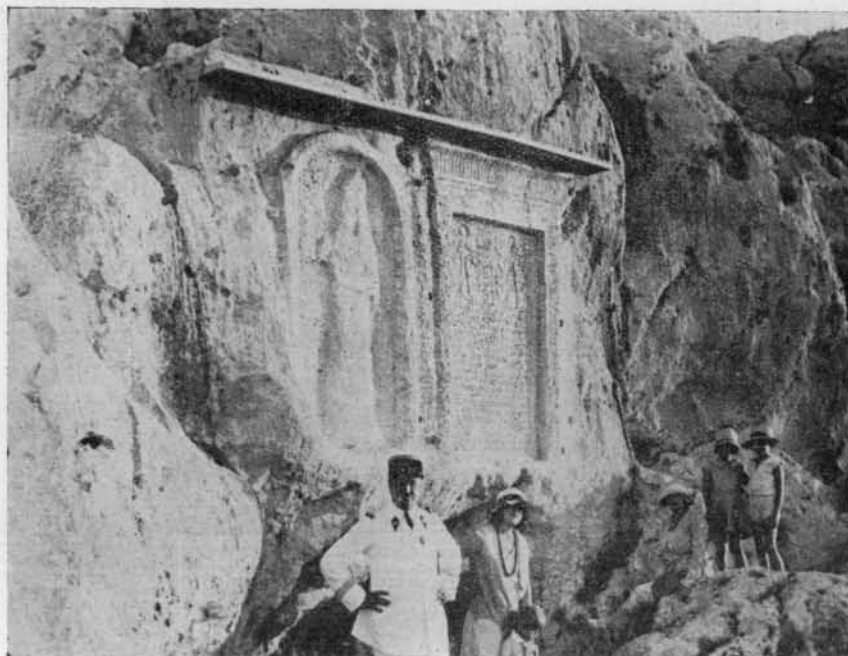


FIG. 103.— Statère phénicien agrandi du double ; cette monnaie [en argent] porte ici, d'un côté, la galère phénicienne, de l'autre, un lion assaillant un taureau.

Extrait de "Fouilles de Byblos", Paris, Geuthner 1937.



Cl. Cdt. Peyrat

FIG. 104. — Stèles rupestres au promontoire du Nahr-el-Kelb. A droite stèle du pharaon Ramsès II (XIII^e siècle av. J.-C.) : le pharaon est représenté sacrifiant devant son dieu. Au-dessous texte égyptien en hiéroglyphes. A gauche : stèle du roi assyrien Essarhaddon (VII^e siècle av. J.-C.).

5^o *La revanche de l'Orient.*

Mais l'influence occidentale ne s'exerce pas sans contre-partie ; tout au contraire, ce sont les mœurs et les cultes de l'Orient qui conquièrent peu à peu l'Occident : mystères païens d'abord, comme ceux d'Isis, d'Adonis et de Mithra, judaïsme et enfin le christianisme qui, né à Jérusalem et Antioche, triomphe à Rome.

La réaction de l'Orient ne fut pas toujours ni partout aussi pacifique. Le domaine politique propre de l'Occident, ne cessa en effet de se réduire au cours des siècles : Alexandre avait poussé jusqu'au Turkestan et jusqu'à l'Indus ; ses successeurs n'allèrent jamais aussi loin car les provinces orientales de son empire s'émancipèrent très rapidement. Avec les *Parthes*, c'est l'Iran tout entier et la Mésopotamie qui redeviennent puissances politiques et jamais les légions romaines n'en purent triompher ; la Djeziré et le désert de Syrie



Cl. L. Dubertret

FIG. 105. — Inscription cunéiforme (VI^e siècle av. J.-C.) du roi babylonien Nabuchodonosor (qui est mentionné par l'Ancien Testament) gravée sur un rocher au Nahr-el-Kelb. Le roi y énumère les actions glorieuses de son règne : grandes constructions à Babylone, et expéditions militaires, parmi lesquelles la campagne au Liban.

marquent l'ultime avance de l'Empire de Rome. Sous Byzance, c'est l'Orient qui reprend l'offensive : les grands empereurs Perses poussent jusqu'à Antioche et Jérusalem et leurs armées revoient les rivages de la Méditerranée.

A l'intérieur même du pays, l'élément indigène reprenait également la prépondérance. Malgré l'emploi officiel des langues occidentales — latin et surtout grec — les dialectes sémitiques locaux : arméen, palmyrénien et nabatéen restent les grandes langues d'usage, les seules employées en dehors des villes. Après le triomphe général du christianisme, le même esprit d'opposition se dessine dans l'Église contre la primauté de Rome et de Byzance ; les clergés locaux s'insurgent et se réfugient dans l'hérésie : hérésie monophysite et hérésie nestorienne. Ils forment bientôt des églises nationales indépendantes — Jacobite — Copte — Nestorienne — Arménienne —

où la langue populaire remplace le grec dans la liturgie et qui sont à l'origine des églises orientales d'aujourd'hui.

Cette émancipation spirituelle du Proche Orient hors de la tutelle occidentale montre que celui-ci était mûr pour reconquérir son indépendance politique. Avec les Arabes, il va devenir à nouveau le siège d'un grand Empire. La conquête arabe apparaît extraordinairement soudaine ; mais la lente évolution que nous venons de résumer en explique la rapidité et plus encore la solidité. Déjà d'ailleurs aux derniers temps de Byzance, les Arabes s'initient à la civilisation et à la grande politique ; les princes *Ghassanides* règnent à Bosra et les *Lakhmides* à el-Hira sur le Bas Euphrate. Mais ce sera du cœur même de l'Arabie, de la Mecque et Médine, que partira le grand élan de la conquête islamique.



Cl. L. Dubertret

FIG. 106. — Carkhemish (aujourd'hui Djerablous, au bord de l'Euphrate) sur la frontière syro-turque. — Fragment d'une décoration murale en bas-relief représentant un char de guerre passant en pleine course sur des ennemis tombés. Dans le char sont deux personnages : le conducteur, un archer [VIII^e s. av. J.-C.]



Cl. Photosport, Beyrouth

FIG. 107. — Temple de Bêl à Palmyre (début du 1^{er} siècle de notre ère).
Dieu babylonien, regardé par les Grecs comme identique à Zeus, Bêl était le dieu suprême
de la ville de Palmyre.

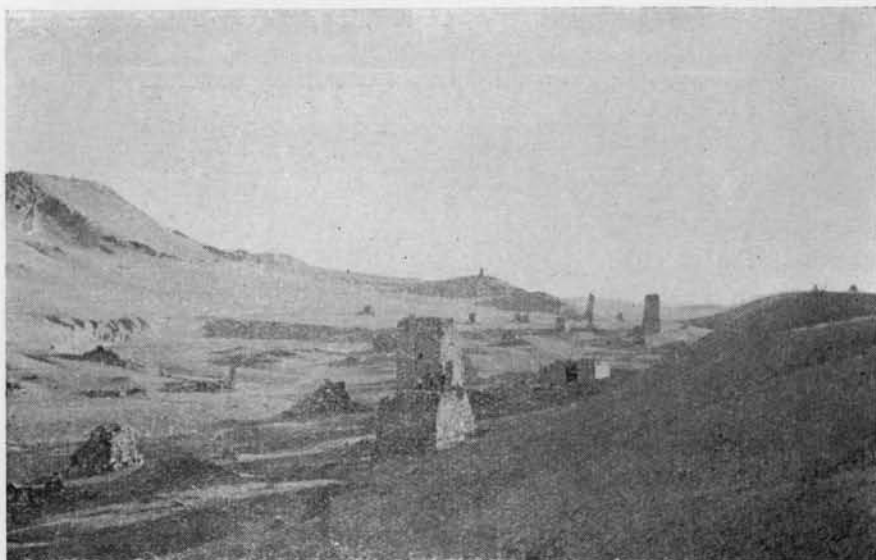
CHAPITRE X

APERÇU HISTORIQUE DE L'ISLAM A LA FIN DE L'EMPIRE OTTOMAN

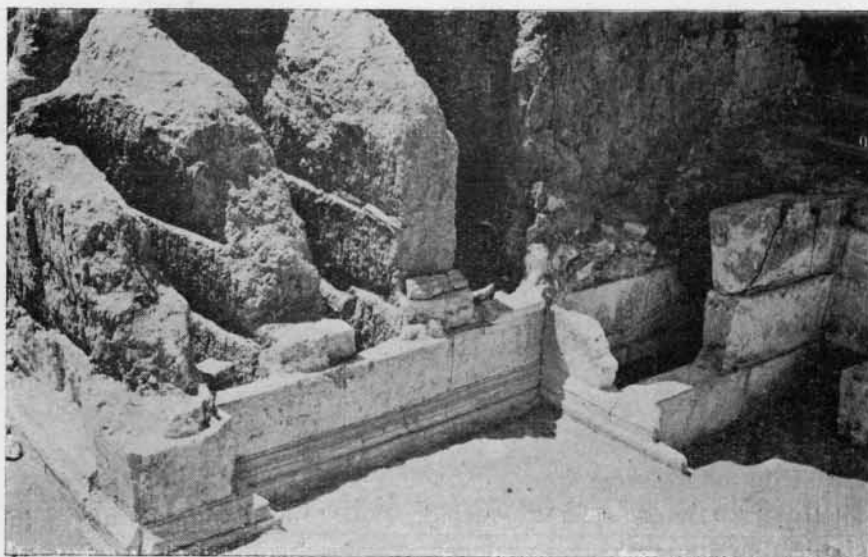
1. La conquête Arabe. Omeyyades et Abbassides (VII^e - XI^e siècle).

La conquête islamique de la Syrie et de l'Irak (635-640) porte à son apogée la fortune politique des pays de la péninsule Arabique. Non seulement celle-ci est unifiée pour la première fois du Taurus au Yémen, mais encore elle devient pour trois siècles, jusqu'à la décadence Abbasside, le centre de la première puissance militaire et culturelle du monde connu.

L'extraordinaire éclat que les nouveaux conquérants donnent à la civilisation du pays et les avantages accordés aux Musulmans assurent partout le triomphe définitif des éléments arabes : des conversions massives donnent rapidement à l'Islam, la prépondérance numérique tandis que christianisme et judaïsme ne subsistent que dans les communautés urbaines ou les régions isolées. La langue arabe, fixée par

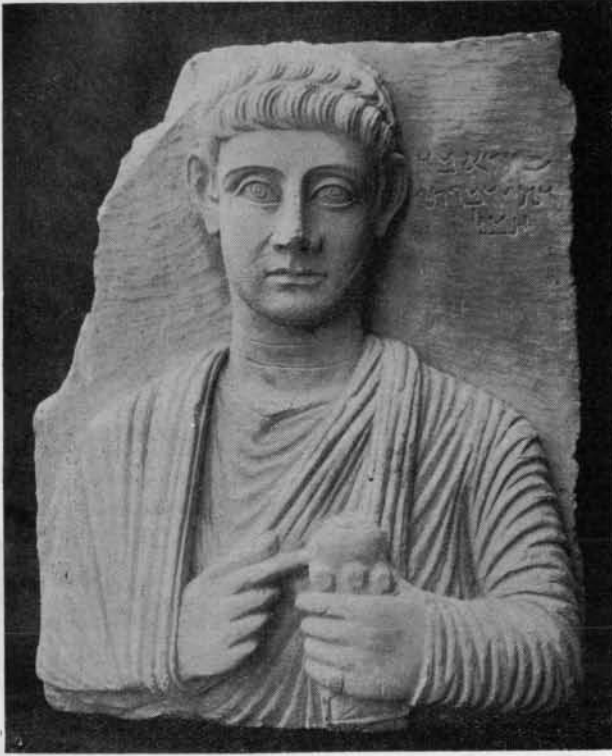


Cl. L. Labro



Cl. Serv. des Antiquités

FIG. 108-109. — Palmyre (II^e siècle après J.-C.).
En haut, la Vallée des Tombeaux : tours massives ayant jusqu'à quatre étages
et servant de sépultures. En bas, intérieur d'une tour : chaque case recevait un corps.



Cl. Serv. des Antiquités

FIG. 110. — Buste funéraire d'un jeune Palmyrénien avec épitaphe en caractères palmyréniens. La plaque calcaire sur laquelle se détache le buste scellait la tombe du défunt.

le Coran, triomphe des divers dialectes sémitiques et s'impose comme unique langue littéraire et officielle. Elle est adoptée par les communautés non musulmanes, juives ou chrétiennes, parfois même comme langue liturgique. Par la langue et les mœurs, comme par religion, le pays tout entier s'unifie donc rapidement ; le nom de péninsule Arabique cesse d'être une dénomination géographique pour correspondre de plus en plus à une réalité humaine.

Mais cette assimilation des populations conquises provoque comme choc en retour, leur influence de plus en plus grande dans le nouvel état. Les Arabes d'Arabie sont de plus en plus rejetés au second plan et la réalité du pouvoir passe aux habitants de Syrie et d'Irak, ainsi qu'en témoigne le déplacement successif des capitales. Sous les trois premiers khalifes, *La Mecque* et *Médine*



Cl. Serv. des Antiquités

FIG. 111. — Chapiteau corinthien de Palmyre. — Ce type de chapiteau eut la plus grande vogue dans l'empire romain et se retrouve dans presque tous les monuments romains de Syrie, ainsi : le temple de Bacchus à Baalbek (fig. 113).

sont les centres du monde musulman ; sous les Omeyyades c'est *Damas* ; sous les Abbassides ce sera *Bagdad*. L'Arabie proprement dite ne reste plus que le pays des villes saintes et retourne à son isolement et à ses éternelles querelles de nomades.

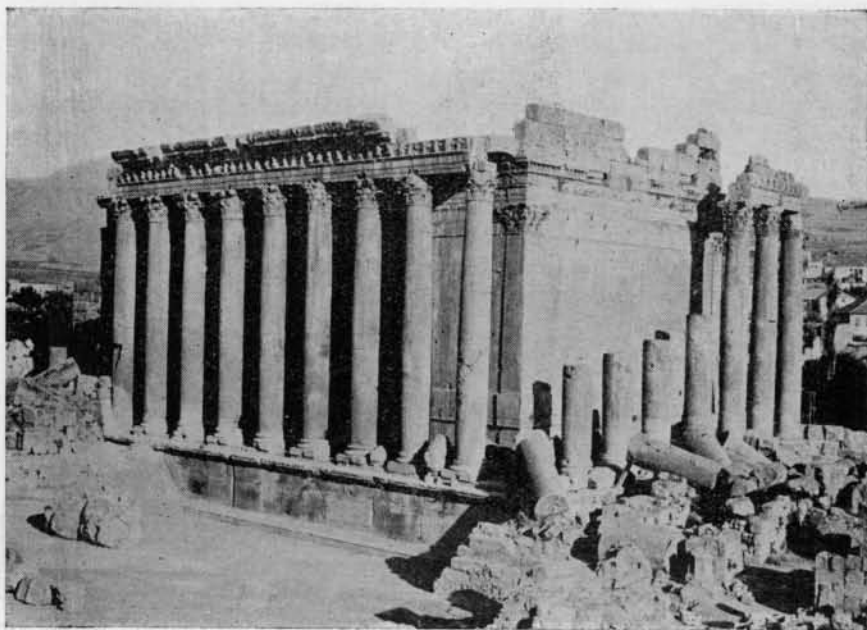
Mais dans les régions du Nord elles-mêmes, la suprématie politique échappe peu à peu aux Arabes. Les peuples montagnards du pourtour descendent dans les riches plaines de la péninsule, en mercenaires d'abord, en maîtres ensuite : *Iraniens*, *Kurdes* et *Turcs* s'emparent en fait du pouvoir, tout en maintenant la pieuse fiction du khalifat. Désormais et pour près de dix siècles, ce seront les *Turcs*, *Seldjoukides* d'abord, *Ottomans* ensuite, qui joueront le premier rôle dans le Proche Orient (X^e siècle).



Cl. Cdt. de Boisson

FIG. 112. — Barrage de Harbaqa [région de Palmyre]. Construction palmyrénienne d'époque romaine (I^{er} ou II^e siècle de notre ère). La cuvette créée a été d'abord colmatée par les alluvions, puis celles-ci ont été ravinées par les eaux torrentielles s'échappant par-dessous la digue.

Extrait de La trace de Rome dans le désert de Syrie, par A. Poidebard, s.j., euthner, Paris, 1934



Cl. Serv. des Antiquités

Fig. 113. — Baalbek. Temple de Bacchus (II^e siècle de notre ère), de style corinthien.

En même temps l'unité temporaire du pays se brise ; chaque région retourne à son individualisme, chaque ville importante devient le siège d'un sultanat indépendant. Parmi tous ces états éphémères, aux limites indécises, le plus caractéristique est celui d'*Alep* sous la dynastie des Hamdanides, champions de la Guerre Sainte contre l'Empire Byzantin.

2. Les Croisades et l'Empire Mamelouk (XII^e - XVI^e siècle).

C'est l'intervention de l'Occident qui provoque le regroupement de ce milieu anarchique où les querelles religieuses entre Sunnites et Chiites avivent encore les conflits d'intérêt et les haines personnelles. Poussées par le désir de reconquérir les lieux saints du christianisme et organisées par Rome, les forces surabondantes de l'Occident latin se tournent vers l'Orient : ce sont les *Croisades* dont la première réussit à enlever Antioche et Jérusalem (1099).

Favorisée par les rivalités intestines du monde musulman, la domination Franque s'installe solidement sur la façade méditerranéenne, atteignant même la Mer Rouge lors de sa plus grande exten-

sion. Du Sud au Nord, s'échelonnent le Royaume de *Jérusalem*, le Comté de *Tripoli*, la Principauté d'*Antioche*, et le Comté d'*Édesse*, qui s'appuie sur les baronnies arméniennes du Taurus et de la Cilicie. Mais jamais les Croisés ne parvinrent à occuper les villes de l'intérieur : Alep, Hama, Homs et Damas.

Pendant près de deux siècles, la Syrie devient le champ clos où s'affrontent Chrétiens et Musulmans ; les villes s'entourent de murailles et le pays se hérissé de châteaux forts, tant croisés que musulmans. C'est alors que s'élèvent les citadelles de Damas et d'Alep et les innombrables forteresses qui jalonnent les montagnes syriennes de Kérak (Transjordanie) à Bacras (au Nord d'Antioche) et qui donne au pays aujourd'hui encore un aspect guerrier.

Contre les envahisseurs, l'union se fait peu à peu parmi les puissances musulmanes. Le premier à la réaliser fut *Saladin* (1174-1193), dont l'Empire s'étendit de la Mésopotamie à l'Égypte incluse. Mais

FIG. 114. — Intérieur du temple dit de Bacchus à Baalbek. L'escalier donne accès à une plate-forme, en partie visible, située au fond du temple et sur laquelle se trouvaient les idoles.



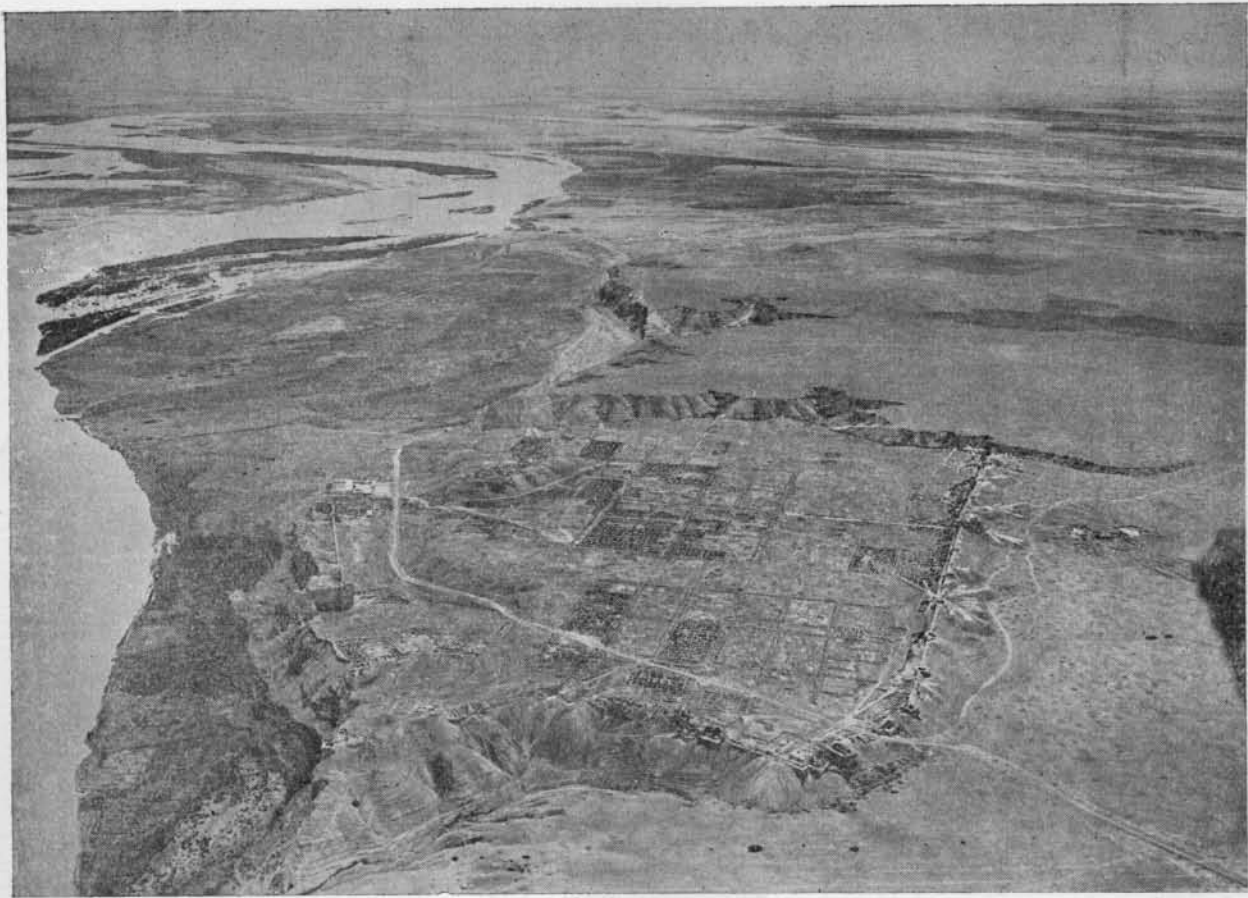
l'effort décisif fut fourni par les *Sultans Mamelouks* d'Égypte. Par une ironie du sort c'est à ces princes-esclaves qu'il appartient de restaurer dans le Proche Orient la notion d'État oubliée depuis Byzance, et de rétablir une solide administration fondée sur la toute puissance de la bureaucratie. Maîtres d'une redoutable armée de métier, ils parvinrent à la fois à chasser les Croisés (Prise de St-Jean-d'Acres 1291) et à triompher des *Mongols* venus de l'Extrême Asie et dont la Syrie marque l'ultime avance vers l'Ouest.

Ces années de la fin du XIII^e siècle sont essentielles, car elles voient la mise en place définitive des populations actuelles. Brutalement séparée de la Syrie par la conquête Mongole, la Mésopotamie est annexée au monde iranien. Déjà ruinée par l'état de guerre permanent qui marque la fin des Abbassides, sa décadence s'accélère ; les canaux s'ensavent ou se rompent, les marécages s'étendent, le nomadisme triomphe jusque sur les rives mêmes des fleuves ; ce pays d'une fertilité légendaire devient l'un des plus pauvres et des plus arriérés de la péninsule.

En Syrie, l'expulsion des Francs coïncide avec le triomphe de l'orthodoxie sunnite ; les Chiites des diverses sectes se réfugient dans les montagnes : *Alaouites* et *Ismaélites* au Nord, *Druzes* et *Métoualis* au Sud. Les communautés chrétiennes survivantes se désolidarisent de l'Occident et s'organisent à l'orientale. Le pays revêt la structure ethnique et sociale qu'il a conservée jusqu'à nos jours.

3. *L'Empire Ottoman* (XVI^e - XX^e siècle).

La conquête Ottomane n'apporte pas de modifications profondes. La domination Mamelouk ne reposait que sur la force militaire ; celle-ci anéantie en une seule bataille (Dabiq, 1516), le Sultan Sélim n'eut à vaincre aucune résistance locale sérieuse. Ce fut pour la Syrie un simple changement de maîtres. Les vainqueurs organisèrent alors les cadres administratifs qui devaient durer jusqu'à nos jours ; vilayets ou pachaliks divisés en sandjaks, subdivisés eux-mêmes en cazas. A ces circonscriptions territoriales correspondait une hiérarchie des fonctions : valis ou pachas, moutessarifs et caïmakams. Les pachas nommés directement par le Sultan réunissaient tous les pouvoirs civils et militaires. Ne tenant leurs postes que de la faveur ou du caprice du prince ou du vizir, incertains du lendemain, leur principale préoccupation est de s'enrichir rapidement pour se défendre contre les intrigues de sérail. Aussi la corruption devint bientôt la règle du haut en bas de l'échelle administrative.



Cl. 39^e escadre aérienne Levant

FIG. 115. — Doura Europos. Ville hellénistique et romaine au bord de l'Euphrate, avec sa ceinture de fortifications et son décodage caractéristique en damier.

Cependant, le régime turc apporta au pays, surtout en ses premières années, de réels bienfaits : la paix extérieure, un ordre intérieur tout au moins relatif, et un plus grand libéralisme de la loi. Par la conquête de la Mésopotamie et de la majeure part de l'Arabie, l'unité politique de la péninsule fut pour un temps rétablie. Le commerce fut également rénové par les *Capitulations* accordées pour la première fois à la France en 1536. Elles rouvraient l'Orient aux marchands européens en leur donnant le droit de résider et de trafiquer sous la juridiction particulière de leurs consuls respectifs. Les autres puissances — l'Angleterre en premier — obtinrent rapidement les mêmes privilèges, mais la France resta la première puissance commerciale en Syrie.

La renaissance du commerce du Levant provoque celle des villes de la côte ou *échelles du Levant* et des grandes places de l'intérieur. C'est l'apogée d'*Alep* qui devient pour un temps la troisième ville de l'Empire, immédiatement après Stamboul et le Caire.

Mais dès que la puissance ottomane décline, les vices fondamentaux du système se révèlent ; l'insubordination des pachas et leurs ruineuses exactions provoquent des troubles incessants ; entre ses divers sujets révoltés, la Porte ne maintient sa suprématie que par une diplomatie tortueuse où la corruption et l'assassinat jouent les premiers rôles. Les îlots de résistance sont surtout le Hedjaz et le Yémen, enfin le Liban maronite et druze. Ce dernier connaît sous le gouvernement de quelques-uns de ses princes nationaux, en particulier des Fakhreddine, des années de prospérité et même de puissance (XVI^e et XVII^e siècles).

4. La Renaissance arabe.

Avec la fin du XVIII^e siècle, la décadence de l'Empire Ottoman s'affirme, l'insécurité devient chronique et la rébellion ouverte. On voit à ce moment apparaître les symptômes d'une renaissance politique des peuples englobés dans l'Empire. Le premier mouvement part de l'Arabie même : à Riyad, la dynastie des *Ibn Séoud* se rallie au *Ouahabisme*, école religieuse rigoriste proscrivant toutes les nouveautés comme impies et qui veut revenir à la pureté de l'Islam primitif. Rejetant la suzeraineté turque, les Ouahabites conquièrent tout le centre de l'Arabie et débordent même un instant sur l'Irak et la Syrie (début du XIX^e siècle).

En Égypte et Syrie, c'est de l'extérieur que vient le choc initial avec l'expédition de *Bonaparte* (1798-1801). Après son départ, le nouveau



Cl. Serv. des Antiquités

FIG. 116. — Chahba (Philippopolis). Théâtre romain (III^e siècle de notre ère.)
 La scène est détruite, mais le mur de pierre percé des trois portes traditionnelles,
 subsiste — Les degrés servaient de sièges et étaient garnis de coussins pendant
 les représentations — Chahba dut sa prospérité et son nom de Philippopolis à l'empereur
 Philippe dit l'Arabe, qui en était originaire (244-249 de notre ère).

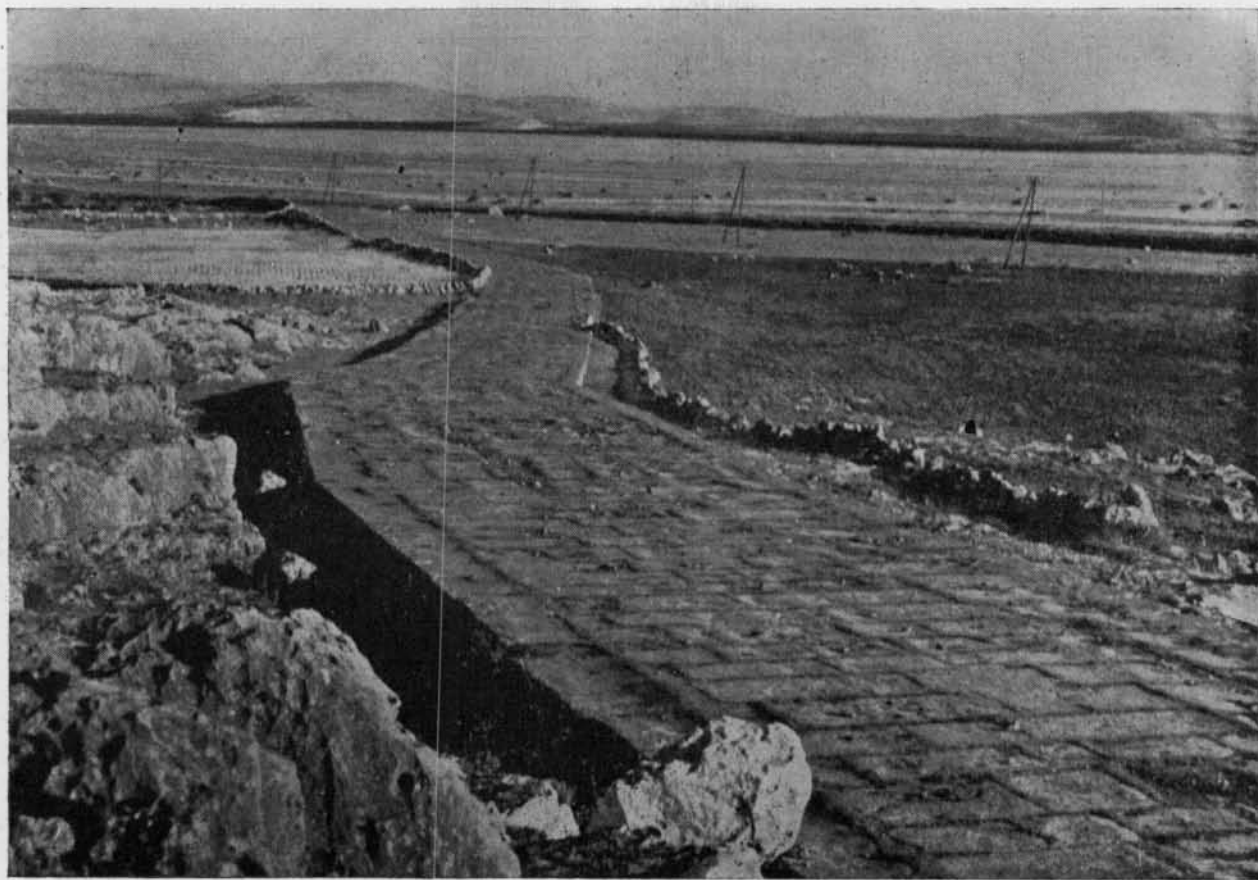


FIG. 117. — Fragment de la grande voie stratégique d'Antioche à l'Euphrate par Chalcis (Qinnesrin).
Le dallage date probablement du II^e siècle de notre ère.

Cl. L. Dubertret



Cl. P. Remonnay

FIG. 118. — Église de St.-Siméon-le-Stylite. Fin du V^e siècle.

L'église fut construite autour de la colonne sur le sommet de laquelle st. Siméon avait passé sa vie ; elle fut, jusqu'à l'arrivée des Musulmans, le plus grand centre de pèlerinage de la Syrie du Nord.

pacha d'Égypte *Méhémet Ali* reprend à son compte la politique de modernisation tentée par les Français ; il liquide la vieille féodalité des Mamelouks, et crée en quelques années le premier état arabe moderne. Après avoir aguerri son armée contre les Ouahabites d'abord, puis contre la Grèce révoltée, Méhémet Ali triomphe des troupes turques elles-mêmes et s'empare de la Syrie. Mais vaincu par la coalition des puissances européennes dirigée par l'Angleterre, il doit l'abandonner au bout de dix ans (1830-1840).

Cette époque de l'occupation égyptienne est décisive, car elle voit un mouvement de réformes s'amorcer, sous l'influence croissante de l'Occident dans les affaires turques. La décadence de l'Empire Turc s'avère comme irrémédiable. Les troubles de 1860 (massacres des Chrétiens à Damas et dans le Liban) amènent une intervention collective des puissances occidentales, où la France joue le premier rôle : la montagne du Liban est constituée en territoire autonome sous l'autorité d'un gouverneur chrétien désigné par le Sultan, après consultation des Puissances.

D'année en année, désormais les rivalités des pays européens s'accroissent : la France poursuit sa tradition de protection de l'ensemble des Chrétiens de l'Orient ; la Russie s'appuie sur les chrétiens orthodoxes ; l'Angleterre défend la route des Indes ; l'Allemagne, tard venue, tente d'user de son influence sur la Turquie dans sa marche vers l'Est. Au milieu de toutes ces intrigues et favorisée par elles, se développe de plus en plus la *renaissance arabe*. Intellectuelle et littéraire d'abord, à Damas, au Liban et au Caire, elle se place rapidement sur le terrain politique en s'inspirant d'ailleurs des théories nationales de l'Occident Européen. Avec l'arrivée au pouvoir des *Jeunes Turcs* révolutionnaires (1908), les nationalistes arabes croient leur heure arrivée et ils réclament avec l'égalité complète, confessionnelle et ethnique, une certaine autonomie administrative et linguistique pour les pays de majorité arabe.

Au moment où éclate la guerre mondiale, toute la péninsule Arabe est donc en pleine fermentation. La domination ottomane à l'ancienne mode y apparaît condamnée et il ne s'agit plus que de savoir au profit de qui elle s'écroulera.



Cl. Serv. des Antiquités

FIG. 119.— Fragment de la bordure d'une mosaïque trouvée près d'Antioche et datant de la fin du V^e siècle de notre ère. La bordure représente et nomme les principaux monuments d'Antioche ; personnages dans les rues.



Cl. Serv. des Antiquités

FIG. 120. — Qasr el-Heir, à l'Est de Palmyre, château construit par Hichâm ibn Abd el Malik, l'un des derniers grands kalifes Omeyyades, au début du VIII^e siècle.

CHAPITRE XI

LA FORMATION DES CADRES POLITIQUES ACTUELS

(1914-1936)

L'extension de la Grande Guerre aux pays de la péninsule Arabique fut pour tout le Proche Orient un événement capital : elle provoqua en effet la rentrée des pays arabes sur la scène politique et par là-même le début d'une ère nouvelle dont on ne saurait prévoir encore les développements ultérieurs.

1° La Guerre (1914-1918)

Avant de prendre part eux-mêmes à la lutte, les peuples arabes se contentèrent de jouer le rôle passif d'enjeu. L'entrée dans la Grande Guerre de l'Empire Ottoman aux côtés de l'Allemagne transformait en champ d'opérations militaires l'ensemble du pays. Mais sur cette immense étendue, deux régions surtout présentaient un intérêt stratégique majeur : d'un côté, la Basse Mésopotamie qui commandait le Golfe Persique et la route des Indes et de l'autre la Palestine et le Sinaï,



Cl. Serv. des Antiquités

FIG. 121.— Pont sur le Tigre près de Djeziret Ibn Omar (IX^e siècle).

clefs du canal de Suez, artère vitale de l'empire britannique. A l'Est, les Anglais prirent immédiatement l'offensive et occupèrent Bassorah (novembre 1914); à l'Ouest ce furent les Turcs qui, par deux fois, essayèrent de s'emparer du canal et faillirent y parvenir (janvier 1915 et août 1916).

La grandeur du péril couru provoqua chez les Anglais le désir d'y mettre fin une fois pour toutes : il fallait pour cela ruiner définitivement la domination turque dans l'ensemble de la péninsule. Pour ce faire, la sympathie des populations arabes était naturellement nécessaire : de là naquit l'idée de la *révolte arabe*. Après de nombreux pourparlers, l'Angleterre fixa son choix sur le *Chérif Hussein* de La Mecque, dont un des fils, *Fayçal*, se révéla grand homme politique. Les accords de 1916 prévoyaient la libération de tous les peuples arabes jusqu'au Taurus et la constitution, sous une forme mal définie, d'États Arabes plus ou moins autonomes. En même temps, les États alliés définissaient par les accords Sykes - Picot (mai 1916) deux grandes zones d'influence : l'une anglaise au Sud, comprenant la Palestine et la Basse Mésopotamie ; l'autre française au Nord s'étendant sur la Syrie proprement dite et la Haute Mésopotamie avec Mossoul.



Cl. Serv. des Antiquités

FIG. 122. — Fragment de lambris provenant d'une mosquée de Damas, début du XII^e s.
Bel exemple d'art décoratif arabe.

Pour atteindre ces buts, il fallut deux années de guerre et la constitution de deux véritables armées, l'une sur le front mésopotamien, l'autre sur celui de Palestine. La nature des théâtres d'opération, en majeure part désertiques, nécessita un colossal effort d'organisation, supporté surtout par l'Angleterre. Mais des troupes françaises y participèrent également. Quant aux Arabes, sous la conduite de *Fayçal*, conseillé par *Lawrence*, leur axe de marche fut le chemin de fer du Hedjaz, ligne stratégique capitale qu'ils remontèrent de Médine à Damas. Du côté adverse, de forts détachements allemands vinrent aider les armées turques.

La bataille décisive fut livrée en Palestine, autour de Toulkarem (19 septembre 1918) où les lignes germano-turques furent enfoncées par les troupes alliées du général Allenby. La défaite se mua vite en déroute : la prise de Damas (1^{er} octobre 1918) marqua l'effondrement de la domination ottomane. L'armée de Mésopotamie se disloqua à son tour : Mossoul et Alep furent occupés sans résistance.

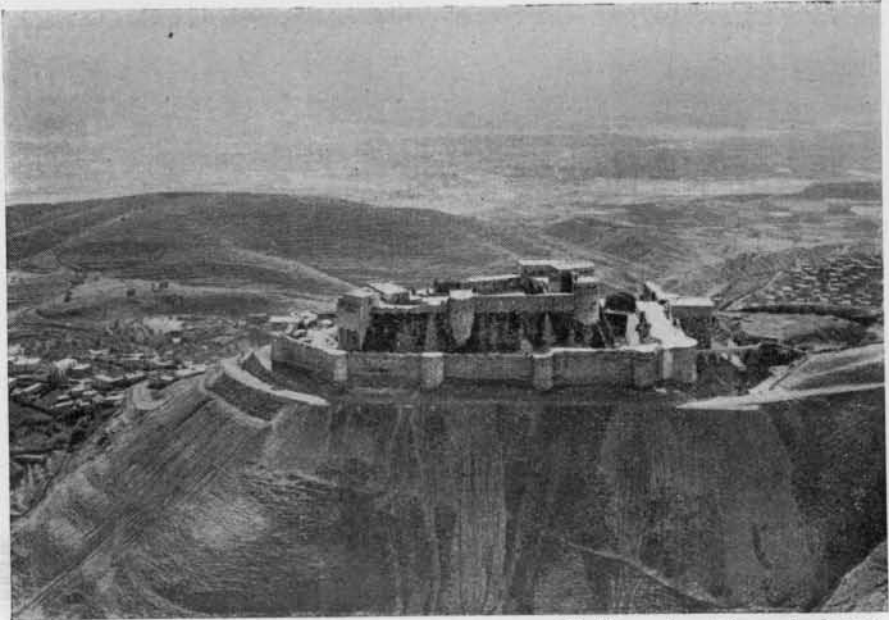
Cl. 39^e escadre aérienne du Levant

FIG. 123.— Le « Crac des Chevaliers ».

Forteresse des Croisés, construite par eux au XII^e et au XIII^e siècle, pour garder la route de Homs à la mer. Prise par le Sultan Beibars en 1268.

2° *La Paix (1918-1920)*

Maîtres incontestés de toute la péninsule, par droit de conquête, les Alliés conçurent diversement son organisation qui devait tenir compte des accords diplomatiques entre les puissances, des promesses envers les peuples et enfin des réactions locales.

A l'idée des zones d'influence résultant des actes de 1916 est substituée sous l'influence prépondérante du Président Wilson, celle d'une tutelle internationale exercée par la *Société des Nations* ; mais cette dernière, ne pouvant administrer directement les territoires, délègue ses pouvoirs à telle ou telle puissance en lui donnant *mandat* de les exercer en son nom. Ce *mandat* n'est qu'une tutelle provisoire qui doit permettre aux nouveaux pays de s'organiser jusqu'à ce qu'ils soient capables eux-mêmes en états pleinement souverains de se gouverner et de défendre leur indépendance.

La France reçut le mandat sur la Syrie et le Liban ; l'Angleterre sur la Palestine, la Transjordanie et l'Irak (1920). La charte de ces mandats tenait compte des engagements pris envers les peuples

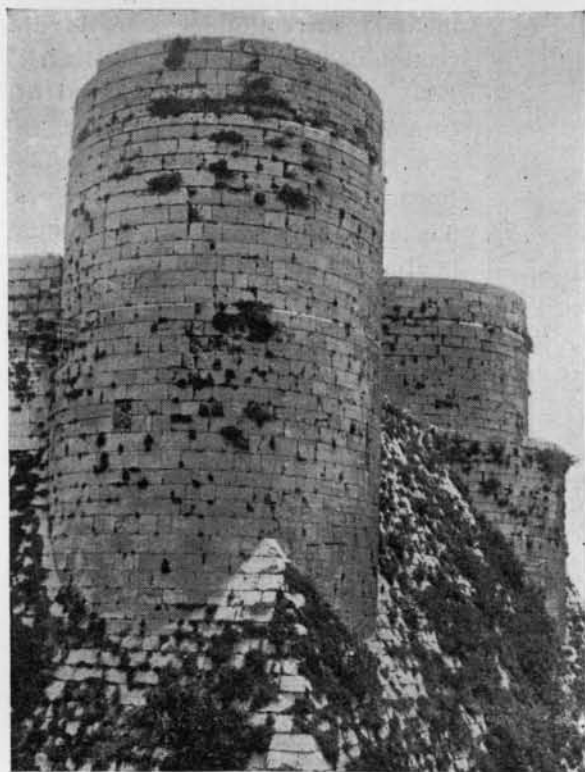


FIG. 124. — Crac des Chevaliers. — Les deux enceintes séparées par le fossé intérieur. — Tour de l'enceinte intérieure.

Cl. Serv. des Antiquités

arabes, ainsi que des droits et libertés des diverses minorités religieuses ou nationales.

En Palestine, la tâche du Gouvernement Anglais est particulièrement difficile du fait de l'engagement pris, par ailleurs, envers les communautés juives internationales de les aider à reconstituer dans le pays de leurs ancêtres un *foyer national* conforme à l'idéal *sioniste* (déclaration Balfour — 1917).

D'autre part, en Arabie même, les *Ouahabites* étaient restés en dehors du mouvement arabe de libération. Repoussant toute intervention des étrangers, fût-elle amicale, leur chef *Ibn Séoud* refusait de reconnaître la souveraineté du Chérif Hussein sur les villes saintes et prétendait à la domination de l'Arabie toute entière.

La France se vit très vite aux prises, dans le Nord avec les Turcs, dont la majorité rejetait le traité de Sèvres signé par le khalife et proclamait à *Ankara* un gouvernement insurrectionnel sous la direction de *Moustafa Kemal* (23 avril 1920). Celui-ci réclamait aussitôt comme pays turcs la Cilicie, le Sandjak d'Alexandrette et tout le Nord de la Djeziré, occupés alors par les troupes françaises, ainsi que le vilayet de Mossoul aux mains des Anglais.

Enfin, dans tout le pays, les populations urbaines énervées par de longues années de privations et de troubles, supportaient difficilement l'occupation étrangère ; dans les campagnes, la notion d'État ayant disparu, chaque communauté avait pris l'habitude de se faire elle-même justice ; l'abondance des armes et des munitions favorisait partout le banditisme que développait aussi la misère, car plus rien ne subsistait



Cl. Cdt. Peyrat

FIG. 125. — Minaret de la mosquée du sultan Sélim à Salhiyeh (Damas). Construite vers 1520.

de la structure économique du pays. On ne saurait donc s'étonner que l'œuvre de reconstruction ait été longue, hasardeuse et difficile et qu'elle ne soit pas encore achevée aujourd'hui.

3° *La formation des États (1928-1936)*

La disparition de l'Empire ottoman laissait les divers pays de la péninsule Arabique à la fois sans traditions politiques et sans limites précises. Le problème de la création des États était donc double : il fallait d'abord fixer les frontières internationales qui leur serviraient de cadres, ensuite décider de l'organisation intérieure de chacun d'entre eux :

a) *Irak.*

L'Irak fut le premier à résoudre ce double problème : pour ses frontières, à l'Est, il hérita de celles de l'Empire ottoman avec l'Iran. Mais au Sud il entra en conflit avec Ibn Séoud, maître du Nejd, et au Nord avec la Turquie. Grâce à l'intervention anglaise ces deux conflits furent résolus favorablement pour l'Irak, le premier en 1922-1923, le second en 1926; contre une partie de la zone montagneuse dans le



Cl. X

FIG. 126. — Fayçal

bassin du Grand Zab, la Turquie abandonna ses revendications sur le vilayet de Mossoul. A l'Ouest enfin, les frontières furent tracées à travers le désert de Syrie d'accord avec la France dès 1920; mais les dernières opérations de délimitation ne prirent fin qu'en 1932, laissant tout le Djebel Sindjar aux Irakiens.

A l'intérieur, le nouvel état s'affermi rapidement grâce à l'autorité de *Fayçal* proclamé roi d'Irak en août 1921. Dès l'année suivante, un traité d'alliance était signé avec l'Angleterre prévoyant l'émancipation progressive du pays. En 1930, l'accord définitif était conclu et au mois d'octobre 1932, à Genève, le royaume d'Irak était reconnu comme état pleinement souverain par l'unanimité des 52 États présents à la S. D. N. A la mort de *Fayçal* (1933), son fils *Ghâzi 1^{er}* lui succédait sans difficultés.

b) *Syrie, Liban.*

Le problème des frontières ne se posait qu'au Nord, mais d'une façon particulièrement dangereuse: par les accords d'Angora (1921), la Cilicie et les avant-monts du Taurus furent rattachés définitivement à la Turquie et la frontière fut fixée à la hauteur du parallèle de Payas au long de la voie ferrée de Bagdad. La Turquie, de son côté, abandonnait toute revendication sur la Syrie Nord en général et sur le *sandjak d'Alexandrette* en particulier, à condition que celui-ci fût doté d'une autonomie respectant les droits de la minorité turque (Traité de Lausanne 1923).

Le problème intérieur était infiniment plus difficile à résoudre: la France ayant refusé de reconnaître le royaume arabe de *Fayçal* à Damas, celui-ci est contraint de se réfugier en Irak (1920); une tentative d'État Fédéral ne réussit pas davantage. Le pays fut alors provisoirement divisé en quatre territoires autonomes: le Liban, la Syrie, le Gouvernement de Lattaquié et le Djebel Druze, tous les quatre sous l'autorité de la puissance mandataire.

En 1936 enfin, l'accord se faisait entre celle-ci et les représentants des peuples syrien et libanais (Traités de 1936). Deux états souverains étaient reconnus: la République Libanaise gardant ses frontières et la République Syrienne englobant tout le reste du pays, y compris le Djebel Druze, le pays Alaouite et le Sandjak d'Alexandrette, étant entendu que ces dernières régions jouiraient d'un régime libéral particulier. Quant aux relations entre la France et les nouveaux

États, traitant désormais d'égal à égal, elles doivent être définies par des traités liant les deux parties.

A peine instauré, ce nouvel équilibre fut menacé par les revendications de la Turquie sur la région d'Antioche. Pour éviter un conflit armé, un régime spécial fut institué en accord avec la Turquie.

c) *Palestine et Transjordanie.*

La frontière délicate se trouvait ici à l'Est et au Sud : la propagande Ouahabite n'épargnait pas plus les tribus transjordanienues que celles du Bas Irak et Ibn Séoud réclamait en outre le port d'*Akaba* sur la Mer Rouge. C'est pour mieux résister à cette pression que l'Angleterre se décida à constituer la Transjordanie en pays indépendant et cette marche frontière fut confiée à l'Émir Abdallah, frère de Fayçal. Par les accords de 1925 et 1927 l'Ouadi Sirhan et les oasis du Djôf ont été laissés au Nejd tandis que la région d'*Akaba* restait sous le contrôle britannique.

A l'Ouest du Jourdain, la Palestine n'est point encore parvenue à une formule politique stable. L'immigration sioniste s'est en effet développée dans des proportions imprévues par suite de la recrudescence générale de l'anti-



FIG. 127. — Ataturk

Cl. X

sémitisme en Europe Orientale et Centrale. La colonisation juive a provoqué une extraordinaire prospérité économique et une rénovation totale du pays, mais elle a également déclenché un très grave conflit avec la masse de la population arabe, conflit qui se traduit par une tension permanente et, périodiquement, par des troubles sanglants.

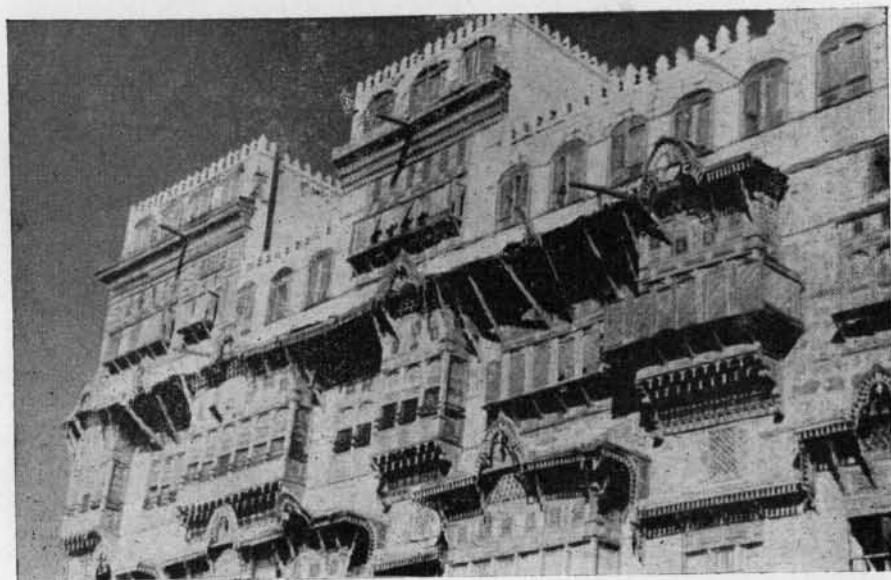
d) *L'Arabie.*

Le royaume du Hedjaz, fondé par le Chérif Hussein n'eut qu'une existence éphémère : dès 1925, il succombait sous la pression des Ouahabites dont le chef Ibn Séoud s'emparait des Villes Saintes, la Mecque et Médine. Depuis lors, le royaume du Nejd, dont la capitale est restée Riyad, a gardé la prépondérance dans toute l'Arabie Centrale. En 1935 il a pris le nom de *Royaume Séoudite* : il s'étend d'une mer à l'autre et déborde au Nord sur le désert de Syrie. Seul, l'antique Imamat du *Yémen* a réussi à conserver son indépendance. Quant aux autres sultanats arabes — *Koweït*, *Oman* et *Hadramaout* — ils sont, tous, plus ou moins, sous l'influence de l'Angleterre qui occupe effectivement le territoire d'*Aden* et les îles *Bahrein*.



Ct. Cdt. Peyrat

FIG. 128. — Beyrouth. Résidence du Haut-Commissaire de la République Française



Cl. H. Charles, s. j.

FIG. 129. — Djeddah, Maison à moucharabieh.

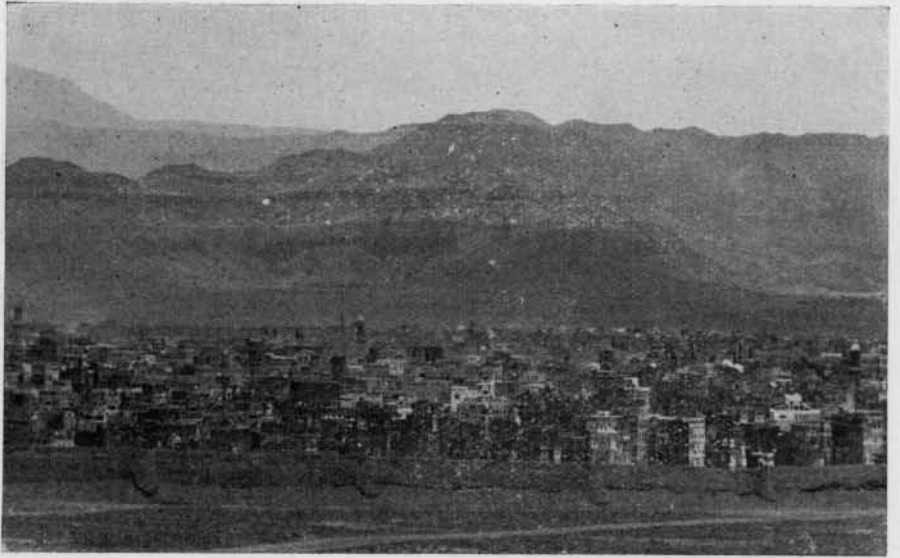
CHAPITRE XII⁷

L'ARABIE (1)

I. GÉNÉRALITÉS.

L'Arabie forme à elle seule une masse continentale, couvrant plus de 3 millions de km.², soit 6 fois la superficie de la France, 300 fois celle du Liban. Du désert de Syrie à Aden, on compte plus de 2.300 km. Mais cet espace reste très peu peuplé : il compte de 5 à 6 millions d'habitants seulement, soit à peine 2 au km.². C'est que les conditions climatiques sont particulièrement hostiles à l'homme : située à cheval sur le Tropique, l'Arabie a pour voisins d'une part le Sahara, de l'autre l'Iran méridional, soit deux déserts ; les mers fermées qui la bordent, mer Rouge et golfe Persique, sont surchauffées et n'apportent aucune détente au climat, ni rafraîchissement,

(1) Nous remercions le Père Charles d'avoir bien voulu nous fournir presque toutes les vues de ces chapitres.



Cl. H. Charles, s. j.

FIG. 130-131. — Sanaa. Vue d'ensemble sur la ville et les coulées rhyolitico-basaltiques.
— Style architectural local.

ni l'humidité. Seules de rares régions échappent à l'emprise désertique, ce sont les pays montagneux extérieurs, tournés vers l'Océan Indien et qui reçoivent les derniers effluves de la mousson : Yémen, Hadramaout et Oman ; c'est l'*Arabie Heureuse* s'opposant à l'*Arabie Déserte* ou *Pétrée*. Mais, même dans ces pays privilégiés, la chaleur demeure accablante et l'altitude seule permet le développement d'une civilisation stable. Quant aux régions côtières de l'Arabie, elles comptent au rang des plus déshéritées du globe.

Ces conditions naturelles, exceptionnellement sévères, ont imposé à l'économie du pays ses caractères particuliers. Nulle part, sauf au Yémen, on ne trouve des pays de vie sédentaire assez étendus pour se suffire à eux-mêmes. Partout, c'est la vie nomade qui est de règle, avec son complément indispensable, la vie d'oasis : la tente bédouine au désert d'une part, la cité-oasis et sa palmeraie de l'autre, sont les deux pôles entre lesquels oscille toute la vie de l'Arabie. Si les tribus nomades ont pour elles la force du nombre, c'est pourtant aux sédentaires des oasis que revient la prédominance politique. Toute construction d'état ne peut s'appuyer que sur eux ; de là le rôle historique de petites villes telles que Médine ou La Mecque, Riyad ou Haïl.

La pauvreté foncière de l'Arabie explique qu'elle soit entrée tard dans l'histoire, très longtemps après les pays qui l'entourent, Syrie, Égypte ou Mésopotamie ; il faut attendre l'Islam pour qu'elle joue un rôle de premier plan. Presque jamais d'ailleurs, elle n'a réussi à atteindre l'unité ; sa structure géographique s'y oppose, avec son absence de centre naturel et ses îlots de vie perdus au milieu des déserts ; le régime social ne s'y prête pas



Cl. H. Charles, s. j.

FIG. 132. — Type de Yéménite.



Cl. P. Lamare



FIG. 133-134.
Village du Yémen.
Guerriers yéménites.

Cl. H. Charles, s. j.

davantage, avec la prépondérance des nomades et l'organisation par tribus. L'Arabie, de tout temps, fut le pays du particularisme et de l'anarchie. Avant guerre, elle relevait théoriquement de l'Empire Ottoman ; mais en fait, la souveraineté du Sultan ne s'étendait qu'aux deux sanctuaires, Médine et La Mecque, dont la protection était un de ses plus hauts titres religieux. Pour assurer celle-ci et faciliter le pèlerinage, une voie ferrée spéciale avait même été construite de Damas à Médine (1). Partout ailleurs, chefs et tribus étaient en fait indépendants.

Pendant la guerre, ce fut de La Mecque que partit le mouvement de la révolte arabe (1916) avec le Chérif Hussein et son fils Fayçal. Mais l'après-guerre vit un retournement total de la situation ; la dynastie chérifienne fut renversée et la suprématie passa à un prince de l'intérieur : *Ibn Séoud*, sultan du Nejd, appuyé par le mouvement Ouahabite.

Devenus maîtres du Nejd, les Ouahabites fondèrent en quelques années un vaste empire qui menaça même un moment la Syrie et l'Irak. Vaincue par les troupes égyptiennes de Méhémet Ali, la domination ouahabite s'écroula, mais la secte survécut dans l'intérieur jusqu'au jour où Ibn Séoud la ressuscita comme puissance politique. Maître de Riyad, il parvint à unifier le Nejd et à enlever l'Hassa aux Turcs (1913). Après guerre, il s'empara tour à tour du Hedjaz et des villes saintes (1924-1925), puis de l'Assir (1926) ; au Nord, il annexait le Djôf et poussait jusqu'aux frontières de la Transjordanie. Ainsi s'est constitué un vaste empire arabe qui a pris le nom de *Royaume de l'Arabie Séoudite*.

II. GÉOGRAPHIE RÉGIONALE

1° *L'Arabie Séoudite.*

Elle a son centre dans le Nejd, berceau et foyer du Ouahabisme. C'est une vaste table de roches cristallines, recouverte sur les bords Nord et Est par des roches sédimentaires récentes. En de

(1) Cette voie ferrée du Hedjaz, détruite pendant la guerre, ne fonctionne plus que de Damas à la frontière sud de la Transjordanie.

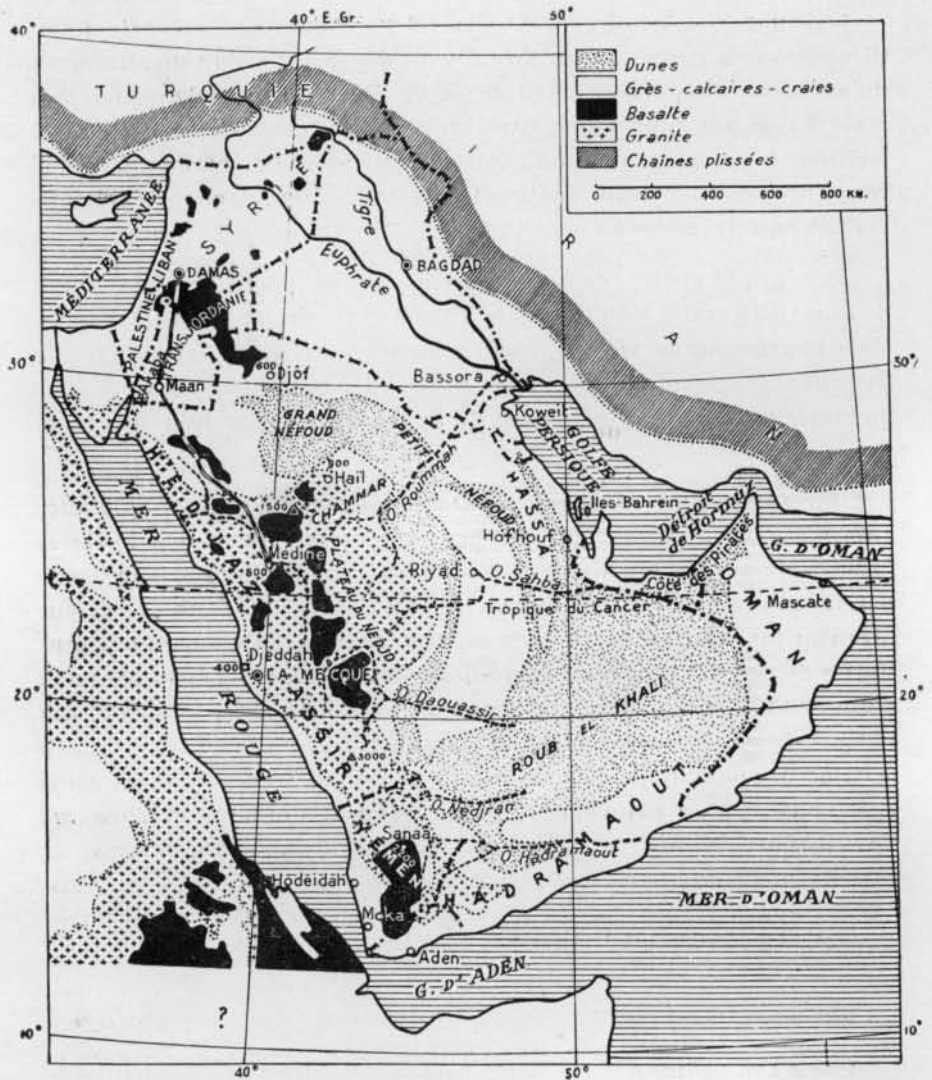


FIG. 135. — Géographie physique de l'Arabie.

nombreux endroits, des nappes volcaniques se sont surimposées à ce relief.

L'altitude moyenne se tient entre 500 et 1.000 m. et les montagnes atteignent jusqu'à 1.500 m. (Djebel Chammar). Cette élévation générale modère les chaleurs estivales et provoque la condensation des derniers nuages venus de la mer. De là des précipitations relativement régulières qui entretiennent des pâturages et alimentent quelques oasis; les plus importantes sont *Hail* et *Riyad* (20.000 h.), capitale d'Ibn Séoud.

La population du Nejd (800.000 environ) est essentiellement nomade et le Ouahabisme y domine; c'est le cœur de la puissance Séoudite.

A l'Ouest, tout au long de la mer Rouge, du golfe d'Akaba au sud de La Mecque, s'étend le *Hedjaz*. C'est le rebord relevé du plateau Arabique, où dominent les roches cristallines. Il tombe en brusques falaises sur la côte, mais sa situation en latitude n'y permet que de rares pluies. Le Hedjaz est donc un pays de roches brûlées du soleil, stérile et désolé dans l'ensemble. C'est pourtant là que se sont établies les deux plus grandes villes d'Arabie: *Médine* (20.000 h.) et *La Mecque* (60.000 h.). Oasis et cités caravanières à l'origine, elles sont devenues les villes saintes de l'Islam. C'est du pèlerinage qu'elles vivent, comme d'ailleurs tout le pays et son port: *Djeddah*. La population (600.000 h.) est en majorité sunnite.

Au Sud de La Mecque, le relief se relève rapidement et le socle cristallin monte jusqu'à 3.000 m. En même temps, l'influence de la mousson indienne commence à se faire sentir. Ce pays difficile, mais relativement fertile, c'est l'*Assir*. Peuplé d'environ 800.000 h. presque tous Sunnites, il reconnaît aujourd'hui la suzeraineté du Nejd.

Vers l'Est les plateaux du Nejd s'abaissent; ils viennent mourir en une côte plate, tout au long du Golfe Persique. La nature du sol, formé de sédiments récents et perméables y permet la constitution de nappes d'eau souterraines à faible profondeur: c'est le « pays des puits », *El Hassa*. De multiples oasis y prospèrent, dont la plus importante — Hofhouf, — dépasse 30.000 h. Le pays, qui compte aujourd'hui 500.000 h., a joué jadis un certain rôle historique; du X^e au XII^e siècle, il fut le centre de l'état Carmathe



Cl. H. Charles, s. j.

Fig. 136. — Aden et son arrière-pays montagneux.

qui menaça plusieurs fois le khalifat de Bagdad. Il y vit encore plus de 100.000 Carmathes. Le restant de la population est sunnite.

Enfin, à l'extrême Sud de l'Arabie Séoudite, s'étend l'immense *Roub el Khali*, la « Demeure du Vide », désert de sable presque absolu, encore peu connu et qui couvre près du quart de l'Arabie toute entière. Il n'est parcouru que de rares tribus nomades, si misérables et si arriérées qu'elles ne connaissent encore, il y a quelques années, que des armes et des outils de pierre. Restées longtemps païennes, leur conversion à l'islam est récente.

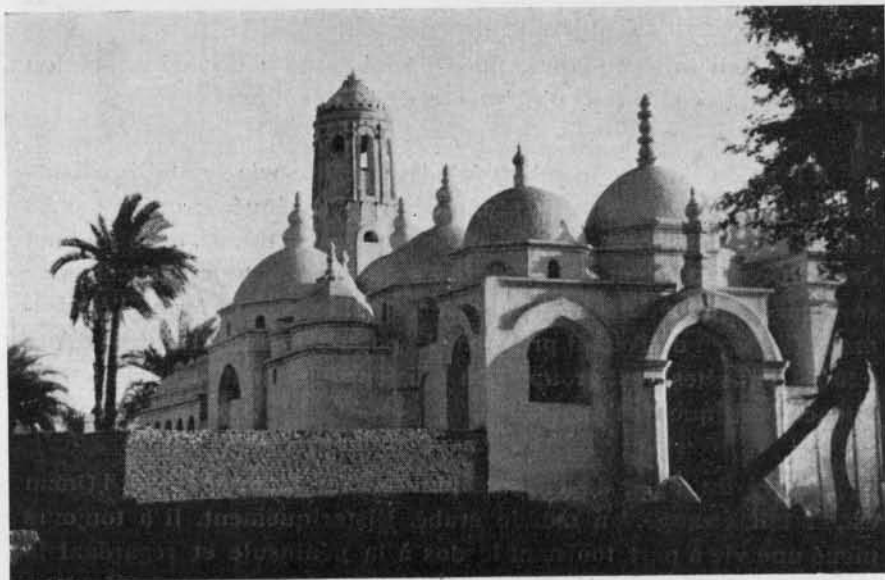
2° Les pays périphériques.

Pays de montagnes et pays sédentaires, ceux-ci ont pu garder leur indépendance vis-à-vis de l'Empire intérieur Ouahabite. Mais ce n'a été le plus souvent que pour l'abdiquer devant l'Angleterre, maîtresse

des mers. Ces pays ont d'ailleurs [toujours été plus ou moins sous l'influence des contrées voisines: Abyssinie, Perse ou Inde.

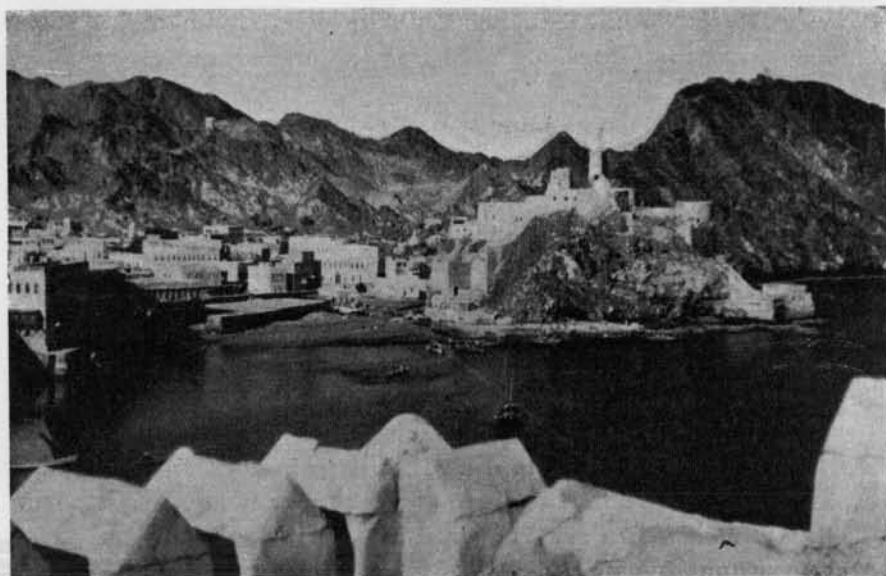
Le *Yémen* est le plus important. Bastion extrême du continent Arabique, le socle cristallin y est porté à plus de 3.000 m. de hauteur. Des coulées volcaniques s'y ajoutent encore, si bien que certains sommets approchent 4.000 m. La mousson y apporte des pluies abondantes et le climat y est exceptionnellement sain. La civilisation fondée sur l'irrigation et la culture intensive s'y est développée de bonne heure: le *Yémen* fut le centre de l'Arabie préislamique. Il a toujours conservé, depuis lors, son indépendance, qui se manifeste aujourd'hui dans l'ordre religieux; il forme en effet un imamat chiite (zeidite) indépendant. La population, relativement considérable (1.500.000), compte un million de zeidites et près de 150.000 juifs. La capitale, *Sanaa* est située sur les hauts plateaux, à plus de 2.200 m. d'altitude. *Hodeidah*, sur la Mer Rouge, principal port du pays, exporte surtout du café (Moka).

Grâce à son relief impraticable, le *Yémen* proprement dit a



Cl. H. Charles, s. j.

Fig. 137. — Lahej, près d'Aden. Mosquée de style hindou.



Cl. H. Charles, s. j.

FIG. 138. — Mascate.

conservé son indépendance, mais l'Angleterre a occupé sa région méridionale avec le port d'*Aden*, clef de la Mer Rouge.

A l'Est du Yémen, le relief s'abaisse et le socle cristallin disparaît sous une table calcaire profondément disséquée par les ouadis descendant des monts du Yémen ; le plateau est désert, mais au fond des vallées jaillissent de très grosses sources, autour desquelles se sont développées de belles oasis. L'ensemble du pays forme l'*Hadramaout* du nom de l'ouadi principal. La population, relativement dense (250.000 Sunnites), est groupée en plusieurs sultanats soumis à l'influence politique de l'Angleterre.

Séparé du reste de l'Arabie par tout le Roub el Khali, l'Oman est, en fait, étranger au monde arabe. Historiquement, il a toujours mené une vie à part, tournant le dos à la péninsule et regardant la mer : ses sultanats ont joué à certains moments un grand rôle dans la civilisation et leur influence s'est étendue jusqu'à l'Inde et l'Afrique Orientale. Le particularisme religieux s'y affirme également, le



Cl. H. Charles, s. j.

FIG. 139. — Mascate, marchands de poissons.

Kharidjisme Ibadite² étant prédominant (350.000 Ibadites sur un total de 500.000 h.). Mascate est le principal centre. L'influence anglaise y est prépondérante.

C'est également celle-ci qui règne tout au long du *Golfe Persique*, l'Hassa mis à part. Les divers pays qui s'y succèdent sont d'ailleurs d'une stérilité presque totale et c'est de la mer que les habitants tirent presque toutes leurs ressources. La *côte des Pirates* ou « Trucial Oman », compte à peine 80.000 h., qui vivent surtout de la pêche, depuis que les Anglais ont mis fin à la piraterie (1853). Les îles *Bahreïn*, plates et à peine détachées du continent, sont aujourd'hui le principal centre de la récolte des perles (100.000 h.); enfin le sultanat de *Koweit* (40.000 h.) forme une sorte d'état tampon entre le Nejd et l'Irak (1).

Telles sont les différentes régions de cette terre d'Arabie qui impose à la vie humaine des conditions si particulières et presque

(1) Tout récemment d'importants gisements de pétrole ont été découverts en ces régions. Ils commencent dès maintenant à être exploités.

toujours si hostiles. Si elle a joué un grand rôle dans l'histoire, elle le doit non à ses ressources propres, qui sont minimes, mais aux qualités exceptionnelles des hommes qu'elle forme. Seulement ceux-ci, s'ils réussissent, l'abandonnent pour des pays plus heureux ; aussi après chaque brève période de puissance et d'éclat, l'Arabie retombe à sa destinée naturelle, qui est toute de vie hasardeuse et pénible, étroite et anarchique.



Cl. H. Charles, s. j.

FIG. 140. — Cabotage sur le Chatt el Arab

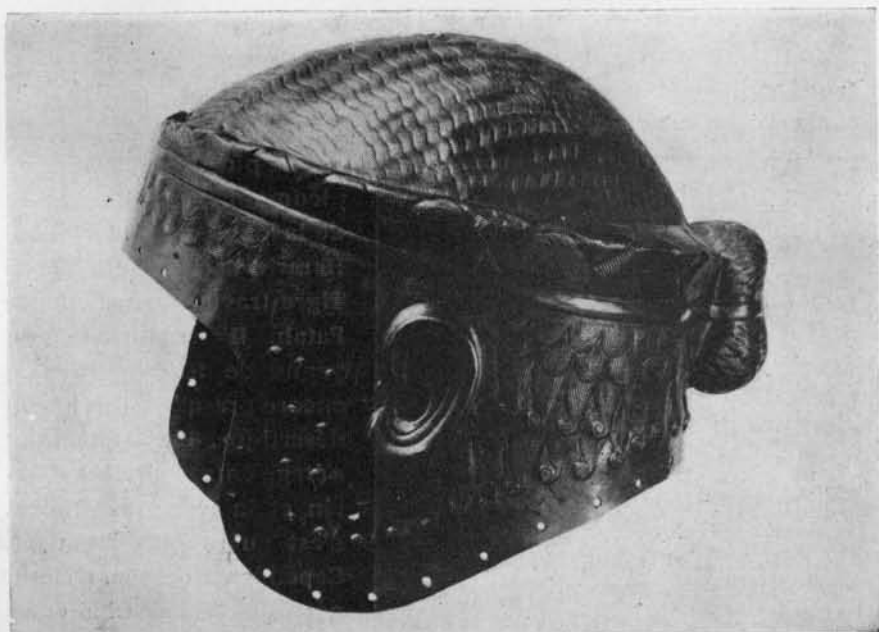


FIG. 141.— Casque en or de la tombe royale d'Our (3.000 av. J.-C.).

CHAPITRE XIII

L'IRAK

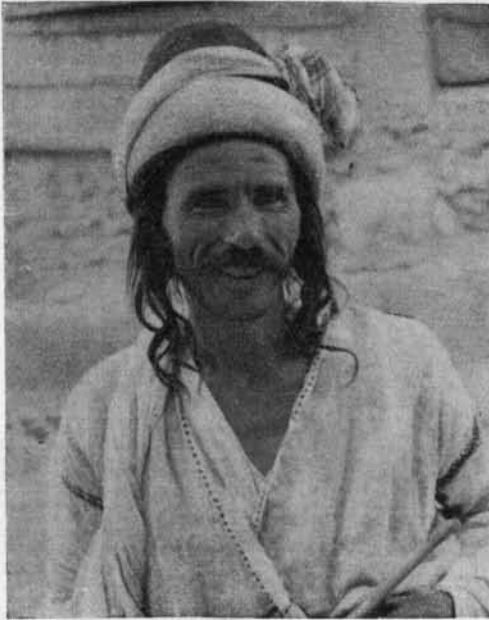
1° STRUCTURE ET RELIEF

L'Irak a une superficie de 565.000 km.², soit celle de la France ou 56 fois celle du Liban. De la frontière turque au Golfe Persique, il mesure 1.000 km. et de Routba aux montagnes d'Iran 700.

Il possède, au NE, un pays montagneux et relativement humide, le *Haut Irak*, composé d'un tronçon des chaînes du Zagros et des plaines de piedmont, traversées par un faisceau de longs plis étroits, parallèles à la direction générale des hauts massifs. Le *Bas Irak*, formé des régions basses et plates, se divise en un *plateau désertique*, prolongement du Hamad syrien, et en une *plaine deltaïque*, humide et marécageuse, la *Basse Mésopotamie*, traversée par les eaux divagantes du Tigre et de l'Euphrate.

a) *Le Haut Irak*. Le pays plissé irakien se moule sur les grandes lignes du Taurus et du Zagros ; d'une orientation Ouest-Est dans le

Sindjar, il passe peu à peu à l'orientation] Nord-Ouest Sud-Est, qu'il conserve jusqu'au Golfe Persique.



Cl. P. Remonnay

FIG. 142. — Type de Yézidi du Sindjar.

La plus basse plaine de piedmont s'étend au pied de la longue ride des Djebel Hamrin et [Makhoul, que le Tigre traverse au défilé de Fatah. D'une altitude moyenne de 100 m., elle est encore presque entièrement désertique. La seconde, qui s'étage entre le Djebel Hamrin et la ride de Kirkouk, n'est guère plus favorisée. Cependant quelques rivières pérennes (Taouk Chai et Ak Sou) y entretiennent déjà un peu de vie sédentaire.

La dernière plaine, au contraire, au pied même des montagnes, forme le cœur du Haut Irak. Bien arrosée et parcourue de fortes rivières, telles que la Dyala et les deux Zab, elle fut de tout temps un centre de peuplement important ; l'abondance des *tells*, buttes artificielles constituées en grande partie par l'amoncellement des



FIG. 143. — Le tell d'Our, dégagé de son manteau de terre, avec ses temples du Dieu de la Lune et de la Justice (début du III^e millénaire).

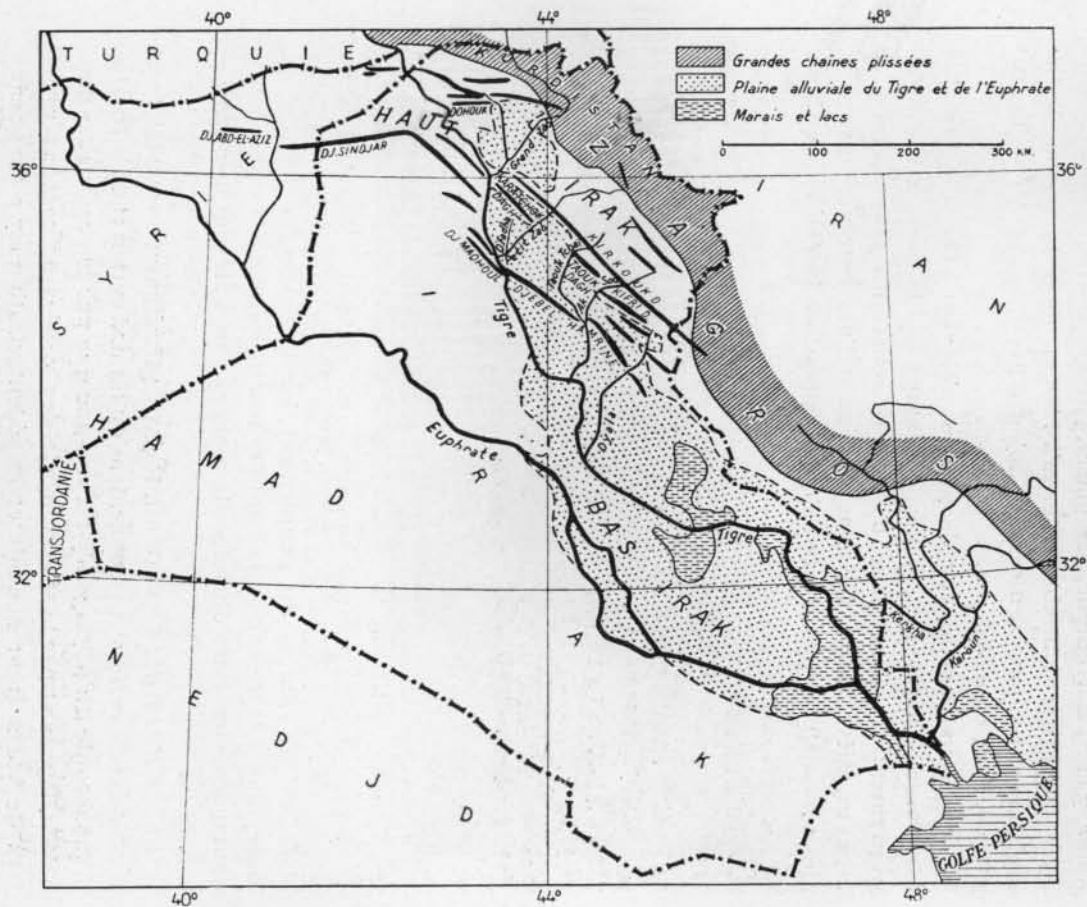


FIG. 144. — Les grands ensembles géographiques de l'Irak : le plateau du Hamad, le faisceau de plis parallèles au Zagros, la plaine alluviale du Tigre et de l'Euphrate.

ruines de cités antiques (ainsi le tell dont ont été dégagés les temples d'Our), montre le rôle qu'elle joua dans l'antiquité. La partie comprise entre le Tigre et le Grand Zab correspond à l'antique *Assyrie*; la plaine y est interrompue, par places, par des chaînons montagneux isolés, qui peuvent atteindre jusqu'à 1.300 m. dans la région de Dohouk. Les principaux centres sont aujourd'hui Mossoul, Altoun Keupri et Erbil, l'ancienne Arbèles.

Au-dessus de cette série de plaines, s'élèvent, avec une brutalité saisissante, les grandes chaînes du Zagros, qui forment le Kurdistan proprement dit. Constituées, dans leurs reliefs les plus accusés, de larges massifs calcaires dépassant 2.000 m. et d'une extrême sauvagerie, elles comportent cependant quelques dépressions intérieures, qui sont



Cl. J. Weulersse

FIG. 145. — Altoun Keupri, petite ville du Kurdistan.

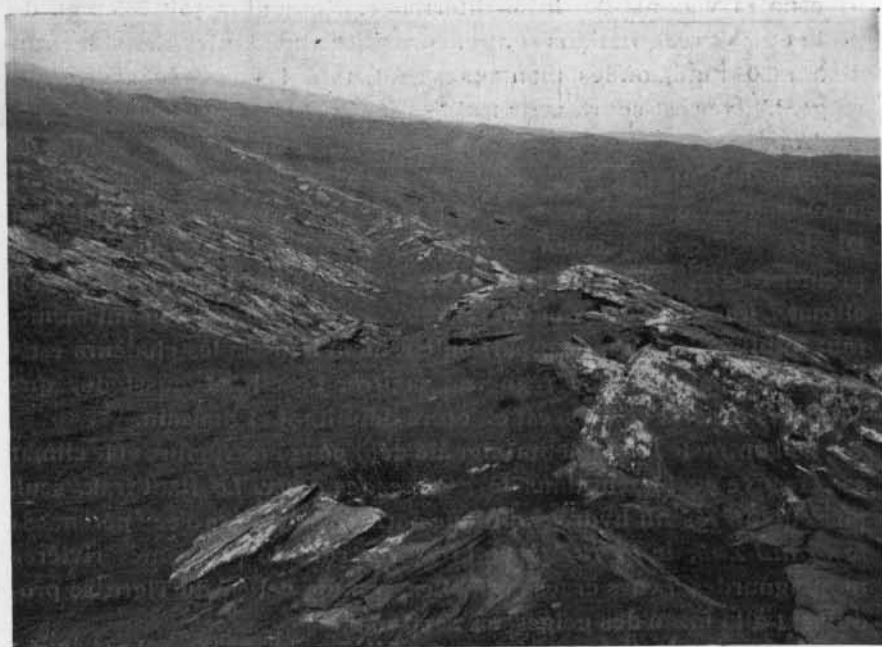
devenues les centres du peuplement kurde : Amadia, Revandouz, Souleymanié et Halebja. A la frontière iranienne, enfin, les plus hautes montagnes, couvertes de neige six mois par an, s'élèvent jusqu'à plus de 3.500 m.

b) *Le Bas Irak*. Vers l'Ouest, le pays plissé passe insensiblement au *plateau désertique*, prolongement du Hamad syrien et de la Djeziré. La monotonie du paysage n'y est rompue que par le passage des deux grands fleuves et par le réseau fossile des vallées affluentes. C'est un pays de vie surtout nomade et la sédentarisation n'y a été possible qu'au long des fleuves.

La Basse Mésopotamie, au contraire, la Babylonie antique, est un pays plat et marécageux : c'est la plaine deltaïque construite au cours des millénaires par le Tigre et l'Euphrate. A partir de Samarra et de



Ct. L. Dubertret



Ct. J. Weulersse

FIG. 146-147. — Plissements à l'Est de Kirkouk. En haut, voûte calcaire formant le cœur du pli; en bas, basses collines argilo-gréseuses correspondant à son enveloppe.

Falloudja, en effet, les deux fleuves coulent entre leurs propres alluvions. Ils convergent d'abord vers la région de Bagdad, où quelques-uns de leurs bras se rejoignent. Mais, tandis que l'Euphrate continue à longer le bord du Hamad, le Tigre s'écarte pour se rapprocher de la région montagneuse ; puis il est refoulé par les alluvions du Karoun ; la jonction définitive avec l'Euphrate se produit seulement en amont de Bassorah. D'immenses marécages accompagnent les deux fleuves. Enfin, le dernier tronçon, commun, le *Chatt el Arab* est un véritable bras de mer, que les marées du Golfe Persique balayent chaque jour.

2° LE CLIMAT ET LES EAUX

Par suite de son caractère continental très accentué, le climat de l'Irak est, dans son ensemble, dur et pénible.

Le pays, en effet, est presque entièrement ceinturé de montagnes ou de déserts et le Golfe Persique — mer torride et continentale — ne lui apporte aucun adoucissement notable.

Comme pour la structure, deux régions s'opposent : au Nord, le *Haut Irak* jouit encore d'un climat relativement humide ; le relief contribue à y maintenir une pluviosité suffisante, grâce aux dépressions hivernales venant de la Méditerranée. Mossoul reçoit 315 mm. de pluie et les précipitations sont encore plus abondantes dans le Kurdistan (500 mm.), où les montagnes sont, tous les ans, recouvertes de neige. L'hiver est court, mais froid ; l'été long et très chaud.

Tout le reste du pays est soumis au climat désertique : moins de 250 mm. de pluie par an et même moins de 100 sur les bords du Hamad ; la chaleur augmente vers le Sud et l'hiver, encore très marqué en Djeziré, s'efface de plus en plus. Quant à la Basse Mésopotamie proprement dite, les conditions locales influent fâcheusement sur son climat. L'humidité qu'exhalent les fleuves, les marais et le sol lui-même, tout imbibé d'eau, rendent particulièrement lourdes les chaleurs estivales et le paludisme y règne en maître. Le climat, aussi dur que celui des déserts voisins, est en outre débilitant et malsain.

Le contraste fondamental signalé déjà pour la structure et le climat se retrouve également dans le *régime des eaux*. Le Haut Irak, seul, possède un réseau hydrographique normal, aux cours d'eau pérennes : le *Grand Zab*, le *Petit Zab* et la *Dyala* sont de puissantes rivières montagnardes. Leurs crues annuelles, comme celles du Tigre, se produisent à la fonte des neiges, en avril-mai.

En Djeziré, les oueds venus du Sindjar se perdent en des lagunes saumâtres et de même ceux qui descendent du Hamad vers l'Euphrate.



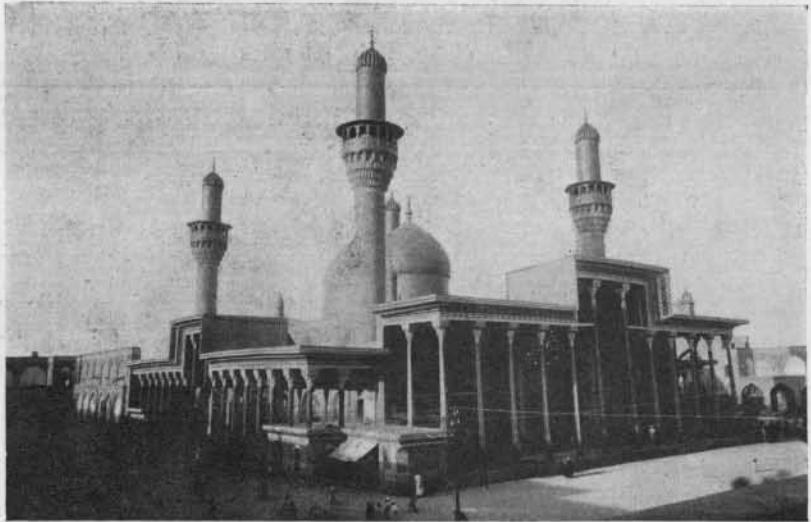
Cl. Eldorado Studio, Bagdad

FIG. 148-149. — L'irrigation en Irak : barrage d'El-Kout ; datteraie avec ses canaux de distribution.

Mais les vallées mortes de ces derniers restent si nettement marquées qu'elles ont donné à l'ensemble de la région le nom d'Oudian, c'est-à-dire de pays des Oueds. La Basse Mésopotamie, enfin, possède un régime tout à fait exceptionnel, dû à la surabondance et au défaut d'écoulement des eaux, qui divaguent sur leurs propres alluvions. Barrages et canaux contenaient jadis le flot des crues. Depuis leur abandon, les eaux sont redevenues maîtresses du pays.

3° LES POPULATIONS

L'Irak compte environ 4.000.000 h.; sa densité totale, très faible, est de 7 h. au km². Si l'on ne tient pas compte des étendues désertiques, la population reste encore très clairsemée; même le long des fleuves, l'occupation humaine demeure assez lâche.



Cl. X.

FIG. 150. — Mosquée « Kazimein », édifice datant de l'an 908 de l'hégire.
(1530 de l'ère chrétienne).

Cette population est en outre très hétérogène, se divisant en communautés religieuses ou linguistiques rivales. Les Chiites forment la majorité (1.500.000 environ). Ils sont les maîtres de la Basse Mésopotamie, où s'élèvent leurs villes saintes : *Nedjef* et *Kerbela*, près des lieux qui virent le martyr d'Ali et de son fils Hussein, *Kazimein* aux portes de Bagdad et *Samarra* sur le Tigre.

Les Sunnites viennent ensuite (1.400.000), mais ils sont eux-mêmes



Cl. J. Weulersse

FIG. 151. — Kerbela, ville sainte chiïte. Au centre, la mosquée; dôme doré, minarets ornés de faïences.

divisés par la race et par la langue : *Sunnites arabes*, qui se trouvent surtout dans les villes, où ils forment l'élite gouvernementale ; *Sunnites turcs*, reste de l'occupation ottomane dans le Nord, et surtout *Sunnites kurdes*, dans tout le Haut Irak (600.000).

Les Kurdes sont des populations montagnardes, parlant une langue particulière d'origine indo-européenne et parente du Persan ; mais celle-ci est restée jusqu'à ces temps derniers une langue uniquement parlée, ce qui explique la multiplicité des dialectes, variant de vallée à vallée.

Au point de vue social, les Kurdes sont demeurés fidèles au régime tribal. La plupart sont sédentaires et vivent en villages, mais beaucoup pratiquent encore le nomadisme de montagne, grimant l'été sur les hauts pâturages pour redescendre l'hiver dans les plaines. Le Kurdistan, patrie des Kurdes depuis le moyen âge, est aujourd'hui divisé entre l'Irak, la Perse et la Turquie. On retrouve en outre des Kurdes disséminés dans tout le proche Orient, où ils furent de tout temps employés comme mercenaires. Leur plus illustre compatriote fut *Saladin*.

Les Juifs (80.000) forment de puissantes communautés urbaines à Mossoul, Bassorah et surtout à Bagdad (65.000), où ils jouent un rôle prépondérant dans le commerce.

Les Chrétiens, aussi nombreux (80.000), sont par contre très divisés :

en dehors des villes, on les trouve surtout dans la région Nord, aux alentours de Mossoul, où ils sont les restes de très vieilles églises datant même du début du Christianisme (églises nestorienne et monophysite).

Parmi ceux-ci, il faut faire une place à part aux *Assyro-Chaldéens*. De rite nestorien, ils formaient avant la guerre, en Turquie, une communauté autonome sous la direction de leur patriarche. Leur centre était dans les montagnes du Taurus Arménien. Ayant pris parti pour les Alliés pendant la guerre, ils durent, pour échapper aux représailles turques, quitter leur pays et parvenir à rejoindre l'armée anglaise de Mésopotamie (1917). Ils furent d'abord utilisés comme mercenaires, mais l'État Irakien ne pouvait tolérer la présence de ces étrangers armés sur son territoire. Ils furent donc désarmés et depuis lors on cherche à les réinstaller comme agriculteurs, mais sans grand succès (troubles de Kirkouk en 1924 et révolte de 1933 au Nord de Mossoul). Un certain nombre d'entre eux ont préféré émigrer à nouveau et se sont réfugiés en Syrie.

Un autre groupe original est celui des *Yézidis*, plus connus sous le nom populaire d'« adorateurs du diable ». Leur secte, musulmane à l'origine, s'est enrichie de tant d'apports étrangers, qu'elle est devenue une religion à part. Au nombre de 25 à 30.000, les Yézidis occupent principalement le Sindjar et l'Est de Mossoul, où se trouve leur sanctuaire. Par la langue, ils se rapprochent des Kurdes.

4^o LA VIE ÉCONOMIQUE

L'Irak est essentiellement un pays agricole ; les 8/10 de sa population sont des ruraux et le pays tout entier, villes comprises, vit de l'*agriculture*. Deux types d'économie s'imposent : celle du Haut Irak, fondée sur la culture sans irrigation des céréales et celle du Bas Irak, basée exclusivement sur l'irrigation et la culture du palmier-dattier. Toute la Basse Mésopotamie, à partir de Bagdad, n'est qu'une vaste palmeraie le long des fleuves et des canaux, et les dattes tiennent le premier rang parmi les exportations. L'élevage apporte un appoint intéressant et l'exportation des laines et peaux vient en valeur immédiatement après celle des dattes et des céréales.

Élevage et agriculture sont pourtant encore très archaïques et la structure sociale s'oppose au progrès ; la plus grande partie des terres cultivées appartient à de grands propriétaires et les classes rurales ne sont point encore sorties de leur profonde et séculaire misère. Le nomadisme (près de 500.000 nomades arabes et kurdes, soit 1/5 de la population totale) est également contraire à toute mise en valeur effective et les efforts faits en faveur de la sédentarisation n'ont pas toujours été heureux.

L'*industrie*, excepté celle du pétrole, est en fait inexistante, par défaut tant de matières premières que de capitaux et de main-d'œuvre. Le vieil artisanat local est partout en décadence et la presque totalité

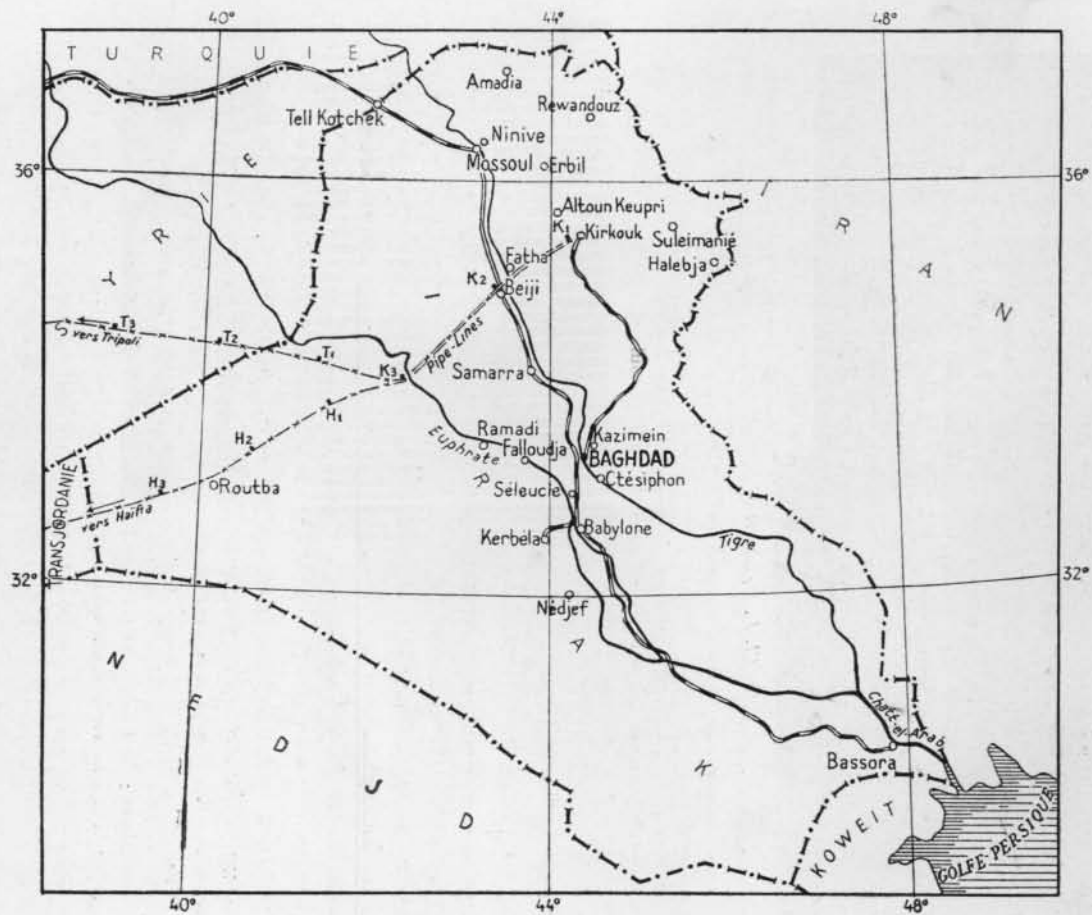


FIG. 152.— Grands centres et voies de transport de l'Irak.



(a) Cl. L. Dubertret



(b) Cl. L. Dubertret

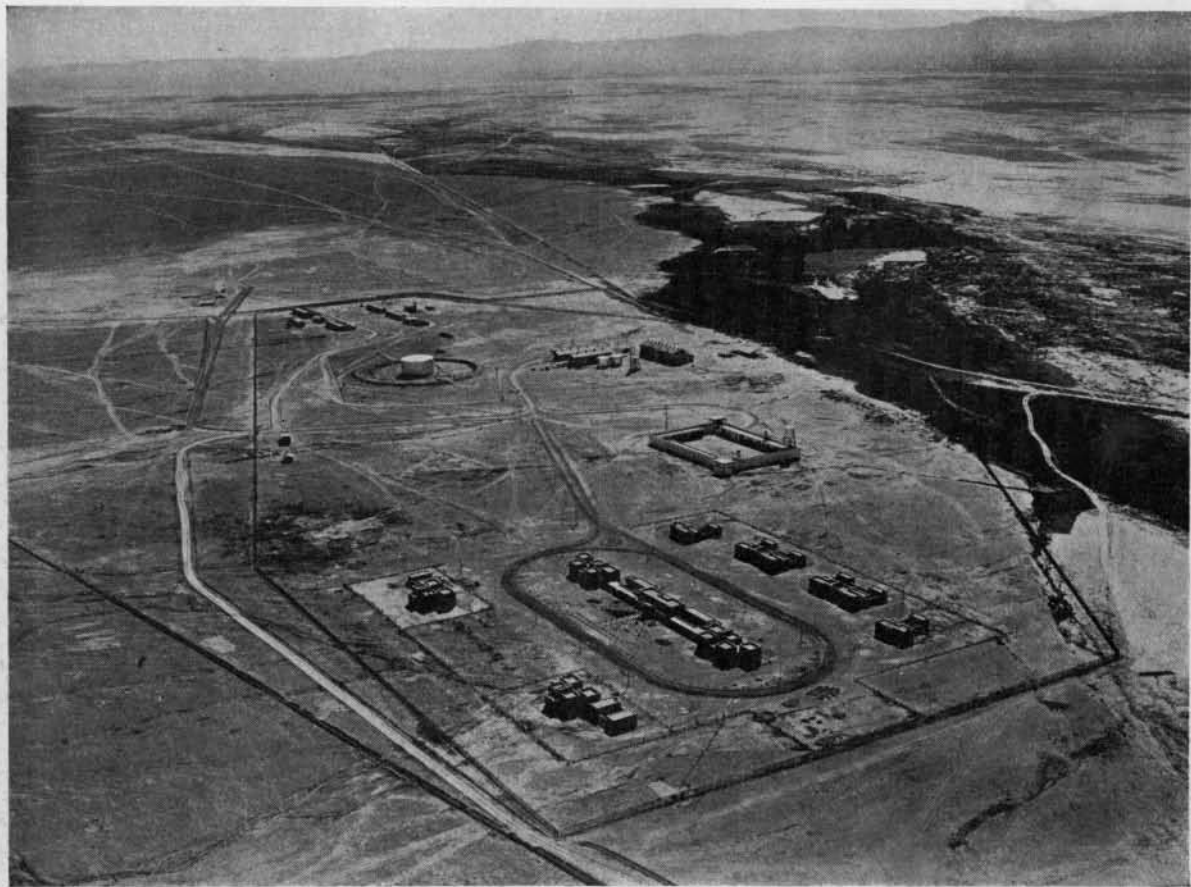


(c) Cl. X.

FIG. 153. — Baba Gourgour (Kirkouk) :
a, Dégagements d'hydrocarbures gazeux enflammés, dits « feux éternels » ; b, Suintements de pétrole ; c, éruption du pétrole à la découverte ; d, Usine pour traitement du pétrole brut à sa sortie des sondes.



(d) Cl. Eldorado Studio, Bagdad



Cl. 39^e escadre aérienne, Levant

FIG. 154. — La station de pompage T 4, située entre Homs et Palmyre (Syrie), en plein désert. Construite selon un plan commun à toutes les stations des deux lignes, elle comprend, outre la salle des pompes et les habitations, un fortin dans lequel le personnel pourrait se réfugier en cas d'attaque par les tribus nomades.

des produits manufacturés vient de l'étranger : [Europe, Etats-Unis et depuis peu, Japon.

Par contre, l'extraction du *pétrole* a pris récemment une extension considérable : les gisements de *Kirkouk*, prolongement de ceux de la Perse Méridionale, se sont révélés être parmi les plus riches du monde.

Le pétrole se trouve accumulé dans les couches poreuses de certains plis irakiens, retenu emprisonné sous des couches imperméables. Pour l'exploiter, on perce la couverture au moyen des sondages et le pétrole jaillit. Le débit est réglé selon les besoins.

Les recherches de pétrole en Irak ont commencé pratiquement en 1927, à la suite des travaux d'une mission géologique envoyée en 1925/26. Dès octobre 1927, le sondage de Baba Gourgour (près de Kirkouk) entraînait violemment en production, ayant atteint 463 m. de profondeur, produisant plus de 10.000 tonnes de pétrole par jour. L'extension des forages sur l'anticlinal de Kirkouk établit sa productivité sur 100 km. de longueur et 3 à 5 km. de largeur, ce qui classe ce champ de pétrole comme le plus important du monde : 15 sondages suffisent à assurer l'exploitation au taux de 4.000.000 de tonnes par an. Le transport à la Méditerranée est assuré au moyen de deux pipelines partant de Kirkouk et aboutissant l'un à Tripoli, l'autre à Haïffa ; ils comportent 1.870 km. de conduites de 33 cm. de diamètre et 12 stations de pompage destinées à assurer l'écoulement du pétrole. L'installation est prévue pour une production annuelle de 4.000.000 de tonnes ; elle a été mise en service le 14 juillet 1934.

La Compagnie exploitante, l'Iraq Petroleum Company, issue en 1929 de la Turkish Petroleum Company, comporte des participations anglaise (47,5 %), américaine (23,75 %) et française (23,75 %). Elle paye d'importantes redevances au Gouvernement Irakien.

Le commerce est resté toujours actif. Il est une des plus anciennes traditions du pays, car la Mésopotamie fut de tout temps le principal



Cl. Eldorado Studio, Bagdad

FIG. 155. — L'aéroport de Bassorah, l'un des relais des grandes lignes d'Extrême-Orient.

centre de transit entre l'Irak et le Golfe Persique d'une part et les pays méditerranéens de l'autre. Depuis la guerre, il connaît une nouvelle extension grâce à la renaissance des grandes routes antiques, conséquence du développement des *transports automobiles*. Les grandes routes internationales sont celles qui joignent Bagdad à la Méditerranée (Bagdad-Damas-Beyrouth et Bagdad-Haïffa) et l'Irak à la Perse (Bagdad-Téhéran et Mossoul-Tébriz).

Le réseau ferré fut longtemps insuffisant, mais on est en train de le compléter : *le chemin de fer de Bagdad*, prolongement du Taurus-Express, poussé jusqu'à la frontière Irakienne en 1935, établit, depuis fin 1938, la liaison avec Mossoul ; l'achèvement du dernier tronçon, de Mossoul à Beiji, était prévu pour 1940. Par contre le réseau du Bas Irak, construit pendant la guerre et à voie étroite, demeure d'un rendement médiocre. Aussi, pour les matières lourdes, l'artère maîtresse reste le Tigre, que les vapeurs remontent jusqu'à Bagdad. Concurrément à ceux-ci, la navigation à voile est également active sur les deux fleuves et tout le trafic se concentre en aval de leur confluent, à Bassorah, le grand entrepôt maritime du pays.

Enfin Bagdad est devenu l'un des principaux aéroports de l'Asie ; c'est là que convergent les trois lignes impériales unissant l'Europe à l'Extrême-Orient : la ligne française de l'Indochine, la ligne anglaise vers les Indes et l'Australie, la ligne hollandaise pour l'Insulinde.

C'est à cette activité commerciale qu'est dû le maintien de la vie



FIG. 156. — Babylone. Entrée du Temple d'Astarté (VII^e s. av. J.-C.).

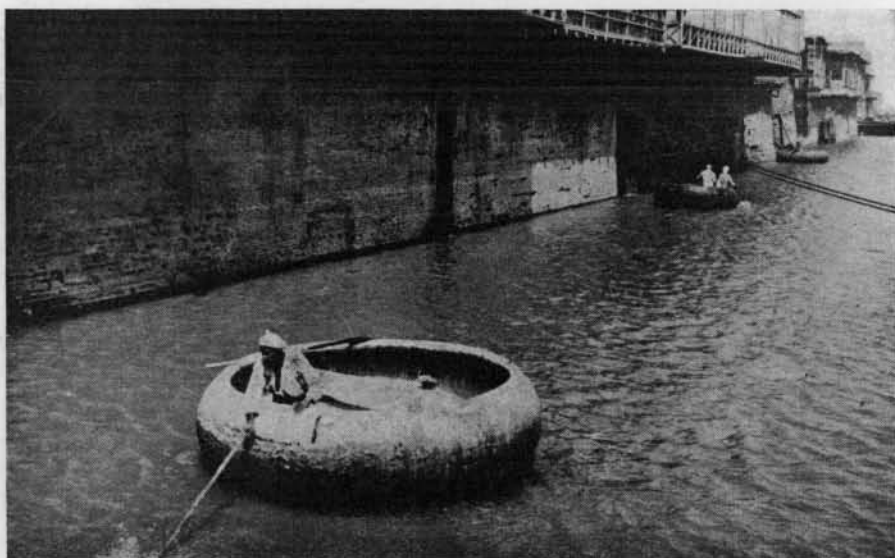
Cl. X.

urbaine dans le pays. Bagdad (220.000 h.), la capitale des Khalifes Abbassides, est devenue celle du nouveau royaume. Elle fut fondée au cœur du pays, en cette région vitale où les deux fleuves se rapprochent et où se retrouvent toutes les grandes métropoles de jadis : Babylone sur l'Euphrate, Séleucie et Ctésiphon sur le Tigre. S'étendant aujourd'hui sur les deux rives du Tigre, au milieu de sa palmeraie, elle est en train de se moderniser rapidement.

Bien qu'à près de 100 km. de la mer, *Bassorah* (60.000 h.) possède un port en eau profonde, grâce au courant de marée, au milieu des plus beaux jardins du pays.

Mossoul (40.000 h.) sur le Haut Tigre, en face des ruines de Ninive, est la capitale du Haut Irak.

L'Irak forme aujourd'hui un royaume constitutionnel indépendant ; mais l'Angleterre, à laquelle il est lié par un traité d'alliance, conserve une très forte influence sur le pays. Elle y garde des bases aériennes et y contrôle la politique extérieure. Le gouvernement est entre les mains des Sunnites arabes, dont tous les efforts portent sur l'unification culturelle et politique du pays ; leur but est de faire de l'État actuel une nation véritable, consciente de ses destinées. Mais les dissensions intestines entre communautés, l'archaïsme de la société et de l'économie, la pauvreté générale, enfin, sont autant d'obstacles qui retardent cette grande œuvre.



Cl. P. Remonnay

FIG. 157. — Kouffa sur le Tigre à Bagdad. La hauteur des substructures des maisons révèle celle de la crue annuelle.



Cl. J. Weulersse

Fig. 158.— Port de Jaffa. Débarquement en rade, transport par barques.
Jaffa est le principal port d'exportation des oranges.

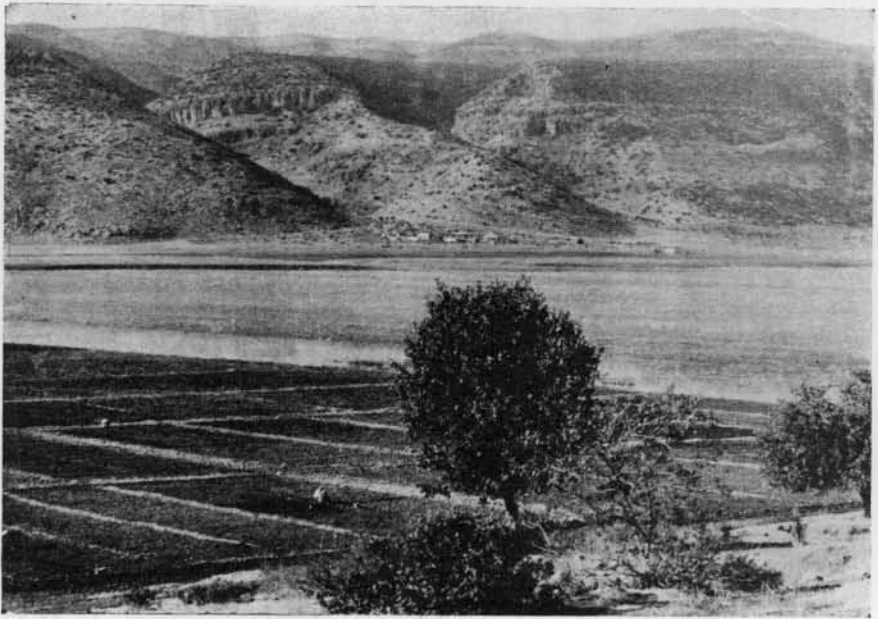
CHAPITRE XIV

PALESTINE et TRANSJORDANIE

I. — VUE D'ENSEMBLE

1° *Le relief.* — La Palestine et la Transjordanie, tout en prolongeant les paysages du Liban et de la Syrie, établissent la transition avec les déserts de l'Arabie intérieure.

Du Nord au Sud, le relief s'y atténue progressivement. Aux hauts massifs du Liban et de l'Anti-Liban succèdent des montagnes basses, plateaux ou voûtes, formées de calcaires. Du côté palestinien, le Liban Sud se prolonge, sans contraste marquant, dans les plateaux de la Galilée. Ceux-ci culminent au-dessus de Safed, à 1.205 m., puis s'arrêtent brusquement le long de la plaine d'Esdremon. Au delà, dans le Mont Carmel (542 m.), reprend un paysage semblable. Enfin, les deux



Cl. Université Hébraïque, Jérusalem

FIG. 159. — Plaine d'Esdrélon et retombée du Mont Carmel. Opposition marquée entre les entablements calcaires sauvages et la plaine alluviale cultivée.

larges voûtes de Judée et de l'Adjloun constituent les derniers reliefs importants, s'élevant respectivement à 1.016 m. et 1.400 m. Vers le sud, leur succède, à perte de vue, un pays bas et tabulaire.

Cette simplicité de l'allure générale du relief est altérée du fait de l'existence du sillon médian de la *Mer Morte* et du *Ghor*. Le niveau de base de l'érosion, se trouvant à — 394 m. au-dessous du niveau de la mer, ravive l'érosion et renforce les contrastes de relief. A la faveur de la cassure profonde que constitue ce sillon, une dissemblance profonde s'est établie entre la Palestine et la Transjordanie : la première est restée, dans l'ensemble, plus basse et plus morcelée que la seconde, laquelle est plus haute et plus régulièrement tabulaire.

La transformation du relief, du Nord vers le Sud, s'accompagne de changements importants dans la nature du sous-sol. Les plateaux et voûtes du Nord sont constitués par les mêmes calcaires cénomaniens qui forment en grande part les massifs libano-syriens. Mais, dans les bas-fonds, commencent à se développer des marnes et craies (de la fin

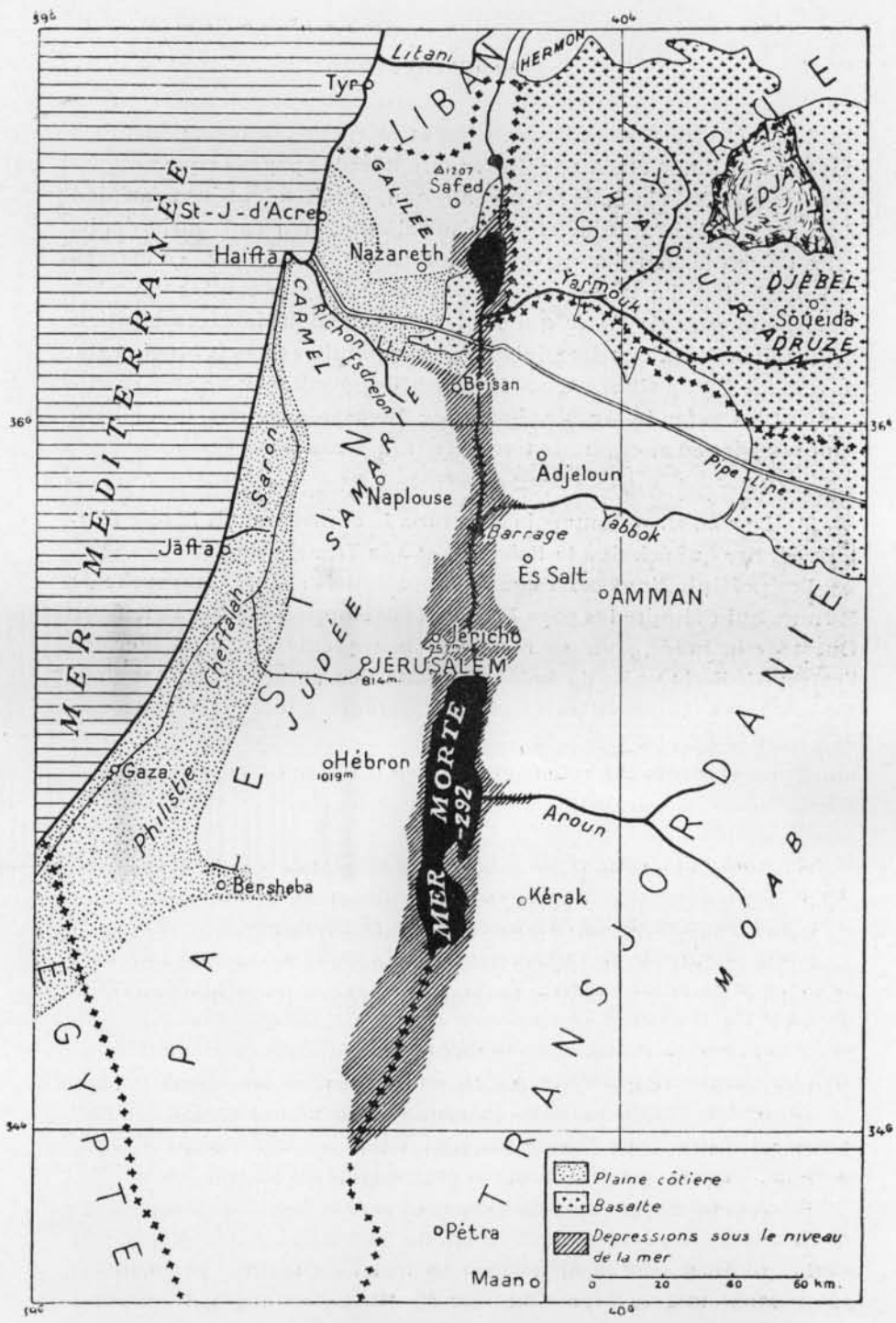


FIG. 160. — Les grands ensembles géographiques de la Palestine et de la Transjordanie : plateaux calcaires et crayeux, larges plaines côtières, sillon de la mer Morte et nappes basaltiques.

du Crétacé et du Tertiaire), blanches et éclatantes, qui rappellent les paysages de Hama et d'Alep ; elles couvrent tout le pays dès que s'estompent les reliefs de la Judée et de l'Adjloun, et s'étendent jusqu'au pied du Sinaï du côté Palestine et jusqu'au delà de Maan en Transjordanie. Elles offrent les derniers paysages de type syrien. Au delà, les marnes et les calcaires d'origine marine font place à des grès continentaux bariolés, dits *grès de Nubie*, qui ont leur origine dans la décomposition de granites ; ceux-ci même finissent par apparaître dans le Sinaï et sur le versant Est du Ghor. A ces étendues de granites et de grès se rattachent les Nefoud d'Arabie, déserts de dunes mouvantes, qui, à Djôf, sont tout près d'atteindre le territoire transjordanien.

2° *Le climat.* — Comme la structure, le climat traduit le rôle d'intermédiaire qui échoit à la Palestine et à la Transjordanie.

Les précipitations correspondent aux reliefs : ainsi, la courbe de 500 mm. qui délimite les pays humides, enveloppe la Galilée et le flanc Ouest de la Judée, pour se recourber brusquement vers la mer dès l'extrémité de la voûte de Judée. La zone des steppes cultivées (500-250 mm.) l'enveloppe d'un étroit liseré, tandis que celle des steppes désertiques (250-100 mm.), beaucoup plus large, accompagne les derniers mouvements du relief, de part et d'autre du sillon de la Mer Morte, jusqu'au parallèle de Maan. Au delà règne le désert absolu (moins de 100 mm.).

Dans l'ensemble, le pays apparaît bien moins arrosé et sensiblement plus chaud que la Syrie. Les précipitations diminuent partout du Nord au Sud ; d'Ouest en Est, elles croissent du littoral jusqu'à la première rangée montagneuse, puis diminuent très rapidement vers l'intérieur, comme le montre le tableau suivant (en millimètres) :

| <i>Littoral</i> | | <i>Massifs côtiers</i> | | <i>Intérieur</i> | |
|-----------------|-----|------------------------|-------|------------------|-----|
| Beyrouth | 906 | Abeih | 1.350 | Déera | 325 |
| Haïffa | 652 | Nazareth | 736 | Amman | 280 |
| Jaffa | 551 | Jérusalem | 665 | Maan | 45 |
| Gaza | 387 | | | | |
| Beersheba | 295 | | | | |

Les plaines littorales jouissent, en hiver, d'un climat particulièrement doux, mais l'été est humide et lourd, cependant moins qu'à Beyrouth, car le mur montagneux est en retrait sur la côte et beaucoup

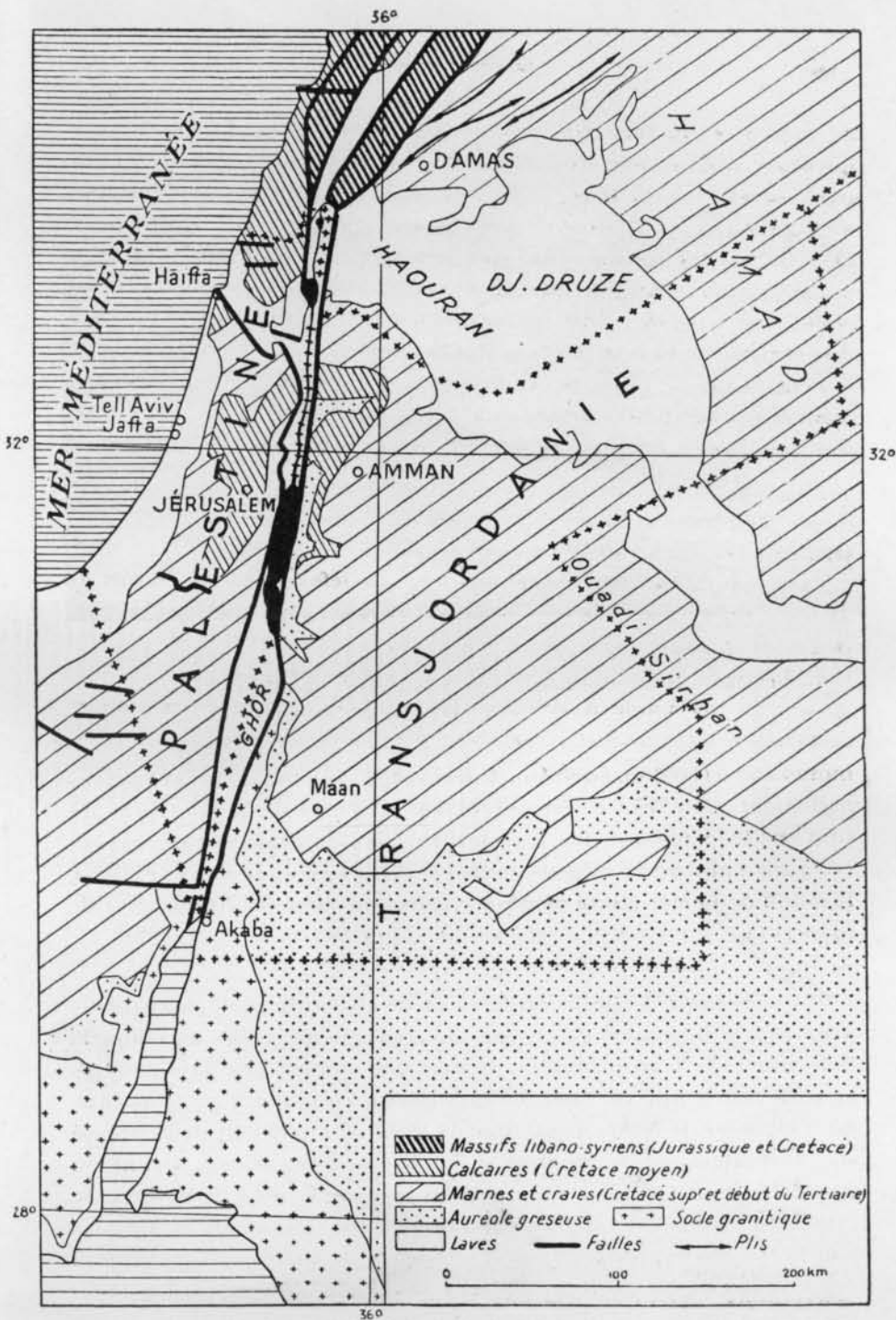


FIG. 161. — Structure géologique de la Palestine et de la Transjordanie.
 En blanc, les dépôts récents des plaines côtières ou sillons intérieurs ainsi que les basaltes également récents.



Cl. P. Remonnay

FIG. 162. — Petra, ville antique de la Transjordanie désertique (IV^e siècle) ;
ses monuments sont taillés à même le grès de Nubie rose.

moins élevé (1.000 m. environ). A Jérusalem, le climat est exceptionnellement sain, car il est sec, et les extrêmes de température ne sont pas trop accusés. En Transjordanie, au contraire, la sécheresse croissante amène un climat excessif et dur. Au milieu de ces régions, le sillon de la Mer Morte pénètre comme un élément étranger, aride et torride.

3° *Les eaux.* — Moins arrosées et de structure géologique moins propice à la formation de grosses sources comme celles du Liban, la Palestine et la Transjordanie apparaissent comme des pays pauvres en eau. Sur le littoral, une unique grosse résurgence vaclusienne est à signaler, le Nahr *Auja*, dont le débit est partiellement refoulé sur Jérusalem pour suppléer à la disette d'eau locale. Quant au Jourdain, seule grande rivière, il a ses sources au pied de la voûte de l'Hermon. Son cours rappelle celui de l'Oronte : des seuils basaltiques y ont créé des dépressions marécageuses ou lacustres, qui constituent des niveaux de base intermédiaires : lac Houlé (+ 70 m.) et lac de Tibériade (− 209 m.) ; le plan d'eau de la mer Morte est à − 394 m. Grâce

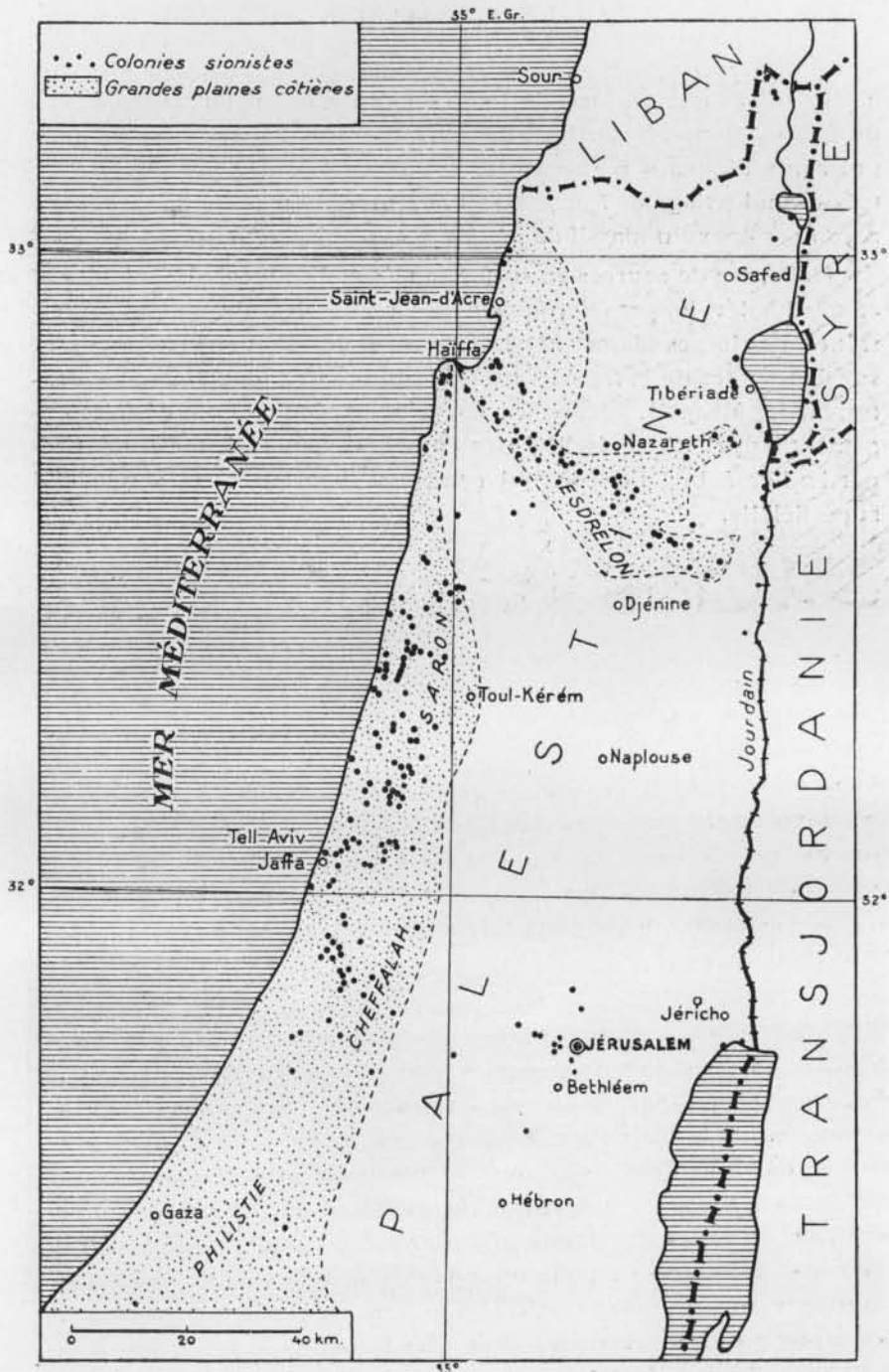
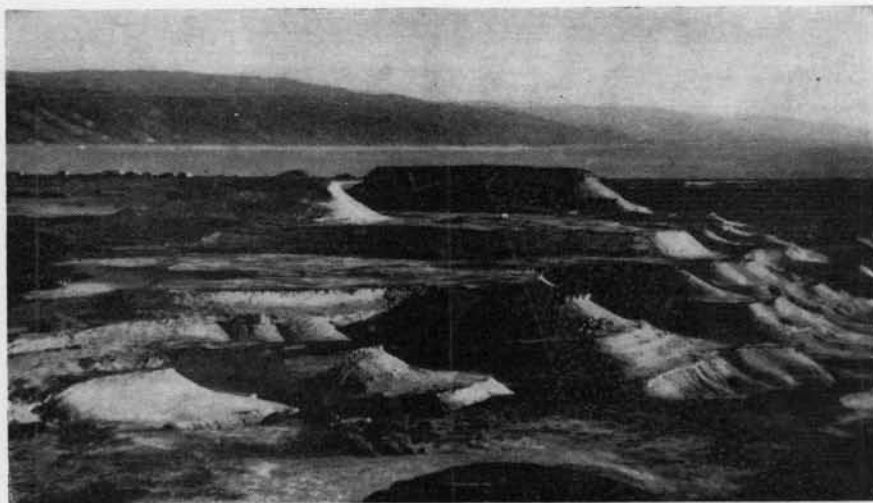


FIG. 163.— Les centres du sionisme en Palestine, distribués dans les grandes plaines ainsi qu'aux alentours de Jérusalem.

à ses sources et à ses lacs, le Jourdain garde, même au cours de l'été, un débit soutenu. Il reçoit d'ailleurs, à l'aval du lac de Tibériade, deux puissants affluents permanents: *le Yarmouk*, qui draine le Hauran méridional (étiage de 7 m.³/sec.) et *le Yabbok* (ou Nahr ez Zerka) qui reçoit ses eaux du massif de l'Adjloun.

L'absence de sources en surface ou l'insuffisance de leur débit ont conduit à développer énormément les recherches de nappes souterraines. Les larges plaines côtières, formées de dunes récentes reposant sur des argiles de la fin du Tertiaire, contiennent des eaux abondantes, faciles à capter, auxquelles les colonies sionistes ont dû faire largement appel. Cette facilité des captages souterrains est un trait particulier à la Palestine, qui compense heureusement son aridité superficielle.



Cl. X

FIG. 164.— Collines de gypse et de sel, sur la rive septentrionale de la Mer Morte, dues à une dessiccation partielle de celle-ci au Quaternaire.



Cl. J. Weulersse

FIG. 165.— Jérusalem, mosquée d'Omar, construite sur l'esplanade du temple de Jérusalem.

II. — LA PALESTINE

La Palestine s'étant transformée complètement depuis la fin de la guerre, on ne saurait comprendre son état actuel sans parler de l'élément qui l'a rénovée : le *sionisme*.

Le sionisme, qui remonte à la fin du XIX^e siècle, a pour idéal de rendre une patrie aux Juifs dispersés à travers tous les pays du monde : cette patrie ne saurait être que leur pays d'origine, la Palestine, terre de leurs ancêtres ; de là le nom du mouvement, qui vient de Sion, appellation première de Jérusalem.

Le mouvement fut d'abord purement philanthropique et les premières colonies furent fondées par les Juifs riches d'Occident, pour leurs coreligionnaires pauvres et persécutés de l'Europe orientale (fondations de Petah Tikwah 1878, et Richon le Sion 1880, par E. de Rothschild). Ce n'est qu'au début du XX^e siècle que le sionisme prend une allure politique, par suite de la recrudescence de l'antisémitisme dans le monde. La doctrine de l'« État Juif », lancée par Th. Herzl, est adoptée par le congrès sioniste ; la Palestine devient une « terre promise » à reconquérir. De là, en 1901, la création du Fonds National Juif

(Keren Kayemeth Leisrael), alimenté par des quêtes en tous pays et destiné à racheter des terres en Palestine.

Les débuts furent lents et pénibles, étant donné la situation misérable de la Palestine sous le régime ottoman. Mais en 1917, la déclaration Balfour apportait aux sionistes l'appui du Gouvernement britannique, qui promettait la création d'un « Foyer National » dans la Palestine libérée. Cette promesse fut confirmée à nouveau dans la Charte du Mandat (1920). Depuis lors, le sionisme a connu un prodigieux essor, dû pour une grande part à la reprise des persécutions contre les Juifs en différents pays et particulièrement en Allemagne. Soutenus par des capitaux considérables, une immigration sélectionnée et un courage tenace, les sionistes s'efforcent de transformer la Palestine en pays moderne. Ils ont rénové l'agriculture par l'irrigation, la culture intensive et le développement des plantations (essentiellement des agrumes : orangers et pamplemousses). Les colonies agricoles se sont multipliées et, à côté d'elles, de vraies villes sont nées, dont le type achevé est *Tel-Aviv*.

Poursuivant par ailleurs leur rêve national, les sionistes ont voulu avoir leur langue propre et ressusciter l'*hébreu*. Celui-ci est devenu la troisième langue officielle du pays, à côté de l'arabe et de l'anglais. Un puissant système scolaire a été organisé, que couronne aujourd'hui l'Université Hébraïque de Jérusalem.

La population juive qui ne comptait que 84.000 h. en 1922 s'élevait en 1937 à 386.000 h. En moins de 15 ans, le sionisme palestinien, avec ses colonies agricoles et ses villes, son budget, ses écoles et ses organismes de gouvernement est devenu ainsi, à l'intérieur du pays, un véritable État dans l'État.

Malgré son territoire réduit (25.500 km²), la Palestine présente une grande variété de paysages, par suite du morcellement de sa structure.

Au Nord, les collines de la *Galilée*, particulièrement bien arrosées, forment le pays le plus verdoyant de la Palestine ; la population y est relativement dense. Les deux centres sont *Safed* (9.500 h.) au Nord et *Nazareth* au Sud (9.000 h.).

Au pied des collines galiléennes, la plaine d'Esdreton se prolonge par la vaste baie de Caïffa. Ces régions déprimées, envahies par les eaux croupissantes et malsaines, presque désertes jusqu'à la guerre, sont en train de devenir l'axe vital de la Palestine moderne. Les



Cl. J. Weulersse



Cl. Université Hébraïque, Jérusalem

FIG. 166-167. — Plaine d'Esdrelon, colonie sioniste à ses débuts ; agriculture systématique.
— Tel-Aviv, centre du sionisme palestinien. Type d'architecture moderne.

marais ont été desséchés par les sionistes, qui y ont créé quelques-unes de leurs colonies les plus prospères, tandis que les Anglais ont fait de *Caïffa* le premier port de la Méditerranée Orientale, après Alexandrie. Point d'aboutissement du pipe-line et terminus des deux voies ferrées — celle d'Égypte et celle de Syrie — la ville tend à devenir le centre industriel du pays (80.000 h.).

Saint-Jean-d'Acre, au contraire, sur l'autre rive de la baie, reste endormie dans les souvenirs de son passé.

Le massif de *Judée*, sec et pierreux, s'élève jusqu'à plus de 1.000 m. Relativement fertile dans sa partie Nord — la *Samarie* — il devient de plus en plus austère et dénudé vers le Sud. C'est pourtant là, à la crête même du plateau, que s'élève *Jérusalem* (105.000 h.), la capitale actuelle, que son rôle religieux met au rang des grandes cités mondiales. Les autres centres sont *Naplouse* (17.500 h.), au Nord, et *Hébron* (18.500 h.), au Sud.

Le long du rivage, la *plaine maritime* qui s'étend du Carmel à Gaza est particulièrement favorisée : son sol de limons et d'alluvions est à la fois fertile et, nous l'avons vu, facile à irriguer.

— *Plaine de Saron* au Nord, *Séphélah* au Sud étaient les régions les plus riches de la Palestine antique; elles sont en train de le redevenir, grâce à la colonisation sioniste et à la culture en grand des orangers, principale exportation actuelle du pays. La vieille cité de *Jaffa* est doublée maintenant d'une nouvelle ville, *Tel-Aviv* (135.000 h.), née seulement en 1920, et qui apparaît comme la plus saisissante expression du sionisme.

A l'Est, le fossé du *Ghor* présente des aspects très différents et presque contradictoires, suivant la latitude ; le Houlé est encore à moitié submergé par les eaux ; le lac de Tibériade est ceinturé d'oasis verdoyantes, le bas Jourdain est une steppe désertique et la Mer Morte une solitude torride.

L'extrême Sud, enfin n'est qu'un vaste désert de pierres ou de sables ; quant à la péninsule de Sinaï, elle est aujourd'hui rattachée à l'Égypte.

Tels sont les visages extraordinairement variés de la Palestine actuelle. La population totale est en croissance accélérée, favorisée par l'immigration juive et l'enrichissement général du pays : agriculture, commerce et industrie ont marqué un prodigieux essor ; la Palestine fut le seul pays à échapper à la crise économique mondiale. Mais cette prospérité même n'a pu réussir à apaiser le conflit

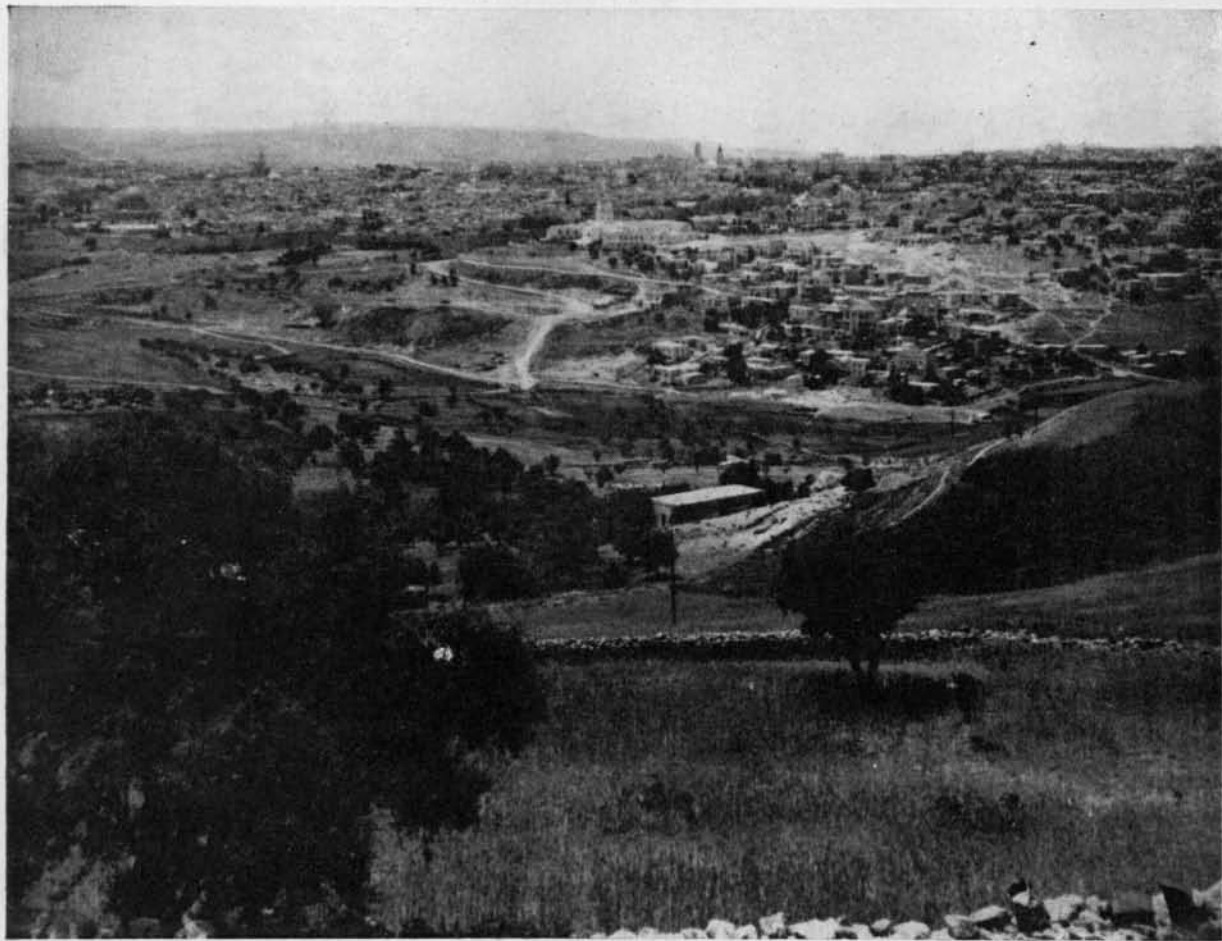


FIG. 168. — Jérusalem et vallée du Cédron au printemps, vues du Mont des Oliviers. *Cl. Université Hébraïque, Jérusalem.* La vieille ville, à gauche, dans ses murailles, avec le dôme de la mosquée d'Omar ; à droite, les quartiers neufs.

politique entre Juifs et Arabes ; celui-ci demeure plus violent que jamais, ce qui explique le maintien du Mandat Anglais, aucune formule de compromis n'ayant pu, jusqu'ici, être trouvée pour l'établissement d'un régime définitif. Quel que soit l'avenir, la Palestine est aujourd'hui le pays le plus vivant de tout le Proche Orient ; cette terre, qui ne vivait plus que de souvenirs, est redevenue l'un des points critiques du monde actuel.



Cl. P. Remonay

FIG. 169.— Safed, petite ville de Galilée, surplombant la fosse du Jourdain.



Cl. P. Remonnay

Fig. 170.— Maan, dernière grosse bourgade dans le Sud de la Transjordanie.
Maisons en terre battue.

III. — LA TRANSJORDANIE

En dehors des terres désertiques qui déjà appartiennent physiquement à l'Arabie Pétrée, la Transjordanie ne possède qu'un mince liseré de terres cultivables, en bordure de la fosse du Jourdain. Les vallées descendant vers le fleuve les ont morcelées en pays distincts : au Nord entre Yarmouk et Yabbok, l'*Adjloun* est le mieux arrosé ; à côté de taillis de chênes sur ses croupes calcaires, derniers vestiges des forêts de jadis, on trouve de belles oliveraies et de très vieux villages de sédentaires : c'est le pays de Galaad de la Bible.

Du Yabbok à l'Arnon (al Mugib), la *Belqa* (ancien pays d'Ammon) possède de riches terres à blé. Là se trouvent les deux principaux centres du pays : *Es Salt* (20.000 h.) et *Amman* (20.000 h.), capitale actuelle de l'Émirat, à la source d'une des branches du Yabbok.

Au Sud, c'est le pays de *Moab*, où l'espace cultivé se restreint à quelques km. de large. Dominant la Mer Morte, *Kerak* (12.000 h.) s'est construite dans les ruines du célèbre château de Renaud de Châtillon. Plus au Sud encore, s'étendent les solitudes pierreuses de l'*Edom* : c'est là que s'était installée, en amont d'une gorge inaccessible, *Petra*, la capitale commerciale des Nabathéens.

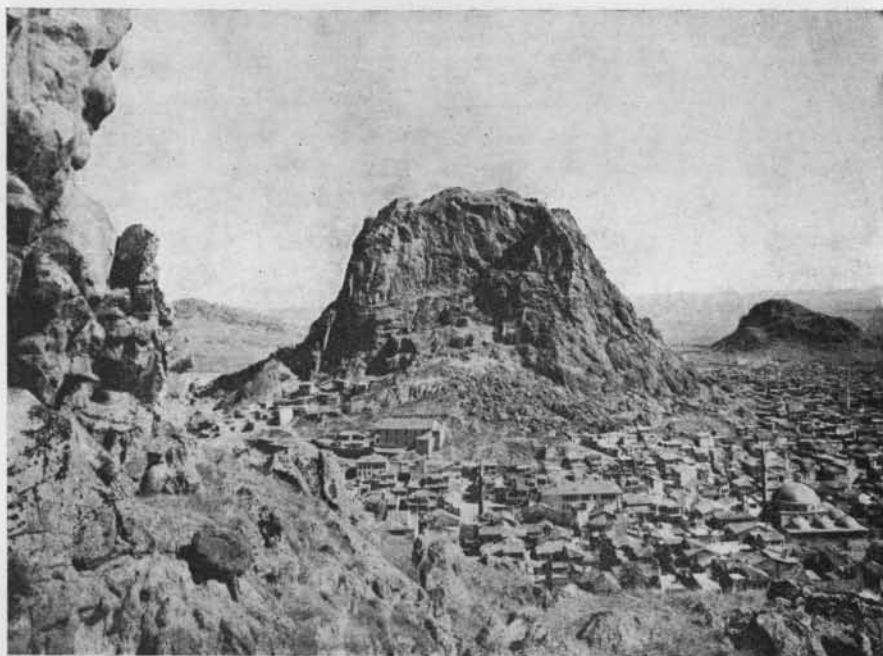
La superficie de la Transjordanie est de 108.000 km.²

La vie économique de tout le pays reste faible : l'agriculture est misérable, tant à cause de la pauvreté du sol que de celle des fellahs. L'industrie est inexistante et le commerce, qui à certaines époques fut florissant (trafic de la Mer Rouge et route du pèlerinage) est aujourd'hui presque nul : la voie ferrée du Hedjaz s'arrête à la frontière du Nejd. Création artificielle des Anglais, sous la menace constante des nomades, l'Émirat de Transjordanie ne peut vivre que par leur appui. Il ne possède ni les hommes (300.000 h. en tout), ni l'argent, ni le sol même nécessaires pour construire un État. Il est d'ailleurs toujours sous la tutelle légale du Haut-Commissaire britannique de Jérusalem.



Cl. Cdt. Peyrat

FIG. 171.— Types des costumes traditionnels de la Palestine.



Cl. X.

FIG. 172. — Afion-Karahissar, petite ville de la bordure du Taurus ; culots de volcans, mis en relief par suite de leur résistance à l'érosion.

CHAPITRE XV

TURQUIE et IRAN

La Turquie, et l'Iran qui lui fait suite à l'Est, appartiennent à un même ensemble géographique, celui des chaînes alpo-himalayennes, qui séparent les deux plates-formes tabulaires : arabique au Sud, russo-sibérienne au Nord. Ces deux pays présentent de grandes analogies de structure. De part et d'autre, on retrouve le même système de hautes chaînes plissées encadrant de vastes plateaux intérieurs ; de part et d'autre, aussi, les dislocations récentes ont multiplié les phénomènes volcaniques. Ce sont des volcans qui forment, aujourd'hui, les plus hauts sommets : l'Argée (3.830 m.) en Anatolie, l'Ararat (5.205 m.) en Arménie, le Demavend (5.465 m.) dans la chaîne de l'Elbourz.

La répartition des climats présente de même de grandes similitudes. Le fait essentiel est l'opposition entre les façades montagneuses,

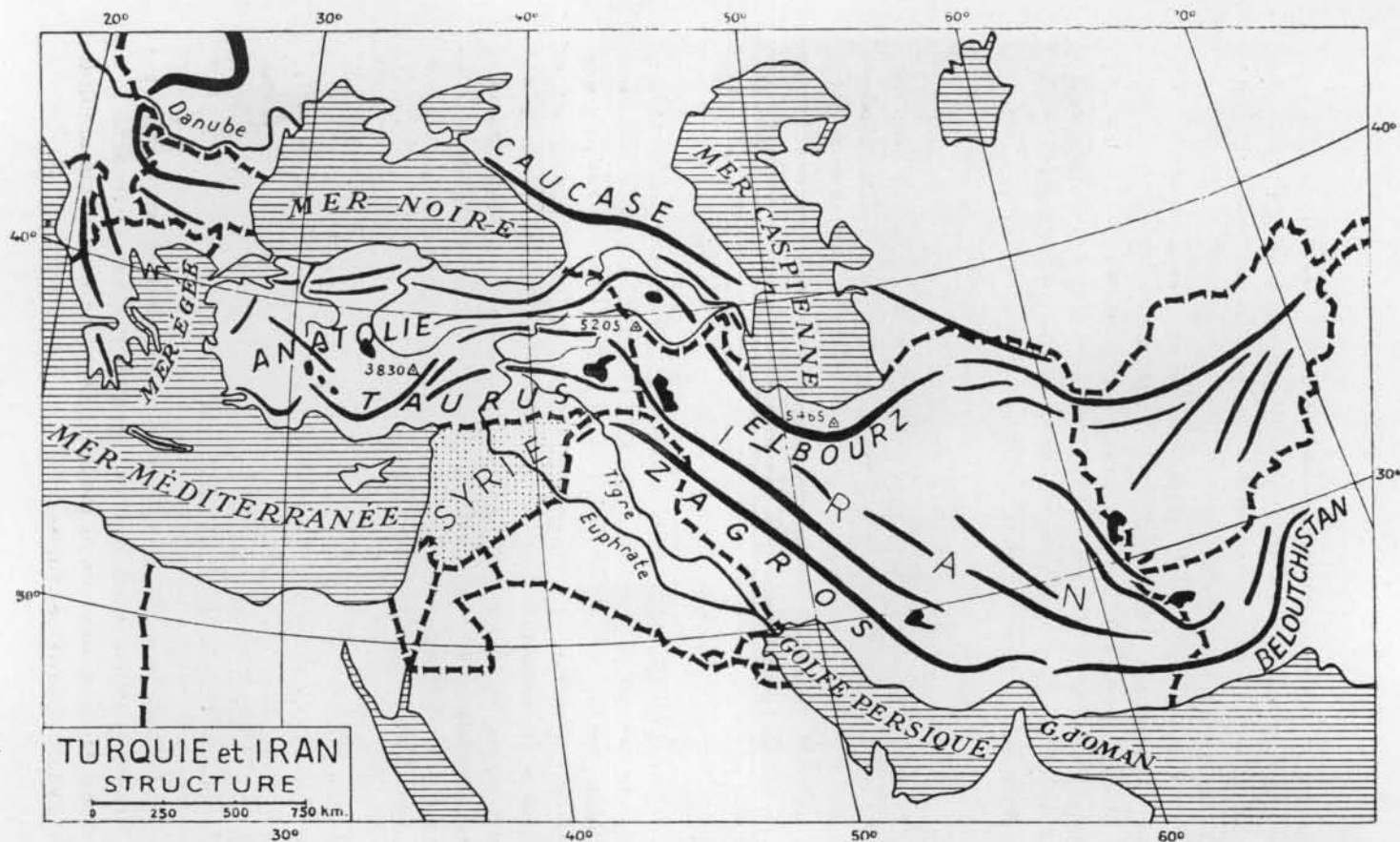


FIG. 173.— Le faisceau des plissements de la Turquie et de l'Irak enlaçant les hauts-plateaux de l'Anatolie et de l'Iran central, et séparant la plate-forme arabe de la plate-forme russe.

humides et boisées et les régions de l'intérieur, desséchées et steppiques. Mais l'Iran, plus méridional et plus engagé dans la masse continentale, est dans son ensemble infiniment plus sec que la Turquie : le désert y remplace la steppe.

Enfin, les deux pays ont connu récemment des vicissitudes politiques semblables : durement éprouvés par la Grande Guerre, ils ont même failli disparaître l'un et l'autre comme unités nationales indépendantes. Mais, au sortir de cette épreuve, tous deux ont su se relever rapidement, sous des gouvernements autoritaires et entrer hardiment dans une ère de réformes révolutionnaires.

I. — LA TURQUIE

La Turquie actuelle est ce qui subsiste de l'Empire Ottoman. Vaincue et occupée par les troupes Alliées (armistice de Moudros, octobre 1918), démembrée au traité de Sèvres (août 1920), elle réussit à reconquérir sa liberté par une longue lutte de trois années (guerre de l'Indépendance, menée surtout contre les Grecs). Telle qu'elle a été constituée par le Traité de Lausanne (avril 1923), elle comprend trois grands ensembles géographiques :

1° *La Turquie d'Europe et la région des Détroits.* — La première, prolongement de la plaine de Thrace en bordure de la Grèce et de la Bulgarie, est assez pauvre ; mais la seconde fait de la Turquie une puissance mondiale. Les Détroits (Dardanelles, mer de Marmara et Bosphore) commandent en effet les débouchés maritimes de la Mer Noire et, par là, d'une des plus riches régions du globe (Caucasie, Russie Méridionale et pays du Danube). C'est à l'entrée Sud du Bosphore, sur le golfe de la Corne d'Or, que s'élève *Istanbul*, qui fut pendant 15 siècles l'une des cités-maîtresses de la civilisation. Capitale de l'Empire Byzantin sous le nom de Constantinople, puis de l'Empire Ottoman, elle est aujourd'hui déchu de son rôle politique. Elle n'en reste pas moins, et de loin, la première ville du pays (1.000.000 d'habitants). Enfin, les rives asiatiques des Détroits, bordées de hautes montagnes et abondamment arrosées, comptent parmi les plus fertiles provinces de la Turquie (Brousse : 100.000 h.).

2° *L'Anatolie.* — Elle forme un immense plateau (900 km. de l'Est à l'Ouest sur 600 du Nord au Sud), tout ceinturé de chaînes montagneuses. Sur une aussi vaste étendue, les conditions géographiques sont naturellement très variées.



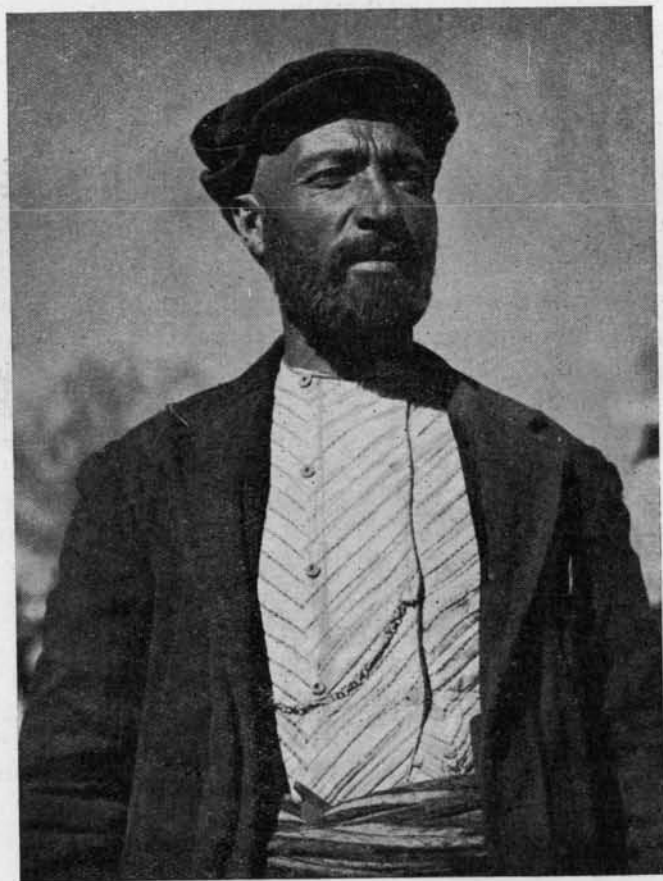
Cl. Ministère de l'Intérieur, Ankara

FIG. 174. — Istanbul. La mosquée du Sultan Ahmed.

La façade septentrionale longeant la Mer Noire, très arrosée et couverte d'admirables forêts, est encore peu exploitée.

La façade occidentale au contraire, qui donne sur la Mer Égée, a été de tout temps très densément peuplée. L'orientation des chaînes d'Ouest en Est, ouvre, en effet, le pays aux influences maritimes et les pluies y sont abondantes. Les ravages de la dernière guerre et l'exode des populations grecques qui en résulta ont appauvri le pays, mais son économie commence à se rétablir. La capitale *Izmir* (ou Smyrne) est la deuxième ville de l'État (400.000 h.).

Sur la façade méridionale enfin, on retrouve la sauvagerie ; les



Cl. X.

FIG. 175.— Paysan des environs de Smyrne.

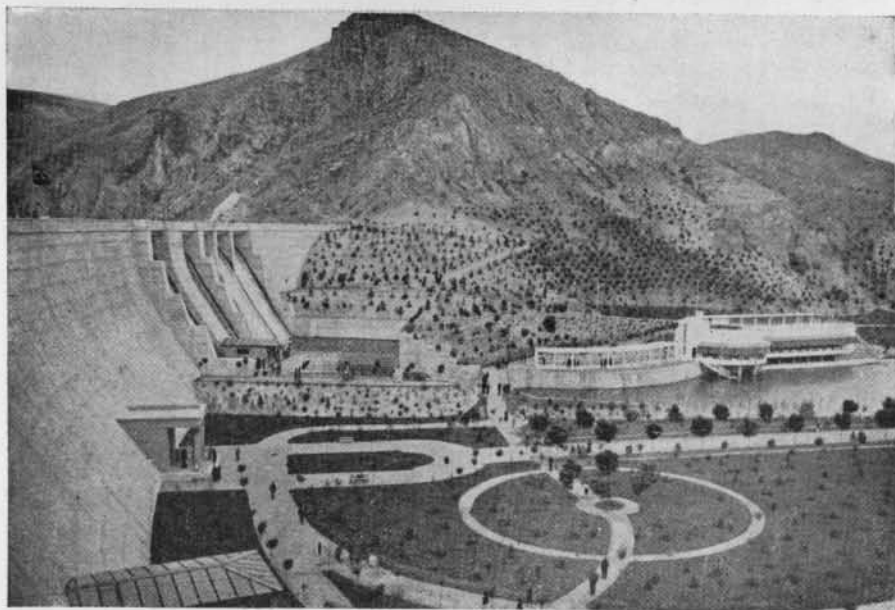
massifs calcaires qui la constituent, le Taurus en particulier, sont en effet très difficilement accessibles. Mais à leur pied, s'étendent en bordure de la Méditerranée, de riches plaines, dont la plus considérable est la *Cilicie* (Adana : 100.000 h.).

Les pays de l'intérieur offrent un contraste total avec les régions qui les bordent ; malgré leur altitude élevée, les accidents du relief y sont rares ; ce sont d'immenses plateaux aux moutonnements monotones. Le climat y est beaucoup plus dur que sur la côte et la sécheresse domine. Au Nord, la steppe est encore cultivable ; mais au Sud, elle tourne au désert (Grand Désert Salé au N E de Konia). C'est dans la région septentrionale que la Turquie Nouvelle a établi sa capitale : *Ankara* (100.000 h.), à l'abri de toute menace étrangère.

3° *L'Arménie.* — A l'Est du cours supérieur de l'Euphrate, les chaînes qui encadraient au N et au S les plateaux d'Anatolie se rapprochent et se confondent. Il en résulte un chaos de montagnes creusé de bassins sans débouché vers la mer (ex. le lac de Van). Cette région difficile était la patrie historique du peuple arménien, le Mont Ararat était sa montagne sainte. Sa disparition l'a laissée très appauvrie et presque déserte par endroits. A côté des Turcs, ce sont les Kurdes qui forment maintenant le principal de la population. Les seuls centres importants se trouvent à la périphérie : Trébizonde sur la Mer Noire et Diarbékir (80.000 h.) sur le Haut Tigre à proximité de la Djéziré.

La Turquie forme aujourd'hui une *République*. A la suite des triomphes de la Guerre d'Indépendance, le parti révolutionnaire, fondé par *Moustapha Kemal Pacha*, s'est emparé du pouvoir : la République a été proclamée (octobre 1923), le khalifat aboli et la dynastie ottomane déchuë (1924). Depuis lors, sous l'impulsion de son Président, qui a pris le nom d'*Ataturk*, le pays a été socialement transformé. La suppression du khalifat a entraîné la laïcisation totale de l'État et l'adoption d'un code civil occidental (1). L'émancipation de la femme, l'interdiction du voile et le port obligatoire des costumes européens ont suivi. Mais la plus audacieuse des réformes a été le remplacement de l'alphabet arabe par les caractères latins pour la transcription du turc écrit ; il en est résulté une refonte totale de la langue et un grand essor de l'instruction nationale.

(1) C'est le code civil suisse qui a été choisi comme modèle.



Extr. « La Turquie Kémaliste », nos 23-26, avril 1938
FIG. 176-177.— Ankara. Le boulevard Atatürk. —
Le barrage de Çubuk (environs d'Ankara).

Sur le plan économique, l'effort n'a pas été moindre : l'agriculture a été restaurée, un plan d'industrialisation est en pleine exécution, le réseau ferré a été coordonné et largement étendu. La population s'accroît rapidement (18 millions au recensement de 1932).

Jouissant d'un équilibre ethnique exceptionnel dans le Proche Orient, la Turquie Nouvelle apparaît comme un pays en plein essor. Malgré la perte de ses territoires extérieurs, la République Turque forme aujourd'hui un état plus puissant, à bien des égards, que ne l'était l'immense et informe Empire Ottoman d'avant-guerre.



Cl. X.

FIG. 178.— Kütahya. Modelage de la faïence au tour de potier.



FIG. 179.— Téhéran.

Cl. Ph. Bériel

II. — L'IRAN

L'*Iran* ou *Perse* présente la même structure que la Turquie, mais sur des dimensions plus considérables encore : 1.500 km. de la frontière turque à celle de l'Afghanistan et plus de 1.000 km. de la mer Caspienne au détroit d'Ormuz. Cependant, malgré cette superficie double (1.645.000 km.²), la population atteint à peine la moitié de celle de la Turquie (9 millions environ). C'est que le pays est très pauvre : toute la partie méridionale, au Sud de 30° latitude, est désertique et les rives mêmes du Golfe Persique ne sont pas plus fortunées. C'est le domaine des tribus nomades, qui constituent près de 1/5 de la population totale du pays. Seules, de rares oasis permettent le maintien de la vie sédentaire : les plus célèbres sont *Chiraz* et *Ispahan* (75.000 h.).

C'est donc le Nord qui forme la partie vivante de l'Iran : les massifs montagneux suffisamment arrosés y sont les principaux centres de peuplement. De l'Ouest à l'Est se succèdent : le *Kurdistan*, l'*Azerbaidjan* avec pour centre *Tébriz* (200.000 h.), l'*Elbourz* qui domine la Caspienne et au pied duquel s'est installée la capitale *Téhéran* (250.000 h.); enfin le *Khorassan*, en bordure du Turkestan Russe.

La grande majorité de la population est formée de *Musulmans chiïtes*, le chiïsme étant devenu religion d'État depuis le xv^e siècle.



Cl. H. Charles, s. j.

FIG. 180. — Abadan, port pétrolier situé sur le golfe Persique ; ses raffineries.

Mais on trouve aussi des Sunnites (un million environ), principalement kūrdes, et, dans les villes, quelques petites minorités chrétiennes et juives. Depuis le début du xix^e siècle, la faiblesse du Gouvernement central avait provoqué une anarchie générale. Celle-ci avait amené à son tour l'intervention étrangère : Russes au Nord, Anglais au Sud contrôlaient le pays. Pendant la guerre et bien que le Gouvernement Persan soit resté théoriquement neutre, le pays fut partiellement occupé par les troupes étrangères, en particulier dans la région méridionale renfermant les champs pétrolifères.

Mais en 1921, un mouvement national se dessinait qui portait au pouvoir un énergique soldat de carrière : Riza Khan. Celui-ci réorganisait l'État et libérait le pays de la tutelle étrangère ; aussi, en 1925, une assemblée constituante, réunie à Téhéran, ayant proclamé la déchéance de l'ancienne dynastie des Kadjars, le reconnaissait comme souverain, sous le nom de *Riza Shah Pehlevi*. Sous sa direction, le pays est entré depuis lors dans la voie des réformes : port du costume européen, suppression du voile, construction de routes, modernisation des villes, plan d'industrialisation, etc. Cependant, malgré les grands progrès réalisés, l'Iran reste encore aujourd'hui un pays pauvre et un état fragile, car il ne possède pas la solide unité géographique et sociale qui fait la force de la Turquie kémaliste.

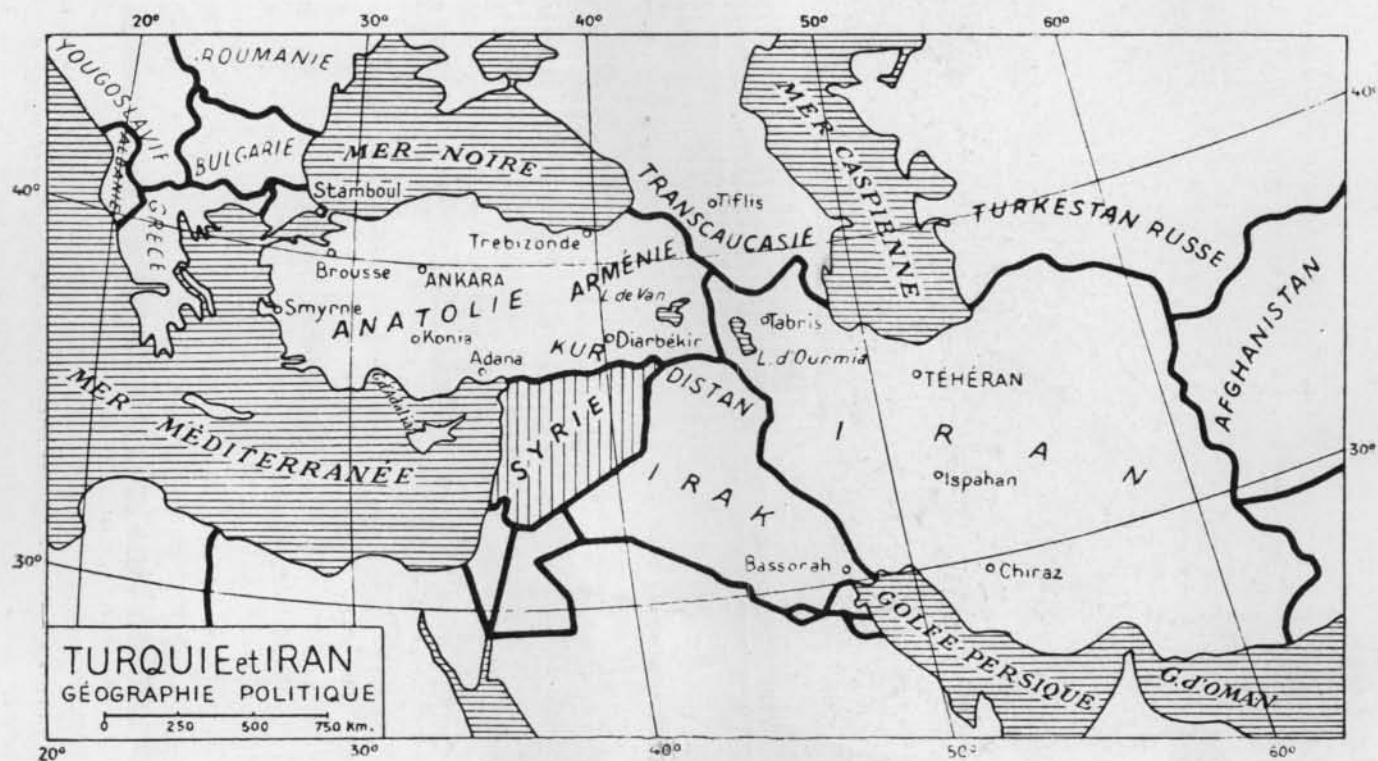


FIG. 181. — Limites et grandes villes de la Turquie et de l'Iran.



Cl. H. Charles, s. j.

FIG. 182.— Shiraz. Mosquée revêtu d'une mosaïque de faïences.

TABLE DES MATIÈRES

| | Pages |
|---|-------|
| <i>Préface.</i> | |
| <i>Avertissement.</i> | |
| CHAPITRE I : Généralités | 3 |
| CHAPITRE II : Structure et relief : Les pays tabulaires | 11 |
| CHAPITRE III : Structure et relief : Les chaînes plissées du Taurus et du Zagros | 21 |
| CHAPITRE IV : Le climat | 29 |
| CHAPITRE V : Le régime des eaux : Eaux profondes | 41 |
| CHAPITRE VI : Le régime des eaux : Eaux de surface | 57 |
| CHAPITRE VII : La flore et la faune | 75 |
| CHAPITRE VIII : La vie humaine. — Généralités | 91 |
| CHAPITRE IX : Aperçu historique. — Des origines de l'Islam | 101 |
| CHAPITRE X : Aperçu historique. — De l'Islam à la fin de l'Empire Ottoman | 113 |
| CHAPITRE XI : La formation des cadres politiques actuels (1914-1936) | 127 |
| CHAPITRE XII : L'Arabie | 137 |
| CHAPITRE XIII : L'Irak | 149 |
| CHAPITRE XIV : Palestine et Transjordanie | 165 |
| CHAPITRE XV : Turquie et Iran | 181 |